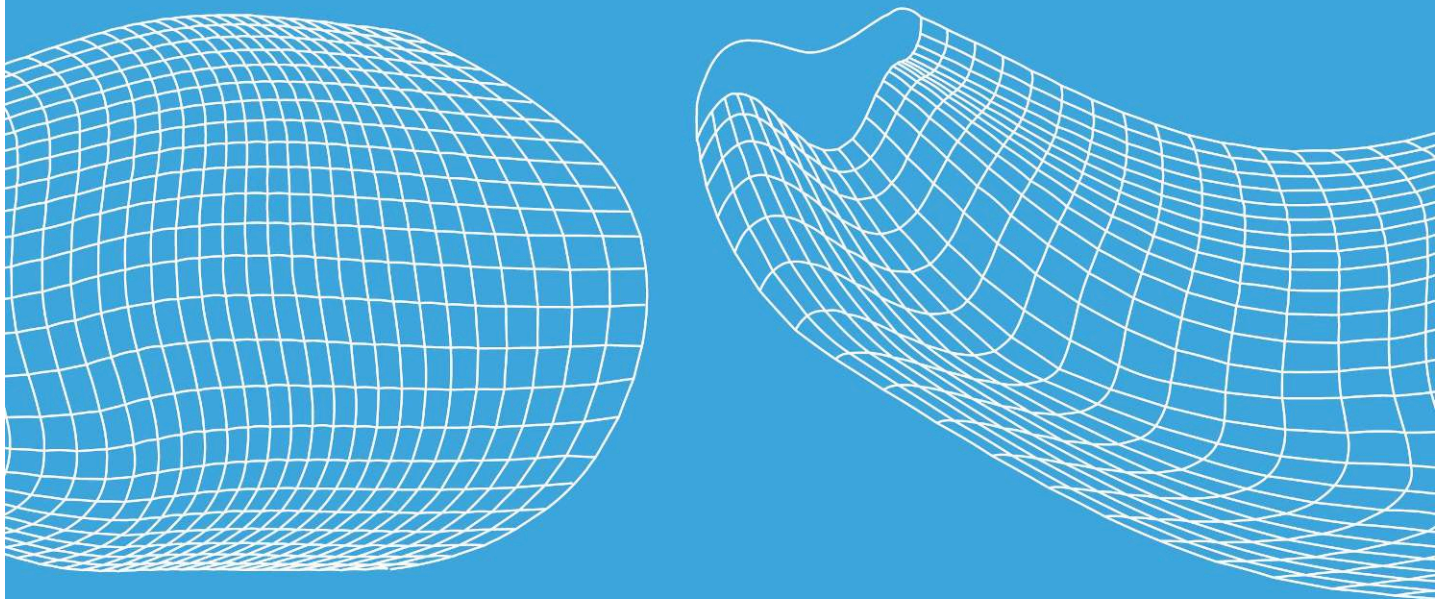


THATCAMP STMALO 2013 |

NON ACTES DE LA
NON CONFÉRENCE



@ ŒUVRE COLLECTIVE

THATCamp Saint-Malo 2013

Non actes de la non conférence

DOI : 10.4000/books.editionsmsmh.2181

Éditeur : Éditions de la Maison des sciences de l'homme

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 16 juin 2014

Collection : La Non-Collection

ISBN numérique : 978-2-7351-1744-4



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

RÉFÉRENCE NUMÉRIQUE

Thély, Nicolas, et al. *THATCamp Saint-Malo 2013*. Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2014, <https://doi.org/10.4000/books.editionsmsmh.2181>.

Métadonnées de couverture

Crédits

Jean-Julien Hazoumé

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2024.



Le format PDF est diffusé sous licence Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0 sauf mention contraire.



Le format ePub est diffusé sous licence Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0 sauf mention contraire.

RÉSUMÉ

Du 17 au 20 octobre 2013, s'est déroulé le premier ThatCamp de Saint-Malo. Inventés par le Center for History and New Media de l'Université George Mason à Washington, les THATCamps (The Humanities and Technology Camp) sont des rencontres informelles entre acteurs des

humanités numériques qui leur permettent de partager expériences et bonnes pratiques dans ce domaine de recherche en pleine expansion. Plus de quatre-vingts personnes venant de toute la France et provenant des toutes les disciplines des sciences humaines et sociales ont participé à l'événement. Cette rencontre s'est déroulée près de trois ans après la première du genre en France, au cours de laquelle avait été rédigé le *Manifeste des digital humanities*. Cet ouvrage fait le compte rendu des échanges qui ont eu lieu au cours de cette non-conférence.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Introduction

Le THATCamp comme nouvelle forme de communication scientifique ?

Nicolas Thély, Alexandre Serres et Olivier Le Deuff

Contexte et enjeux

Le THATCamp comme nouvelle forme de communication scientifique ?

En guise de conclusion

Tableau comparatif du THATCamp avec trois formes habituelles de communications ou d'évènements scientifiques

Nicolas Thély, Alexandre Serres et Olivier Le Deuff

Identités

Humanités numériques : une question de lexique

Numérique, digital et *digital* ?

Humanités et SHS

Pratiques et débat

Wikipedia : la page « humanités numériques »

Projet d'édition collaborative de Wikipédia

Le projet de bibliothèque ouverte d'ouvrages, d'articles et de projets d'humanités numériques

Contextes

Ouverture des données de recherche

Sur l'ouverture des données de recherche

Les fractures numériques dans les ALL-SHS

Typologie des fractures

Natures et origines des fractures numériques

La fracture numérique : un « mythe » construit par l'élitisme moralisant des chercheurs ?

Un autre risque : fractures « inversées », fractures « hybridées »

Quelles solutions pour résorber les fractures numériques ?

Pratiques

Recherches en histoire et humanités numériques : un témoignage

Contexte de la recherche

Un nouveau projet en humanités numériques : cartographie des saints bretons

Pérennité des outils et des données de la recherche

Dans les coulisses d'une recherche en ALL-SHS

FabLabs, makerspaces, hackerspaces

La visualisation de données

Hyphe : la cartographie des controverses

Le logiciel HYPHE

Quelques exemples d'utilisation

Sémantisation des données culturelles

Un atlas de l'art dans l'espace public

Open data culturel

Graphisme programmé et éditions paramétriques

Enjeux du graphisme programmé

Rapport d'activité du Centre national des arts plastiques (2010)

What's wind drawing (2010)

Trade War (2012)

Citizen (2011)

En une formule lapidaire (2013)

Conclusion

Quels espaces physiques pour les humanités numériques ?

Contexte

Tour de table

Dispositifs éditoriaux

Design et outils sémantiques : quelles relations ?

Définir, identifier

Interface d'écriture ou interface de lecture ?

Développer des modèles sémantiques plus expressifs

Présentation de quelques travaux du Medialab

Media archaeology et humanités numériques

Inventaire : quelques œuvres et collections

Inventaire des pratiques de conservation

Typologie des modalités de sauvegarde

Comment sauvegarder ces « lieux » de création ?

Enquête sur « Les Modes d'existence » de Bruno Latour : une publication augmentée

Présentation de la plate-forme

Contribution et modération

Discussions

Liens

Politiques

Quelles politiques pour une professionnalisation des Humanités numériques ?

État des lieux

La mise en œuvre

Pistes esquissées

Humanités numériques et bibliothèques

La bibliothèque, comme pôle central de réunification de compétences

Des compétences à développer et à faire reconnaître

Une formation idéale ?

Vers une association francophone des humanités numériques

Annexes

La non-couverture

Tweets #thatcampstmalo : archive et visualisations

Le collectif

Avant-propos

- 1 Voici les non-actes des non-conférences du THATCamp Saint-Malo 2013, qui se sont tenues les 17 et 18 octobre 2013 au Château de la Briantais à Saint-Malo. Organisé par trois enseignants-chercheurs de l'Université Rennes 2 et de l'Université Bordeaux 3 (Nicolas Thély, Alexandre Serres et Olivier Le Deuff), et deux enseignants de l'École Européenne Supérieure des Arts de Bretagne (Erwan Mahé, Guillaume Pinard), le troisième THATCamp français a réuni près de quatre-vingts personnes (enseignants-chercheurs, doctorants, bibliothécaires, ingénieurs, designers) de plusieurs pays européens, et de toutes les disciplines en Arts, Lettres, Sciences Humaines et Sociales concernées par les humanités numériques.
- 2 Photographie des préoccupations d'une communauté en train de se structurer, l'édition malouine du THATCamp a été l'occasion de mettre en place la création d'une association francophone des humanités numériques. Elle a également marqué l'arrivée du monde de l'art contemporain et du design dans le champ des humanités numériques : des designers et des théoriciens de l'Université Rennes 2, de l'ENSCI, de l'EESAB de Rennes, l'ESA de Pau, l'ESAD de Saint-Etienne et l'ESAD Valence-Grenoble sont venus apporter un nouvel éclairage, de nouvelles filiations et de nouvelles perspectives, notamment sur les questions de la visualisation et de l'éditorialisation des données de la recherche.
- 3 Organisés autour de cinq rubriques thématiques (Identités, Contextes, Pratiques, Dispositifs éditoriaux et Politiques), ces non-actes tentent de rendre compte le plus scrupuleusement possible des échanges qui se sont tenus dans les 16 ateliers proposés par les participants. Ils comprennent également une introduction inédite, rédigée par Nicolas Thély, Alexandre Serres et Olivier Le Deuff, soucieux d'apporter une réponse argumentée aux interrogations suscitées par un événement qui se définit par la négative par rapport aux formes établies des rencontres scientifiques.
- 4 Cette publication doit son existence au dispositif éditorial mis en place par Yves Picard, Guillaume Quéreul et Alain Pierrot durant les deux jours de l'événement. Elle vient prendre place dans la non-collection des éditions FMSH qui, par leur accueil,

parachèvent le travail collaboratif et prospectif de l'ensemble des quatre-vingts participants du THATCamp Saint-Malo.

Introduction

Le THATCamp comme nouvelle forme de communication scientifique ?

Nicolas Thély, Alexandre Serres et Olivier Le Deuff

Contexte et enjeux

- 1 La rencontre, dans les années 1960-1970, des sciences humaines et sociales et des technologies informatiques a conduit à l'informatisation des pratiques, à la numérisation des données primaires (sources textuelles et iconographiques) et à la navigabilité à l'intérieur des documents. Aujourd'hui, à l'ère du tout numérique, l'accès au patrimoine culturel, la répartition des données et la mutation des pratiques de communication de la recherche sont les grands défis de la science contemporaine.
- 2 Considéré comme le format archétypal d'organisation des humanités numériques, un THATCamp (acronyme de *The Humanities And Technologies Camp*) rassemble des chercheurs et des acteurs des sciences humaines et sociales, concernés par la numérisation de leur environnement de travail et de leur objet de recherche. Dans ce nouveau cadre de rencontre, cette communauté en cours de constitution aborde des questions techniques, échange des savoir-faire et formule des problèmes épistémologiques liés à la conduite de la recherche.
- 3 Initié par des étudiants américains en histoire, lassés par l'apathie des non-événements que sont devenus les colloques institutionnels, dans lesquels la parole est trop régulée, ce nouveau format de rencontre assume et revendique une non-organisation apparente. Ainsi, le simple fait d'expliquer à un interlocuteur académique qu'il n'y pas de réel comité scientifique déclaré, de programme préalablement établi et une participation active des inscrits, peut-il produire des prises de positions extrêmes et antagonistes : d'un côté, un discours sceptique qui voit là une forme déguisée de ce qui relève uniquement de l'animation scientifique ; de l'autre, une attitude enthousiaste, pariant sur l'imprévisible et l'inattendu.

- 4 Les THATCamps concernent les pratiques de communication de la recherche. Celles-ci prennent désormais différentes formes de publications (billets de carnets de recherche, articles en ligne, tweets) ; mais dans le régime officiel de l'évaluation de la recherche, désormais intégré par les chercheurs eux-mêmes, ces nouveaux modes de communication correspondent à la rubrique « Autres ». Il est vrai qu'ils accélèrent l'ébranlement des principes des modes traditionnels de communication et de production du savoir et témoignent de nouveaux modes de publication, au sens littéral du terme, des résultats de la recherche.
- 5 Dans ce contexte, un THATCamp est un dispositif scientifique privilégié pour analyser ces métamorphoses de la communication de la recherche. Il rassemble des chercheurs de plusieurs disciplines, de différents niveaux et des acteurs du monde de la recherche. Il réunit 80 personnes au maximum, qui se répartissent le plus souvent par groupes de 20 dans des salles où chacun d'entre eux peut présenter des travaux en cours, des outils, des retours d'expériences et où la parole circule aisément, construisant petit à petit un discours collectif. Bref, c'est un dispositif de production et de diffusion d'un savoir hétérogène.
- 6 Il n'est toutefois pas inutile de remarquer que cette forme de communication connaît paradoxalement, en France, la bienveillance du TGIR Huma-NUM et du Cléo, instances du monde académique de la recherche et plus précisément du CNRS.
- 7 On insistera également sur le fait que les humanités numériques, contrairement aux *cultural studies* ou aux *visual studies*, ne tendent pas à se constituer en nouvelle discipline. Les humanités numériques manifestent au contraire le souhait des chercheurs de travailler au sein de leur discipline respective, tout en contribuant à concevoir des outils d'analyse ou en enrichissant la boîte à outils déjà existante.

Le THATCamp comme nouvelle forme de communication scientifique ?

- 8 Nous voudrions montrer ici en quoi consiste précisément un THATCamp afin de mettre en évidence les raisons pour lesquelles ce type d'évènement, loin de s'opposer aux autres formes de la communication scientifique, peut au contraire les compléter utilement.
- 9 En quoi et comment le THATCamp se distingue-t-il des formes habituelles de communication scientifique ? Pour tenter d'y voir clair et sortir de « l'impressionnisme » ou d'un regard par trop subjectif, nous avons cherché à comparer la forme THATCamp avec trois formes habituelles de communications ou d'évènements scientifiques : le colloque scientifique, la journée d'étude et le séminaire de recherche.
- 10 Cette comparaison, dont le résultat global est repris dans le tableau en annexe, s'organise autour de sept dimensions, permettant de cerner les nombreuses facettes d'un évènement scientifique : scientifique proprement dite, organisationnelle, communicationnelle, logistique, éditoriale, temporelle et sociale.
- 11 Voyons-les une à une pour voir ce qui différencie et ce qui rapproche le THATCamp des autres formes.

La dimension scientifique

- 12 Pas d'appel à communications, pas de validation des propositions de communication, pas de comité scientifique, pas même de programme : le THATCamp mérite-t-il de figurer dans le cercle étroit des formes de communications scientifiques ? Trois réponses sont possibles,
1. Non, si on le compare au seul colloque qui réunit tous les critères de scientificité ; en effet, le colloque scientifique se caractérise et même se définit par un ensemble de critères bien connus, qui en ont fait la forme dominante de la communication scientifique : texte de cadrage scientifique, appel à communications, mise en place d'un comité scientifique, processus de sélection et de validation des propositions, selon des règles rigoureuses, établissement d'un programme... Tous ces critères encadrent et légitiment le colloque scientifique comme le modèle achevé, officiel et reconnu comme tel, dans tous les référentiels d'évaluation ;
 2. Oui sans doute, si l'on compare le THATCamp à la journée d'étude et au séminaire de recherche, car il faudrait alors exclure aussi ces deux types d'évènements qui n'ont pas non plus (ou pas toujours) de comité scientifique, d'appel à communication et de processus de validation ; or personne ne songerait à contester le label scientifique aux journées d'étude et aux séminaires ;
 3. Oui enfin, si l'on observe que le THATCamp se fonde sur un texte de cadrage et peut organiser l'invitation d'intervenants extérieurs, reconnus pour leur expertise.
- 13 Concernant les modes privilégiés de communications lors de l'évènement lui-même, le THATCamp ne se distingue pas radicalement des trois autres. Ce serait plutôt le séminaire de recherche qui se singulariserait par le recours à une forme quasi-unique de communication, guère partagée par les autres évènements : l'exposé oral assez long, suivi d'une discussion. À l'instar du colloque ou de la journée d'étude, le THATCamp peut recourir à plusieurs modes d'interventions : la conférence, l'animation d'atelier, la démonstration. Seules la table ronde et les communications publiques courtes ou très courtes (de type poster) ne figurent pas (encore ?) dans sa panoplie.



- 14 Enfin, ce qui distingue vraiment le THATCamp des autres évènements, c'est la place des débats, des échanges entre participants. Sur ce critère, le THATCamp se situerait incontestablement tout en haut de l'échelle, puisqu'il se conçoit avant tout comme un lieu de débats. La discussion et l'échange sont au principe même de la « forme THATCamp », et cette place centrale s'incarne d'abord dans l'élaboration et la finalisation collective du programme des ateliers, décidées le jour même. Certes, dans le séminaire de recherche, les débats scientifiques sont également essentiels et constituent une large part de la richesse et de l'intérêt du séminaire. Mais les échanges ne sont pas « au principe » même de cette forme de communication. Dans les colloques aussi, on peut débattre et échanger beaucoup, mais dans des cadres plus formels, plus contraints, et la place des échanges n'y est pas vraiment centrale. Quant aux journées d'étude, qui peuvent aussi connaître des « temps d'échanges » entre intervenants et auditeurs, cette place reste assez limitée.
- 15 Ainsi le THATCamp partage-t-il un certain nombre des critères, que nous avons regroupés dans la dimension scientifique d'un évènement, mais il affiche une forte singularité : faisant fi du processus de validation des communications, du programme établi *a priori* et des modes de communications formalisées, il revendique (et mérite) son surnom de « non-colloque » ou de « non-conférence ». Sans prétendre nullement remplacer les autres formes de la communication scientifique ni, encore moins, les disqualifier, il vient remplir des manques et renouveler une fonction centrale, sans doute en déclin dans les autres formes de communications scientifiques : celle de l'échange, du débat, libre et spontané, entre pairs. À cette aune, et si l'on considère l'échange entre pairs comme l'une des conditions fondamentales de la production d'un savoir scientifique, alors le THATCamp correspondrait bien à la définition du terme scientifique, défini ainsi par Émile Benveniste : « *Scientifique* signifiera proprement non “de science”, mais “qui fait la science”¹. »

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp

1/ Dimension scientifique					
Avant l'évènement					
	Présence d'un texte de cadrage	0	0	0	0
	Appel à communications	0			
	Présence d'un comité scientifique	0	0		
	Invitation d'intervenants	0		0	0
	Sélection des communications	0			0
	Processus de validation des communications	0			
	Établissement d'un programme	0	0	0	
Modes de communications					
	Exposé long, suivi de discussion			0	
	Conférence	0	0		0
	Communication publique courte	0	0		
	Communication publique type poster	0			
	Démonstration (d'outils, de projets...)	0	0		0
Place des débats					
	Limitée		0		
	Importante	0			
	Très importante			0	
	Centrale				0

La dimension organisationnelle

- 16 L'organisation, la préparation d'un évènement scientifique, quel qu'il soit, est une dimension essentielle, que connaissent bien tous ceux qui ont eu à organiser ce type d'évènement. La lourdeur plus ou moins grande de cette organisation est, bien entendu, à la mesure de la taille de l'évènement : à son maximum pour un colloque, à son minimum pour le séminaire.
- 17 Au plan organisationnel, le THATCamp ne semble pas se distinguer nettement, à première vue, du colloque et de la journée d'étude, avec lesquels il partage la plupart des critères : présence d'un comité d'organisation, recherche de financements en interne ou/et en externe, recherche de partenariats institutionnels, même nombre de participants (entre 30 et 100), publicité de l'évènement, système d'inscriptions obligatoires. Le THATCamp étant un évènement public, porteur d'enjeux de reconnaissance institutionnelle et mobilisant un assez grand nombre de participants, il répond notamment aux mêmes contraintes que le colloque et la journée d'étude pour la recherche des financements et des partenariats. Ainsi le THATCamp malouin a-t-il bénéficié de plusieurs financements croisés et du soutien de différents partenaires.



- 18 La spécificité ici ne tient donc pas à la présence ou à l'absence formelle de ces éléments, mais plutôt à leur importance relative et surtout à leurs modalités concrètes : ainsi le comité d'organisation d'un THATCamp est-il souvent réduit aux seuls individus qui sont à son initiative. On retrouve ici le caractère plus ou moins spontané et « bricolé » du THATCamp, dont l'organisation repose avant tout sur une implication personnelle, quasi-militante de ses promoteurs. En revanche, c'est encore le séminaire de recherche qui se singulariserait sur tous ces critères, par sa petite taille et son organisation plus légère.
- 19 Le principal critère, partagé avec le séminaire plutôt qu'avec le colloque et la journée d'étude, serait le type de « timing » : extrêmement contraint dans une journée d'étude et un colloque, où l'organisation temporelle, la répartition savamment calibrée des interventions et des communications, constitue l'une des principales difficultés

d'organisation, l'emploi du temps du THATCamp et du séminaire répond à une logique beaucoup plus souple. Non seulement les heures de début et de fin des journées ne sont pas des contraintes absolues (on y voit fréquemment des groupes ou des individus continuer à échanger ou à travailler après l'heure de clôture officielle), mais l'organisation même des ateliers, décidée quasiment « en temps réel », se doit d'obéir à la souplesse générale et à l'auto-organisation qui sont la marque de fabrique du THATCamp. À la différence du colloque et encore plus de la journée d'étude, qui se doivent de répondre à des contraintes temporelles très strictes.

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
Dimension organisationnelle					
Organisation	Comité d'organisation	0	0		0
	Financements internes	0	0	0	0
	Financements externes	0	0		0
	Partenariats institutionnels	0	0		0
Nombre de participants					
	< 30 participants			0	
	De 30 à 100 participants		0		0
	> 100 participants	0	0		
Public de l'évènement					
	Évènement réservé, non public			0	
	Évènement public	0	0		0
Modalités de participation					
	Sur invitation			0	
	Sur inscription obligatoire	0	0		0
	En libre accès				
Contrainte sur le déroulement					

	Horaire très contraint		0		
	Horaire strict	0			
	Horaire souple			0	0

La dimension communicationnelle

- 20 Un THATCamp est un évènement scientifique public, largement annoncé.
- 21 Sortant de la sphère des activités internes d'un laboratoire ou d'une équipe d'accueil, l'organisation de la communication suit les recommandations diffusées par les écoles doctorales et les cellules de recherche des universités à l'attention des jeunes chercheurs : concevoir une identité graphique, planifier les modes de communication afin de promouvoir l'évènement (affiche, tract, site Web et communiqué de presse), publier le programme, penser à la signalétique et, *last but not least*, ne pas oublier les *goodies* (clés USB, carnet de notes, documentations promotionnelles, etc.).
- 22 Mais la dimension *THATCampienne* de la communication, tout en reprenant ces formes traditionnelles, les enrichit en utilisant simultanément des outils et des services en ligne déjà existants : carnet de recherche, liste de diffusion, *micro-blogging*, wiki... À la fois plurielle et spécifique, diffuse et ciblée, la communication de l'évènement cultive les paradoxes et crée du lien entre les chercheurs qui se sentent concernés : l'existence d'un *numerus clausus* incite les personnes intéressées à s'inscrire très rapidement et à proposer éventuellement des ateliers pour manifester leur engagement. L'objectif est de constituer un noyau de 80 personnes qui vont constituer un réseau de circonstance, au sein de la communauté des humanités numériques.
- 23 En amont de la manifestation, Twitter joue un rôle crucial avec le choix d'un *hashtag* qui va circuler et qui va permettre de rassembler tous les tweets se rapportant à l'évènement avant le début du THATCamp. Cette stratégie permet de maintenir une communication en dehors de la messagerie et du carnet de recherche et elle offre aussi un moyen de répondre aux diverses interrogations des participants néophytes. La communication repose sur un contrat implicite : le partage d'expériences.



- 24 Cette communication 2.0 répond toutefois à un *vade mecum* soigneusement rédigé par le Center for History and New Media (CHNM²). Si un rétroplanning est proposé à l'attention des organisateurs, un THATCamp doit, pour être labélisé, obligatoirement suivre à la lettre la charte graphique proposée (taille du bandeau, police et caractère). Amateurs d'art et de littérature, nous avons demandé à l'artiste contemporain Guillaume Pinard³, dont le travail cultive les formes ambiguës, de réaliser le non-logo en fonction des recommandations. La proposition prend la forme d'une baleine, d'une courgette ou bien d'autre chose encore et dont l'aspect ressemble à une sculpture 3D filaire, un filet de pêche ou à des bas résilles...
- 25 Si, dans l'organisation en amont de la communication, un THATCamp se distingue donc radicalement d'une journée d'étude, d'un colloque et d'un séminaire, il s'en rapproche paradoxalement dans les faits par les *habitus* du chercheur, soucieux de retrouver ses marques : se tenant volontairement en dehors d'un site universitaire, nous nous sommes ainsi sentis obligés de livrer des mallettes de bienvenue comprenant divers documents. Enfin concernant la signalétique, nous avons pris le parti de baptiser les salles de réunion du nom de quelques grandes figures des humanités numériques ou des réseaux : Hall Roberto Busa, salle Doug Engelbart, salle Vannevar Bush, et Grande salle Ted Nelson. Symboliquement, c'est assez sympathique de se souvenir que l'atelier pour la création d'une association francophone s'est tenu dans la « Grande salle Ted Nelson », inventeur de l'hypertexte !

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
3/ Dimension communicationnelle					

	Annonce publique de l'évènement	0	0		0
Place de la communication avant l'évènement					
	Faible			0	
	Moyenne				0
	Importante				
	Très importante	0	0		
Modalités de communication					
	Graphique (affiches, tract...)	0	0	0	
	Électronique	0	0		0

La dimension logistique

- 26 Étroitement liée à l'organisation, la dimension logistique recouvre ici la préparation matérielle, technique, informatique... d'un évènement scientifique.
- 27 Les aspects techniques sont souvent minorés, voire parfois méprisés, au nom d'une suprématie, bien française, de « L'Idée » sur « La Technique », de la culture et de la science sur les vils objets techniques. « L'impensé de la technique » est encore très prégnant dans les représentations dominantes du monde académique, particulièrement en sciences humaines et sociales, où la place des outils, des artefacts, du matériel, dans les processus mêmes de la recherche, reste le plus souvent occultée ou diminuée. Sauf, précisément, dans le champ des humanités numériques, qui prennent au sérieux le numérique.
- 28 Ce bref détour par des considérations générales sur la pensée des techniques et leur prise en compte dans les représentations académiques pourra sembler nous éloigner de notre propos et de notre comparaison, plus modeste, entre les évènements scientifiques. Mais la place accordée aux outils et à la préparation logistique d'un évènement tient à deux facteurs, selon nous : d'une part, les représentations, les rapports à la technologie, développés par les participants (les techniques étant prises ici dans un sens générique, très large, allant du tableau noir au réseau Wi-Fi local, en passant par toute la gamme des outils et matériels nécessaires à un évènement) ; d'autre part, les contraintes « objectives » de la logistique, qui peuvent faire l'objet d'une comparaison critériée.
- 29 Pour notre comparatif, nous n'avons retenu ici que deux critères, assez larges, concernant l'importance générale de la préparation logistique et plus spécifiquement du matériel informatique.

- 30 Par préparation logistique, nous entendons tous les éléments organisationnels, techniques, matériels, voire triviaux, qui vont conditionner le succès ou l'échec d'un évènement scientifique. Ensemble très vaste et hétérogène de conditions, qu'il aurait fallu peut-être détailler, mais que nous avons préféré regrouper en un seul critère ; sans exhaustivité, on y trouvera les éléments suivants :
- l'organisation des déplacements des participants, à la fois pour arriver à la ville de l'évènement et pour venir sur le lieu de l'évènement (sur ce point, le THATCamp malouin doit beaucoup au dévouement de collègues qui ont fait des navettes incessantes entre le château de la Briantais et la gare) ;
 - la préparation, voire la gestion, des hébergements (depuis la prise en charge intégrale préalable par les organisateurs, jusqu'à la simple indication de listes d'hôtels, comme c'est souvent le cas) ;
 - le point important de l'organisation des déjeuners : restaurant, traiteur, libre choix...
 - le point, peut-être encore plus important, de l'organisation des pauses café (il faut souligner ici le rôle-clé de la machine à café dans le bon déroulement du THATCamp malouin, malgré les nombreux autres problèmes) ;
 - l'organisation matérielle de l'accueil des participants, le fléchage et la signalétique des salles ;
 - l'équipement préalable des salles en matériels divers...
- 31 En bref, tous les détails, petits ou grands, qui peuvent éventuellement transformer un évènement scientifique en scénario catastrophe, malgré la qualité de son contenu scientifique. Sur ce point, le THATCamp de Saint-Malo a plusieurs fois frôlé le bogue logistique majeur !



- 32 Si l'on compare donc les quatre types d'évènements scientifiques sur l'importance globale de cette préparation logistique, il nous semble que le THATCamp serait plutôt comparable à la journée d'étude, avec une importance que nous évaluerons, au risque de l'imprécision, comme « grande », pour la différencier du colloque, où la logistique

est encore plus vitale. Le séminaire, en revanche, se caractérise par une logistique assez légère.

- 33 Il en va autrement de la place spécifique du matériel informatique, pris au sens large (matériel, outils, accès au réseau...). Si un séminaire peut tout à fait se passer d'une connexion Internet et se réduire au simple couple portable-vidéoprojecteur, si le bon fonctionnement du réseau, de la vidéo-projection, voire de la captation vidéo, est une condition-clé du bon déroulement d'une journée d'étude ou d'un colloque, le THATCamp se singularise ici nettement. Organisé en ateliers, ayant pour objet essentiel à la fois la réflexion sur et la pratique des outils numériques, le THATCamp se trouve placé, de manière quasiment « ontologique », dans une situation que les technophobes qualifieront de « dépendance technologique » totale, mais que nous préférons comparer à la notion de « milieu associé », développée par le philosophe Gilbert Simondon⁴. Si un milieu associé, au sens de G. Simondon, désigne le nouvel environnement créé par l'interaction entre une technologie et son milieu naturel, il s'agit ici d'un milieu associé entre technologie et recherche scientifique, conformément à la signification même du terme (*Humanities AND Technologies*).



- 34 Plus prosaïquement, un THATCamp sans Internet ni ordinateur est soit une vue de l'esprit, soit la certitude d'un naufrage assuré (ce qui a bien failli se produire à Saint-Malo, avec les problèmes de connexion !). Différence objective radicale qui distingue une fois de plus le THATCamp des autres événements scientifiques.

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
4/ Dimension logistique					
Importance de la préparation logistique					
	Faible			0	
	Moyenne				

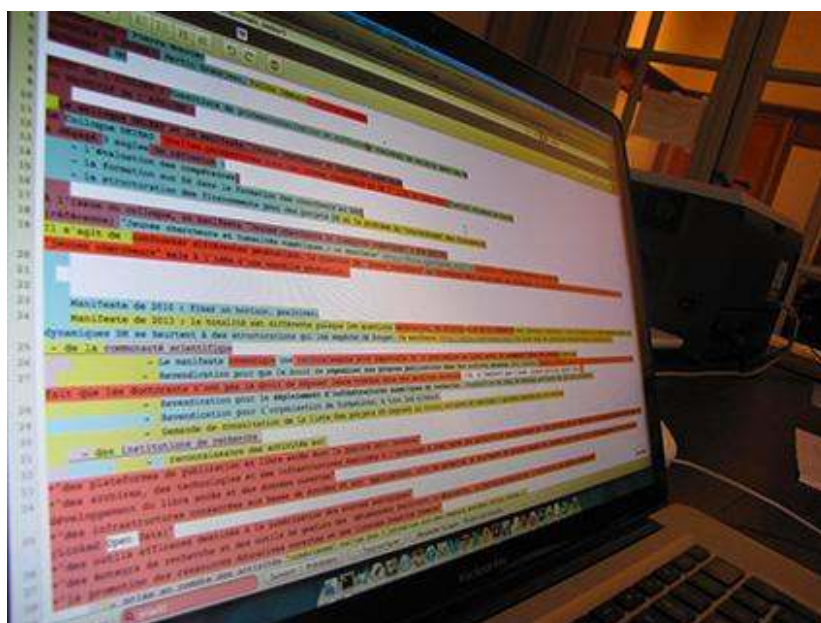
	Grande		0		0
	Très grande	0			
Importance du matériel					
	Faible			0	
	Moyenne				
	Grande	0	0		
	Très grande				0

La dimension éditoriale

- 35 Il est d'usage d'envisager la valorisation d'un évènement scientifique par la publication de ses actes, qui en constitueront la trace et la mémoire. Cette activité éditoriale est devenue aujourd'hui un critère déterminant dans l'évaluation de la recherche, car elle est considérée comme garantissant un supplément de scientificité à l'ensemble de l'évènement.
- 36 À de rares exceptions près, séminaires et journées d'étude ne donnent jamais lieu à la publication d'actes, qui restent le privilège des colloques scientifiques. On notera toutefois que si la publication est envisagée de manière systématique, elle est de plus en plus contrariée par un contexte de moins en moins incitatif : l'inflation du nombre de manifestations à caractère scientifique, la réduction des aides à la publication scientifique, la dévaluation des ouvrages collectifs dans le cadre des évaluations, le recyclage opportuniste des communications dans d'autres publications, collectives ou individuelles, ont souvent raison de la concrétisation de l'ambition éditoriale des organisateurs de colloques.
- 37 C'est la raison pour laquelle, on voit apparaître ici ou là de nouvelles stratégies éditoriales : exiger un texte avant même sa communication, dans le souci d'éditer les actes et de les distribuer lors de la séance inaugurale du colloque. Ces publications conservent toutefois leurs aspects traditionnels : une succession de points de vue individuels d'experts et de spécialistes, le plus souvent remaniée, afin de donner une cohérence à l'ensemble et validée par un comité scientifique.
- 38 C'est dans ce contexte de disette que s'inscrit l'ambition éditoriale d'un THATCamp qui, précisons-le, n'est pas inscrite dans l'ADN de ce type de manifestation, telle qu'elle est définie par le CHNM. En France, l'initiative a été prise en septembre 2012, lors du THATCamp Paris, avec l'organisation d'un Booksprint⁵. Le principe consiste, durant le déroulement du THATCamp, à mutualiser les prises de notes d'un atelier sur un même document électronique puis, lors d'une session intensive et limitée de révision et de mise en page, à publier rapidement l'ensemble des notes. Si une équipe de professionnels de l'édition organise les tâches de travail, les relectures, les vérifications

des références et des sources et les premières révisions sont assurées, dans un premier temps par les participants volontaires, dans un second temps par les initiateurs du THATCamp, et enfin, dans un dernier temps, par les responsables de la cellule éditoriale.

- 39 Dans les éditions des non-actes, il n’y a donc pas d’auteur (hormis pour l’introduction), même si le nom des responsables d’atelier est affiché. Le texte publié est le résultat d’une écriture collective, qui n’a pas pour ambition de prendre la forme d’une retranscription rigoureuse des interventions, mais de présenter, de manière à la fois précise et globale, les notes des participants. Celles-ci font parfois état de débats, de présentations et de démonstrations. Elles représentent la pluralité et la variété des échanges et constituent une forme d’état de l’art de la réflexion dans le champ des humanités numériques.



- 40 Si la publication des non-actes du THATCamp Paris a été quasi immédiate (72 heures après la fin de l’évènement), celle du THATCamp Saint-Malo aura pris au moins deux mois⁶. Elle a été surtout possible grâce à la présence de la cellule éditoriale lors de la manifestation et à l’organisation du Booksprint, qui a permis de convenir collectivement de l’architecture de l’ouvrage, de réaliser les premières révisions et de déterminer la charte graphique.
- 41 Le délai supplémentaire s’explique par le retour à la vie ordinaire des enseignants-chercheurs responsables de la manifestation et chargés du bouclage de l’objet éditorial. L’engagement et le volontariat de la cellule éditoriale ont assuré la continuité du projet de publication.
- 42 Concernant la dimension éditoriale, si le THATCamp partage formellement de nombreux points avec les autres formes de communication scientifique, comme le montre le tableau ci-dessous, il s’en distingue par les modalités de réalisation et le rôle des acteurs. Ainsi repose-t-il sur une communauté scientifique qui sait rassembler, en un temps bref, l’ensemble des savoir-faire déterminants pour la bonne conduite d’un projet éditorial : rédacteurs, réviseurs, développeurs, graphistes, éditeurs. En cela, ce mode d’organisation collaborative est une réponse constructive et collective à un

environnement scientifique trop marqué et normé par une logique concurrentielle et entrepreneuriale⁷.

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
5/ Dimension éditoriale					
Types de textes publiés					
	Supports des communications	0	0	0	0
	Textes des communications orales	0	0	0	0
	Textes révisés des communications	0	0	0	0
	Textes de présentation (introductions, préfaces...)	0			0
	Synthèses d'ateliers	0	0		0
	Notes collectives d'ateliers				0
Publication des textes					
	Possible		0	0	0
	Systématique	0			
Processus éditorial :					
	Commande de textes	0	0	0	0
	Sélection <i>a priori</i> des textes publiés		0		
	Sélection <i>a posteriori</i>	0			0
	Révision des textes	0	0		0
	Dépôt en archive ouverte des communications	0	0	0	
Type de processus éditorial					
		0	0		0

	Présence d'un responsable d'édition				
	Présence d'un éditeur	O			O
	Publication dans une collection	O			O
	Consignes aux auteurs	O			
Modalités du processus de révision					
	Par un comité éditorial	O			
	Par le comité d'organisation		O		O
	Par des chercheurs individuels			O	
	Par les participants volontaires				O
Mode de publication des actes :					
	Imprimée	O			
	Électronique	O	O	O	O

La dimension temporelle

- 43 Le THATCamp semble *a priori* reposer sur des logiques plus souples, en matière de gestion du temps. Cependant, il demeure d'évidents éléments incompressibles, afin de prévenir les participants de la date et du lieu de l'évènement. Difficile d'envisager une improvisation totale, même si, théoriquement, un THATCamp décidé en peu de temps est pleinement possible. Dans le cas malouin, nous étions dans la fourchette de six mois de préparation, depuis la décision jusqu'à sa pleine réalisation. On se situe donc dans une dimension assez proche de l'organisation de journées d'études, dans la mesure où il n'y a pas d'appel à communications et de processus de sélection.
- 44 La logique est celle de la concentration, de façon à resserrer au maximum ce qui relève des ateliers et de l'édition des actes, qui peut être incorporée à l'évènement. La logique collaborative entraîne une vision d'un temps compressé, avec des responsabilités partagées pour rendre possible la tenue de tous les objectifs. Dans la réalité, c'est plus complexe et la gestion du temps n'est pas si aisée, notamment parce que le moindre détail problématique peut rapidement perturber le reste des rouages.
- 45 L'organisation des ateliers nécessite un temps dédié à la présentation des ateliers potentiels, ainsi qu'à celle des souhaits des participants. Cette mise en commun facilite

ensuite le choix des participants qui vont décider du programme par leurs votes ou souhaits. Mais il faut rapidement décider de l'organisation temporelle des ateliers. L'idéal étant de disposer pour cela d'outils, type formulaires, pour mesurer et évaluer rapidement les desideratas des participants, car souvent le temps pour réaliser la répartition des ateliers et son annonce officielle est très court. Cela oblige les organisateurs à agir rapidement en tâchant de satisfaire au mieux les demandes des participants. Être réactif, pouvoir réagir promptement au moindre imprévu, est le credo d'un THATCamp, qui oblige les organisateurs (mais aussi les participants) à une attention de tous les instants. La mise sur pied d'un tel évènement, qui n'est pas sans évoquer parfois le *happening*, implique donc de savoir renoncer à tout perfectionnisme dans l'organisation et d'accepter les aléas de l'imprévu...



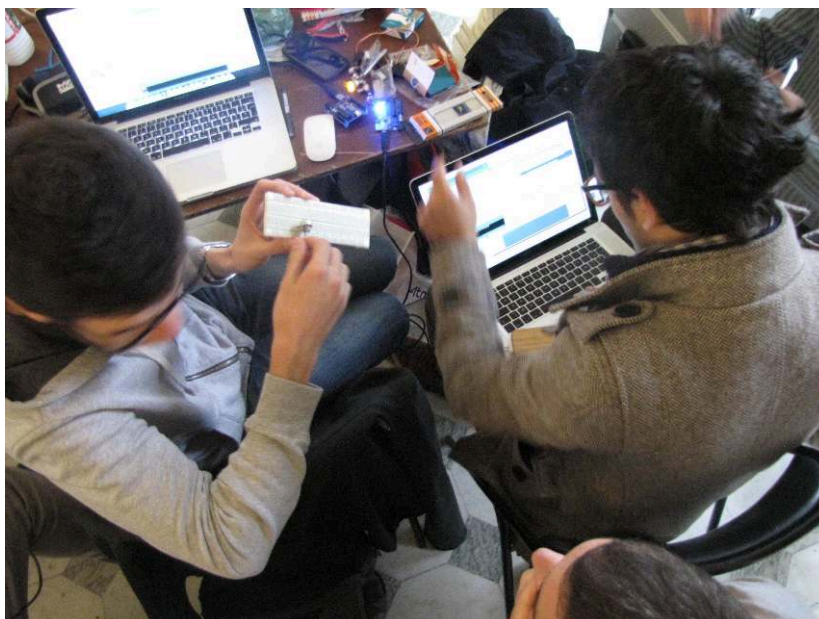
- 46 Le temps de l'évènement réside dans une concentration d'actions et de décisions, qui peut s'avérer assez stressant. Mais c'est aussi le principal défi du THATCamp que de vouloir développer une grande ambition de résultats en peu de temps. Le nombre d'ateliers est important et la quantité d'interactions générées, entre les dialogues, discours, prises de notes et tweets, montre une grande richesse exprimée dans un temps très court. Il faut donc parvenir à conserver ces traces et les visualisations, réalisées à partir des tweets, se montrent ici très intéressantes.
- 47 L'inclusion de la publication des actes dans des temps resserrés relève presque de l'exploit. Plus les délais sont courts, plus le travail de rédaction des actes nécessite un grand nombre d'acteurs. Le plus difficile est sans doute de devoir accepter un résultat forcément imparfait, compte tenu de délais aussi courts.

Dimensions	Eléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THAT Camp
6/ Dimension temporelle					
Temps de préparation :					
	De 3 à 6 mois		0	0	0
	De 6 à 12 mois		0		

	> 1 an	0			
Organisation des ateliers :					
	Avant l'évènement	0	0		
	Pendant l'évènement				0
Durée de l'évènement :					
	1 journée		0	0	
	2 ou 3 journées				
	3 ou 4 journées	0			0
Délagi de publication :					
	< 1 mois				0
	< 3 mois			0	0
	De 3 à 6 mois		0		
	De 6 à 12 mois				
	> 1 an	0			

La dimension sociale

- 48 La dimension sociale s'entend dans la référence à une participation accrue aux interactions et aux rôles assignés aux participants. On retrouve dans le THATCamp une évidente influence du phénomène du « Web 2.0 ». La logique numérique se trouve déclinée dans la manifestation scientifique, avec une remise en cause des systèmes traditionnels, basés sur « l'autorité énonciative ». L'autorité est ici davantage partagée, que ce soit dans les formes que prennent les ateliers autour d'une parole distribuée ou bien dans les logiques éditoriales, depuis les prises de notes jusqu'à leur rédaction finale pour les actes. Il ne s'agit pas de mettre particulièrement en avant un auteur, mais au contraire de démontrer le travail d'un collectif. Toutefois, la présence du chercheur n'est pas invisible, les marques de sa présence se constatent dans les actes mais aussi dans les interactions sur Twitter. La participation à un THATCamp fait partie des caractéristiques du « chercheur 2.0 »⁸, en sciences humaines et sociales.



- 49 Cette logique repose sur un principe selon lequel chaque inscrit est avant tout un participant actif, qui va pouvoir réellement prendre part à l'évènement, à l'inverse d'un colloque où le rôle des participants est beaucoup plus passif. L'intérêt est que le THATCamp permet à chacun de pouvoir se manifester, quel que soit son statut : étudiant, doctorant, ingénieur, bibliothécaire, jeune chercheur ou chercheur reconnu. Cette dimension sociale privilégie donc l'horizontalité, même si le fait de le déclarer n'est pas une garantie. En effet, le rôle des organisateurs, et notamment des animateurs des ateliers, est essentiel pour assurer un juste équilibre dans la participation. Les habitudes peuvent inciter certains à se montrer discrets, tandis que d'autres, habitués à s'exprimer, peuvent se lancer dans des discours ou des démonstrations trop longues. Par conséquent, l'interactivité nécessite probablement une pratique et une expérimentation, loin d'être acquises. L'expérience de plusieurs ateliers ou de plusieurs THATCamps constitue un atout pour faciliter les échanges, voire une condition importante pour que puisse s'opérer une transmission entre « campeurs » chevronnés et nouveaux.
- 50 Il en va de même pour les outils mis à disposition, notamment les *pads* (bloc-notes en ligne collaboratifs) et les interactions offertes par Twitter. Là aussi, les possibilités techniques de collaboration ne suffisent pas et il est important de trouver des volontaires pour la retranscription. Les pratiques sont différentes et les capacités à prendre des notes collaboratives en temps réel ne sont pas innées. On perçoit ici l'enjeu d'introduire de façon précoce ces dispositifs dans les cursus et les enseignements.
- 51 Pour Twitter, l'idéal est évidemment de s'appuyer sur des usagers habitués au réseau social et qui possèdent un bon réseau de suiveurs, afin d'assurer en temps réel une retranscription des temps forts. L'enjeu est d'importance car Twitter permet de faire connaître l'évènement et offre aux absents l'occasion de participer à distance, tout en suivant le cœur des discussions et des débats. L'utilisation d'un *hashtag* approprié est évidemment essentielle pour regrouper le fil des tweets se rapportant à l'évènement. C'est aussi une condition essentielle pour la conservation et la cohérence des tweets, qui peuvent être ainsi regroupés et transformés à d'autres fins, que ce soit sous forme de recensements ou de visualisations associées. Twitter est ainsi consubstantiel au

THATCamp et un réseau incontournable pour tous les acteurs des *digital humanities*⁹. Le réseau Twitter permet alors le rassemblement d'une communauté de spécialistes, mais facilite aussi les conditions d'une transmission en dehors des sphères traditionnelles de la recherche, renforçant ainsi la fonction de valorisation et de vulgarisation scientifique du THATCamp.

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
7/ Dimension sociale					
Degré d'implication des participants dans l'évènement					
	Faible	0	0		
	Moyen			0	
	Fort				0
Modalités d'implication des participants dans l'évènement					
	Dans les débats	0	0	0	0
	Dans l'organisation				0
	Dans la logistique				0
	Dans l'édition				0
Densité des échanges entre participants					
	Faible	0	0		
	Moyenne			0	
	Forte				0

En guise de conclusion

- 52 Au plan des critères formels caractérisant les différentes formes de communication scientifique, le THATCamp ne se distingue pas autant que nous l'aurions pensé des autres types d'évènements. Nous avons vu que de nombreux critères sont partagés, souvent avec la journée d'étude, parfois avec le colloque.
- 53 Les spécificités les plus fortes du THATCamp apparaissent dans les dimensions scientifique, temporelle et sociale, comme nous avons essayé de le montrer.

- 54 Mais en réalité, la plus forte (et la plus belle) singularité d'un THATCamp ne se laisse pas saisir dans une grille de comparaison de critères plus ou moins objectifs : elle tient à l'insaisissable, à ce que l'on pourrait appeler « l'esprit THATCamp », qui a été sans doute vécu comme une expérience unique par tous les participants, une expérience qui rend la science plus « aimable¹⁰ », plus vivante et plus collective.

BIBLIOGRAPHIE

- GALLEZOT G., LE DEUFF O., 2009, « Chercheurs 2.0 ? », *Les Cahiers du numérique*, Hermes-Lavoisier, Paris, vol. 5, n° 2, p. 15-31.
- ROSS C. *et al.*, 2011, "Enabled Backchannel: Conference Twitter use by Digital Humanists," *Journal of Documentation*, vol. 67, Iss: 2, pp. 214-237.
- WATERS L., *Enemies of Promise, Publishing, Perishing, and the Eclipse of Scholarship*, University of Chicago Press, 2004, 104 p.

NOTES DE BAS DE PAGE

1. BENVENISTE É., *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, 1966. p. 249.
2. THATCamp, *Organize a THATCamp*, <http://thatcamp.org/help/organize/> (consultée le 16/01/2014).
3. Guillaume Pinard, <http://anthroprophete.free.fr> (consultée le 16/01/2014).
4. Sur la notion de « milieu associé », voir SIMONDON G., *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, Paris, 1989.
5. Wikipédia, *Booksprint*, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Booksprint> (consultée le 16/01/2014).
6. Cet écart tient avant tout à la différence des moyens humains disponibles dans les deux THATCamps.
7. Voir WATERS L., *Enemies of Promise, Publishing, Perishing, and the Eclipse of Scholarship*, University of Chicago Press, 2004.
8. GALLEZOT G., LE DEUFF O., 2009.
9. ROSS C. *et al.*, 2011.
10. André Gunthert, *Why blog ?*, <http://www.arhv.lhivic.org/index.php/2008/09/15/807-why-blog> (consultée le 16/01/2014).

AUTEURS

Nicolas Thély

Alexandre Serres

Olivier Le Deuff

ORCID : 0000-0003-0721-5779

Tableau comparatif du THATCamp avec trois formes habituelles de communications ou d'évènements scientifiques

Nicolas Thély, Alexandre Serres et Olivier Le Deuff

1 Notes sur les termes employés :

- chercheurs : à la fois les chercheurs (CNRS, etc.), les enseignants-chercheurs et les doctorants.
- étudiants : étudiants de master.
- tous publics de recherche : chercheurs, professionnels de l'information, étudiants de master.

Dimensions	Éléments de comparaison	Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
1/ Dimension scientifique					
Avant l'évènement					
	Présence d'un texte de cadrage	0	0	0	0
	Appel à communications	0			
	Présence d'un comité scientifique	0	0		
	Invitation d'intervenants	0		0	0

	Sélection des communications	0			0
	Processus de validation des communications	0			
	Établissement d'un programme	0	0	0	
Modes de communications					
	Exposé long, suivi de discussion			0	
	Conférence	0	0		0
	Communication publique courte	0	0		
	Communication publique type poster	0			
	Démonstration (d'outils, de projets...)	0	0		0
Place des débats					
	Limitée		0		
	Importante	0			
	Très importante			0	
	Centrale				0
Dimension organisationnelle		Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
Organisation	Comité d'organisation	0	0		0
	Financements internes	0	0	0	0
	Financements externes	0	0		0
	Partenariats institutionnels	0	0		0
Nombre de participants					
	< 30 participants			0	

	De 30 à 100 participants		0		0
	> 100 participants	0	0		
Public de l'évènement					
	Evènement réservé, non public			0	
	Evènement public	0	0		0
Modalités de participation					
	Sur invitation			0	
	Sur inscription obligatoire	0	0		0
	En libre accès				
Contrainte sur le déroulement					
	Horaire très contraint		0		
	Horaire strict	0			
	Horaire souple			0	0
3/ Dimension communicationnelle		Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
	Annonce publique de l'évènement	0	0		0
Place de la communication avant l'évènement					
	Faible			0	
	Moyenne				0
	Importante				
	Très importante	0	0		
Modalités de communication					
	Graphique (affiches, tract...)	0	0	0	

	Électronique	0	0		0
4/ Dimension logistique		Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
Importance de la préparation logistique					
	Faible			0	
	Moyenne				
	Grande		0		0
	Très grande	0			
Importance du matériel					
	Faible			0	
	Moyenne				
	Grande	0	0		
	Très grande				0
5/ Dimension éditoriale		Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
Types de textes publiés					
	Supports des communications	0	0	0	0
	Textes des communications orales	0	0	0	0
	Textes révisés des communications	0	0	0	0
	Textes de présentation (introductions, préfaces...)	0			0
	Synthèses d'ateliers	0	0		0
	Notes collectives d'ateliers				0

Publication des textes					
	Possible		0	0	0
	Systématique	0			
Processus éditorial :					
	Commande de textes	0	0	0	0
	Sélection <i>a priori</i> des textes publiés		0		
	Sélection <i>a posteriori</i>	0			0
	Révision des textes	0	0		0
	Dépôt en archive ouverte des communications	0	0	0	
Type de processus éditorial					
	Présence d'un responsable d'édition	0	0		0
	Présence d'un éditeur	0			0
	Publication dans une collection	0			0
	Consignes aux auteurs	0			
Modalités du processus de révision					
	Par un comité éditorial	0			
	Par le comité d'organisation		0		0
	Par des chercheurs individuels			0	
	Par les participants volontaires				0
Mode de publication des actes :					
	Imprimée	0			
	Électronique	0	0	0	0

6/ Dimension temporelle		Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THAT Camp
Temps de préparation :					
	De 3 à 6 mois		0	0	0
	De 6 à 12 mois		0		
	> 1 an	0			
Organisation des ateliers :					
	Avant l'évènement	0	0		
	Pendant l'évènement				0
Durée de l'évènement :					
	1 journée		0	0	
	2 ou 3 journées				
	3 ou 4 journées	0			0
Délai de publication :					
	< 1 mois				0
	< 3 mois			0	0
	De 3 à 6 mois		0		
	De 6 à 12 mois				
	> 1 an	0			
7/ Dimension sociale		Colloque	Journée d'étude	Séminaire	THATCamp
Degré d'implication des participants dans l'évènement					
	Faible	0	0		
	Moyen			0	
	Fort				0

Modalités d'implication des participants dans l'évènement					
	Dans les débats	0	0	0	0
	Dans l'organisation				0
	Dans la logistique				0
	Dans l'édition				0
Densité des échanges entre participants					
	Faible	0	0		
	Moyenne			0	
	Forte				0

AUTEURS

Nicolas Thély

Alexandre Serres

Olivier Le Deuff

ORCID : 0000-0003-0721-5779

Identités

Humanités numériques : une question de lexique

Numérique, digital et *digital* ?

- 1 Alors que l'expression « humanités numériques » est presque acclimatée dans le monde français de la recherche et de l'enseignement, la perspective de création d'une association francophone des humanités numériques implique un état des lieux du champ et de la terminologie pour désigner les pratiques, les réalités et les projets relevant de ce que le monde anglophone nomme depuis le début du 21^e siècle les *digital humanities*. C'est l'objectif de cet atelier animé par Aurélien Berra qui s'appuie sur une présentation (*Le nom des humanités numériques PDF*)¹, car si tout le monde semble s'accorder sur le signifié de cette discipline mariant les sciences informatiques et les sciences humaines et sociales, le signifiant, lui, reste flottant comme en témoigne l'usage de Bordeaux 3, depuis 2008, de l'expression « humanités digitales » : Valérie Carayol et Franc Morandi préparent un collectif aux Presses universitaires de Bordeaux 2014 intitulé *Humanités digitales, le tournant des sciences humaines*. L'usage s'est aussi répandu en Suisse Romande depuis 2010, notamment en raison du multiculturalisme de ce pays. Le 13 septembre 2012, Frédéric Kaplan, professeur assistant et directeur du laboratoire d'humanités digitales de l'École polytechnique fédérale de Lausanne donne une interview à la RTS (Radio télévision Suisse) où il parle d'« humanités digitales² ». La formule pose question chez les francophones : n'est-ce pas une faute de français ? Claire Clivaz, professeur assistante à l'université de Lausanne, faisant partie d'une équipe qui a lancé les « humanités digitales » au sein de cette université, revient sur l'idiome, l'argumente et le légitime par le « faire » avec les « doigts ». Elle s'appuie notamment sur Robert Darnton³ qui explique la force du tournant digital avec le terme allemand de *Fingerspitzengefühl*, illustré notamment par l'usage des iPhone et iPad⁴.

« Parler d'«humanités digitales» est un choix assumé, argumenté, et revendiqué de l'équipe des chercheurs lausannois Unil-EPFL, depuis le démarrage de la plateforme Humanités Digitales@unil en 2011 [...] Les *digital humanities* sont les humanités faites avec les doigts, le *digitus* latin. [...] d'une part, avec la culture de l'iPhone/iPad, nous entrons en contact avec le monde digital avec nos doigts. [...] D'autre part, le chercheur en humanités digitales tient de l'*Homo faber* et réellement

fabrique, crée les nouvelles sciences humaines et sociales. C'est de ces nouveaux moyens d'expression culturelle et académique que naissent en un temps second les questions de recherche fondamentales, complètement transformées [...]. »

- 2 Aurélien Berra appuie cette réflexion en mentionnant que la dimension pratique de l'activité savante est fréquemment soulignée par les anglophones eux-mêmes et qu'ils réactivent volontiers la métaphore endormie du doigt dans *digital* – Willard McCarty le fait dans son ouvrage de 2005⁵, aussi bien que les auteurs du *Digital Humanities Manifesto* de UCLA en 2009⁶. Mais n'est-ce pas plutôt la main entière qui est pertinente pour évoquer l'expérience sensible et l'épistémologie du faire ? Il mentionne le second volume des *Lieux de savoir*, intitulé *Les Mains de l'intellect*⁷.
- 3 Après ThatCamp Paris 2010⁸, Marin Dacos, directeur du Cléo (Centre pour l'édition électronique ouverte), préconisait quant à lui de conserver l'idiome *digital humanities* pour ne pas s'isoler du monde anglophone, avançant que l'expression serait de toute façon probablement traduite par la suite. Le séminaire *Digital Humanities: les transformations numériques du rapport aux savoirs*, organisé par A. Berra, M. Dacos et Pierre Mounier conserve encore la trace de cette première intention tactique, même si on y emploie tout aussi couramment les termes français et anglo-américain⁹. Dans la liste de ses séminaires, l'EHESS a d'ailleurs récemment introduit le mot-clé « humanités numériques ».
- 4 Il faut se souvenir que selon l'étiquette que l'on se donne, les moteurs de recherche réagissent différemment (la notion de capitalisme linguistique) : entre 2005 et 2012, on constate une évolution du nombre de sources publiées (en ligne) dans le domaine, comme en témoignent les statistiques de *Google Trends* :
 - La baisse des occurrences de *humanities computing* ;
 - L'augmentation de *digital humanities* ;
 - L'absence de « humanités numériques » (pas assez de données de référence à l'échelle des requêtes prises en compte par Google !) ;
 - Les occurrences rares et très localisées de « humanités digitales » (pas assez de données de référence).
- 5 Une autre solution est d'utiliser l'anglais *Digital humanities* dans les autres langues, pour marquer la référence à un mouvement international qui a déjà son histoire et sa dynamique. Dans la plupart des langues, l'anglais est importé, traduit ou calqué : en espagnol, on parle de *humanidades digitales*, en italien *umanistica digitale*, en allemand *digitale Geisteswissenschaften*. La mixité linguistique de la Suisse explique que ce pays se soit familiarisé avec « humanités digitales » ; ce champ s'y est développé aussi en contact étroit avec le plan international.
- 6 Aurélien Berra note le risque de choquer deux fois avec l'expression « humanités digitales » : une fois avec humanités dont la renaissance peut étonner et une autre avec digital (généralement perçu comme un anglicisme), tandis que l'étiquette « humanités numériques » est actuellement plus visible et implantée parmi les chercheurs et les institutions. Concrètement, l'idée d'« humanités numériques » se voulait une « marque » (qui se démarque) repérable.
- 7 Selon A. Berra, parler d'« humanités numériques » semble être :
 - intégrée au paradigme numérique (la radio, la télévision, le téléphone sont devenus « numériques ») et aux réalités sociales au milieu desquelles nous vivons ;

- une référence à la computation et au médium, ancrée dans les principes de l'informatique et dans sa matérialité ;
 - un terme à la fois nouveau et suffisamment familier ;
 - un calque presque acclimaté en France où le CNRS a nommé « Huma-Num » la TGIR (très grande infrastructure de recherche) issue de la fusion d'Adonis et de Corpus ;
 - L'expression « humanités digitales » constitue quant à elle :
 - un anglicisme chez tous ceux qui ne se posent pas la question ;
 - un jeu de mot séduisant sinon original ;
 - commodité stylistique (par soucis de variation – on rencontre souvent « digital » et « numérique » employés côte à côte sans distinction de sens –, pour éviter les répétitions) ;
 - un surcroît d'étrangeté (remettre « humanités » au goût du jour et lui accoler un mot encore plus étonnant) ;
 - peut-être une innovation naturelle ou plus facile en Suisse, si elle s'insère dans un paradigme différent (parle t-on de « technologies digitales » et que disent les informaticiens ?).
- 8 C. Clivaz ajoute que la référence à la fleur lui paraît intéressante : la digitale peut empoisonner ou guérir et on retrouve ici la trace du *pharmakon* platonicien, fortement sollicité par Bernard Stiegler.
- 9 Enfin, il est habituel, et sans doute juste, de dire que les sciences humaines et sociales évolueront de toutes façons et que les adjectifs – « numérique » ou « digital » – disparaîtront avec le temps. Le débat est-il pour autant vain aujourd'hui ? Probablement pas, car cette phase de transition peut être longue, contemporaine et concomitante avec notre présent.

Humanités et SHS

- 10 *Quid* de l'utilisation de « humanités » ? Pour Aurélien Berra, la notion est si obsolète qu'elle devient disponible et il rappelle que le bon calque serait « SHS numériques ». Mais il rappelle dans le même temps que le périmètre des SHS en France est complexe (sciences humaines/sciences sociales) et qu'il ne correspond pas forcément à ce qui peut se pratiquer ailleurs. C. Clivaz signale qu'à Lausanne, la situation est très différente : plus d'ouverture, plus d'interdisciplinarité ; les sciences sociales sont très présentes dans le développement des *digital humanities* dans le cadre du « Laboratoire des cultures et humanités digitales¹⁰ ». En Suisse, des chaires ont déjà été attribuées sous le nom d' « humanités digitales », ainsi que trois laboratoires. La machine est en marche, il faudra voir quel type de pratiques se développera sous ce paradigme. Pour elle, la francophonie a un rôle à jouer pour son développement et son ouverture. Elle signale des travaux au carrefour du devenir humain et des humanités digitales et notamment ceux de N. Katherine Hayles, dont la réflexion développée dans *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature and Informatics* (1999) s'est poursuivie avec un ouvrage de référence sur les humanités digitales en 2012, *How We Think: Digital Media and Contemporary Technogenesis*. Pour C. Clivaz, il est important de replacer l'humain et le corps au centre de la réflexion : « faire ses humanités » évoquait le primat de l'humain, est-ce toujours le cas aujourd'hui ?

Pratiques et débat

- 11 Olivier Le Deuff explique qu'à Bordeaux, le concept d'humanités digitales s'est imposé depuis quelques années à l'initiative de Valérie Carayol. Il partage l'approche de N. Katherine Hayles sur l'importance de prendre conscience de la place de l'homme dans le concept « humanités ». Il rappelle qu'il s'agit de dépasser le seul cadre scientifique pour interroger le positionnement des SHS et leur impact dans la société. Le renouveau des humanités par les humanités digitales est aussi une nouvelle possibilité pour les « humanités » de réformer la société et non plus de se contenter d'un rôle de simple observateur.
- 12 Pour Stéphane Pouyllau, le débat est de savoir si on veut aller plus loin qu'une marque commerciale – ce qui est déjà indispensable. Pour lui, « humanités numériques/digitales » est une marque commerciale. Selon l'émission *Place de la toile*, sur France Culture¹¹ :
- Dans un discours de marque, dans les sphères académiques, « humanités numériques » fonctionne, ça marche. Mais l'important, c'est de savoir comment intégrer des gens qui ne se reconnaissent pas dans le mot « humanités » parce que leurs pratiques n'évoluent pas dans ce cadre-là. Les dénominations sont très liées aux lieux où se travaillent les DH.
- 13 La traduction du *Manifeste des Digital humanities* de 2010, en différentes langues, a révélé que ni l'emploi de l'anglais ni le calque ne vont de soi ; est-ce que le sens de l'expression anglaise fait sens dans la langue visée ?
- 14 Claire Clivaz cite l'exemple de la traduction en français du titre du colloque *Digital humanities 2014, Digital Cultural Empowerment*, qui a abouti au contresens de « montée en puissance de la culture numérique » et qui ne correspond pas à l'esprit initial¹².
- 15 Huguette Rigot revient sur les objectifs :
- de marque (identifier un vocable commun) ;
 - d'opportunités (institutionnelles).
- 16 Pour Stéphane Pouyllau, il faut appliquer des techniques marketing de bas niveau et adapter l'étiquette au contexte où on l'énonce, pour permettre à des collègues de rejoindre le mouvement, ceux qui ne seraient pas venus si l'on avait appliqué la terminologie anglaise. Il faut plusieurs mots, pour caractériser le mouvement et l'adapter selon l'interlocuteur pour servir les intérêts du mouvement : il faut être opportuniste !
- 17 Pour Charlotte Touati, il est fou, du point de vue allemand, de rejeter les termes parce qu'ils sont anglais, l'attitude française est très étrange de son point de vue. Aurélien Berra rappelle que l'attribution des budgets dépend aussi souvent du choix des termes.
- 18 Fatiha Idmhand signale que l'ANR n'a pas tranché dans ses appels à projets : humanités numériques et *digital humanities* sont des équivalents stricts ; il est par conséquent difficile d'y répondre.
- 19 Claire Clivaz revient sur la proposition de Marin Dacos, d'utiliser « Humanistica - Association française pour les humanités numériques ». Le chapeau peut servir de « marque » pérenne même s'il y a une connotation médiévale et sur-spécialisée. Mais pour Aurélien Berra, l'idée de société savante que porte cette proposition ne permettrait pas de prendre en compte les métiers de l'information scientifique et

technique. Claire Clivaz estime quant à elle que l'« humanistique » permet d'entendre quelque chose qui transcende le clivage humain/machine.

- 20 Nicolas Larrousse observe qu'il faut tenir compte de cette logique de marque en rappelant l'exemple de « sciences cognitives » : une « marque » qui ne se vend plus au CNRS. Bertrand Müller conclut sur la nécessité de définir une stratégie car il y a beaucoup d'enjeux derrière le nom que se donnent les *digital humanities*.
- 21 La séance se terminera justement sur l'idée d'adopter un nom unique, sans trancher entre des adjectifs, pour la future association : cette idée sera soumise au vote lors de la réunion sur l'association et largement plébiscitée¹³.

Une digitale



Agnieszka Urbaniak (derivative work : Flekstro)

Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Voir la sélection de diapositives jointe. Voir aussi A. Berra, « Faire des humanités numériques », dans MOUNIER P. (dir.), *Read/Write Book 2. Une introduction aux humanités numériques*, Marseille, OpenEdition Press, 2012, p. 25-43, <http://press.openedition.org/238>, en particulier les paragraphes 2, 3 et 19.

2. Radio télévision suisse, la 1^{ère}, *L'invité de la rédaction*, 13/09/2012, <http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/l-invite-du-journal/?date=13-09-2012#4250487> (consultée le 31/10/13).
3. DARNTON R., *The Case for Books: Past, Present, Future*, PublicAffairs, 2009, Introduction, p. XIII : « *We find our way through the world by means of a sensory disposition that the Germans call Fingerspitzengefühl. If you were trained to guide a pen with your finger index, look at the way young people use their thumbs on mobile phones, and you will see how technology penetrates a new generation, body and soul.* »
4. <http://claireclivaz.hypotheses.org/114> ; voir aussi CLIVAZ C. et al. (dir.), *Lire Demain : des manuscrits antiques à l'ère digitale*, Lausanne : PPUR, 2012, ebook, p. 23-60; ici p. 23-25 et 52-53
5. MCCARTHY W., *Humanities Computing*, Londres – New York, Palgrave MacMillan, 2005, 328 p.
6. Université de Californie à Los Angeles, *A Digital humanities manifesto*, manifesto.humanities.ucla.edu/2008/12/15/digital-humanities-manifesto/ (consultée le 31/10/13).
7. JACOB C. (éd.), *Lieux de savoir 2 : Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2011 et <http://lieuxdesavoir.hypotheses.org/lieux-de-savoir-2-les-mains-de-lintellect-2> (consultée le 03/12/13).
8. *Blogo numericus*, le blog d'homo-Numericus, <http://blog.homo-numericus.net/article10527.html> (consultée le 03/12/13).
9. Voir OpenEdition, *Philologie à venir*, <http://philologia.hypotheses.org/category/seminaire> (consultée le 31/10/13) et École des hautes études en sciences sociales, *Digital Humanities. Les transformations numériques du rapport aux savoirs*, <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2013/ue/620/>. (consultée le 31/10/13).
10. Université de Lausanne, *Laboratoire de cultures et humanités digitales*, www.unil.ch/ladhul (consultée le 31/10/13).
11. France Culture, *place de la toile : digital humanities*, <http://www.franceculture.fr/emission-place-de-la-toile-digital-humanities-2010-07-02.html> 02/07/2010, (consultée le 31/10/13).
12. En version française : <http://dh2014.org/call-for-paper/call-for-papers-dh-2014-french/>
13. Voir CLIVAZ C., OpenEdition, *Association francophone DH : en quête d'un nom*, <http://claireclivaz.hypotheses.org/361> (consultée le 31/10/13).

Wikipedia : la page « humanités numériques »

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 20 octobre par Elifsu Sabuncu, co-fondatrice de Deuxième labo, et Martin Grandjean, doctorant en histoire contemporaine à l'université de Lausanne (site personnel).

- 1 Cet atelier est le résultat de la fusion de deux propositions distinctes d'atelier qui avaient en commun la volonté de valoriser les humanités numériques auprès d'un public plus large que les acteurs directement impliqués dans son développement. Ce champ étant relativement nouveau et en développement rapide, il suscite de nombreuses questions et incompréhensions, parfois critiques. Il paraissait donc intéressant pour la communauté de ses acteurs de participer à ce travail de diffusion. Wikipédia constitue une des premières ressources consultées quand on cherche une information sur Google, grâce notamment à un très bon référencement. De plus, cette encyclopédie présente la particularité d'être réalisée collaborativement sur Internet. Elle constituait donc un très bon outil pour cet atelier de valorisation et de précision des concepts.
- 2 Le deuxième axe portait de l'observation qu'en situation d'enseignement ou de sensibilisation aux humanités numériques, une liste d'ouvrages de références et d'exemples de résultats obtenus dans une démarche d'humanités numériques serait très utile, dans l'esprit de la « pédagogie par l'exemple ». Le logiciel libre et gratuit Zotero a été choisi pour partager les références, car il permet, par la création de groupes sur les serveurs *zotero.org*, la construction collaborative de listes de publications et de sites Web.
- 3 Les deux projets (édition de Wikipédia et constitution de listes de référence) ont été menés en parallèle par la dizaine de participants à l'atelier. Les non-utilisateurs de Zotero ont été rapidement formés sur les principes de Zotero. De l'aide a été demandée sur Twitter et les résultats ont été intégrés à la démarche.

Projet d'édition collaborative de Wikipédia

- 4 Les participants ont décidé de se consacrer à l'édition de l'article en français sur les humanités numériques (http://fr.wikipedia.org/wiki/Humanit%C3%A9s_num%C3%A9riques) car il était à l'état d'ébauche et ne comportait pas suffisamment de références.
- 5 Avant le début de l'atelier, les organisateurs ont pris contact sur Twitter avec des administrateurs de Wikipédia, pour leur signaler l'atelier à venir et leur demander des conseils de bonnes pratiques concernant l'édition d'un article concernant un champ de recherche. La discussion est accessible ici : <https://twitter.com/GrandjeanMartin/status/391549763146874881>.
- 6 Les modifications ont été réalisées en pratique par les participants qui possédaient déjà un compte sur le site Wikipédia, pour éviter le blacklistage d'IP en cas de modifications trop nombreuses par la même IP.
- 7 Le groupe a révisé en commun les paragraphes principaux de l'article en dictant à Martin Grandjean les modifications à apporter. Une citation dans le texte a été remplacée par une référence en fin d'article. Au fur et à mesure de l'édition, les étapes ont été communiquées sur Twitter, et les questions et critiques ont été prises en compte au cours de l'atelier. Exemples de discussions : <https://twitter.com/spouyllau/status/391587186120069120>
- 8 La question de l'illustration à mettre sur la page des humanités numériques a été résolue sur Twitter grâce à des échanges impliquant sept personnes dont quatre absentes du THATCamp de Saint-Malo. Une photo de l'affiche du Manifeste des *Digital humanities* du THATCamp de Paris en 2010 (<http://tcp.hypotheses.org/318>) a été choisie.
- 9 Tweets de demande d'aide pour l'atelier et les réponses obtenues : <https://twitter.com/neuromancien/status/391577818557321216>

Le projet de bibliothèque ouverte d'ouvrages, d'articles et de projets d'humanités numériques

- 10 La forme de la bibliothèque de groupe Zotero a été longuement discutée : quelles collections créer ? Comment se baser sur les listes existantes et ne pas recommencer à zéro ? Quelle spécificité doit avoir notre bibliothèque de groupe pour justifier son existence par rapport aux nombreux groupes déjà existants sur Zotero ? Doit-on se limiter aux références francophones et peut-on se permettre de ne pas mentionner les références incontournables en anglais ? Comment diffuser les collections établies ? Comment continuer à l'alimenter de façon collaborative et ouverte après l'atelier ?

La création de la bibliothèque

- 11 Il a été décidé de créer un groupe ouvert « humanités numériques » sur Zotero http://www.zotero.org/groups/humanites_numeriques. Pour le moment il est rattaché au compte utilisateur d'une des participantes (Elifsu Sabuncu), mais l'idée est d'en

transférer la propriété à l'association francophone des humanités numériques dès qu'elle aura un nom et un compte Zotero. L'adhésion au groupe est libre et ne requiert aucune demande, mais l'ajout de nouvelles références ne peut se faire qu'en mode admin. Tous les membres qui le demandent peuvent être passés en mode « admin » sur simple demande à quelqu'un déjà admin. du groupe (par e-mail ou par message zotero à cet admin.).

- 12 La création du groupe a été annoncée et discutée sur Twitter https://twitter.com/deuxieme_labo/status/391578761197797376

La récolte des ouvrages, articles et projets de référence

- 13 Pendant l'atelier, treize ouvrages et articles ont été référencés. L'ensemble des références se trouve à la racine du groupe, mais sont également organisées en plusieurs collections. Une même référence peut apparaître dans plusieurs collections sans être dupliquée. Quatre collections ont déjà été créées : « Pour commencer » (pour rassembler les références utiles aux nouveaux arrivants dans le champ des humanités numériques), « Références en français », « Histoire des humanités numériques », « Projets et résultats remarquables », « Non classés ».
- 14 Pour le « Manifeste des digital humanities de 2010 », comme le texte est attribué, sur le blog THATCamp, à la personne (Marin Dacos) qui l'a publié (<http://tcp.hypotheses.org/318>), la façon correcte de le citer a été demandée à cette personne sur Twitter <https://twitter.com/squintar/status/391580568519200768>) et le manifeste a ainsi été attribué à « Collectif » au lieu d'un auteur unique.
- 15 La collection « Projets et résultats a été la moins aboutie lors de l'atelier et attend des contributions futures. Il s'agit de récolter des publications et des sites web illustrant des exemples de réalisation dans le champ des humanités numériques, dans le maximum de disciplines possibles, et montrant la plus grande variété de méthodes et techniques possibles.



BIBLIOGRAPHIE

Liens

La page sur Wikipédia <http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia>

La page Wikipédia “Humanités numériques” : http://fr.wikipedia.org/wiki/Humanit%C3%A9s_num%C3%A9riques

Pour en visualiser les modifications : <http://www.thatcampstmalo.org/diffHNWikipedia.html>

Les groupes qui ont « *digital humanities* » dans leur titres : [https://www.zotero.org/search/type/group/q/digital %20humanities/](https://www.zotero.org/search/type/group/q/digital%20humanities/)

Contextes

Ouverture des données de recherche

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013, par Alexandre Serres, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, co-responsable de l'Urfist de Rennes et Pierre Mounier, directeur-adjoint du Cléo.

Sur l'ouverture des données de recherche

Open data de la recherche : de quoi parle-t-on ?

- 1 Tout d'abord, qu'entend-on par données de recherche (*research data*) ? Selon le rapport de l'OCDE¹ de 2007 :

Les « données de la recherche » sont définies comme des enregistrements factuels (chiffres, textes, images et sons), qui sont utilisés comme sources principales pour la recherche scientifique et sont généralement reconnus par la communauté scientifique comme nécessaires pour valider des résultats de recherche.
- 2 Les données de recherche englobent ainsi une réalité protéiforme, composée à la fois des données utilisées et produites par les chercheurs dans toutes les disciplines, et des systèmes documentaires de données (les bases de données scientifiques). Il faut noter que ces données de recherche ne sont pas forcément numériques (au sens de « numériquement nées » – *digital natives*).
- 3 En France, la mission Étalab, rattachée au Premier ministre et qui s'occupe de la politique d'ouverture en ligne des données publiques (*open data*), rappelle la diversité de ces données de recherche, en distinguant « *données sur la recherche, données produites par la recherche, données utiles à la recherche, recherche sur les sciences de la donnée*² ».
- 4 Comment situer l'ouverture des données de recherche (*open research data*) par rapport au mouvement dit de l'*Open Data*, beaucoup plus connu et généralement écrit avec des majuscules ? Ce mouvement de l'*Open Data* désigne l'ouverture des données publiques,

depuis le niveau des gouvernements et des administrations centrales jusqu'à celui des collectivités locales³. L'*Open Data* est un mouvement de fond, porteur d'enjeux très lourds, à la fois économiques, sociétaux et politiques, et l'ouverture des données de recherche, l'*open research data* (que l'on écrira sans majuscules pour le distinguer de l'autre) est à replacer dans ce contexte plus global de l'ouverture des données publiques. Et dans le cadre de cet atelier, il n'a été question que de l'*open data*, sans majuscules !

- 5 Si l'*open research data* fait partie intégrante de l'*Open Data* des données publiques, ces deux mouvements sont à replacer dans le cadre du phénomène encore plus vaste et massif, désigné par l'expression anglo-saxonne de *big data* (les « grandes masses de données »), qui désigne les gigantesques volumes de données de toutes sortes⁴, générées et disponibles sur le Web et traitées par tous les *data centers* du Web. La part des données de recherche dans le *Big Data* est évidemment considérable, notamment par leur volume.
- 6 Un dernier terme à définir : le *linked data*, appelé parfois « Web des données » (*Web of data*), issu des travaux menés sur le Web sémantique par le W3C, initiés par Tim Berners-Lee, et qui vise
 - à favoriser la publication de données structurées sur le Web, non pas sous la forme de silos de données isolés les uns des autres, mais en les reliant entre elles pour constituer un réseau global d'informations⁵.
- 7 La distinction ici est d'abord technique : l'*Open Data* (qu'il s'agisse des données publiques ou de recherche) fait partie du *Linked Data*⁶, mais dans la mesure où les données ont fait l'objet d'un traitement préalable, respectant les standards du Web sémantique (métadonnées, URI, etc.).
- 8 Enfin, l'*open data* (des données de recherche) doit également être différencié de l'*open access*, qui renvoie aux archives ouvertes et à l'accès aux publications des chercheurs. Mais les deux mouvements partagent évidemment la même philosophie, celle de l'ouverture et du libre accès aux résultats de la recherche, qu'il s'agisse des publications ou des données.
- 9 Soulignons d'ailleurs que l'*open access* n'est pas un combat gagné et passé, puisque toutes les publications ne sont pas encore accessibles en ligne gratuitement.

Un nouveau contexte : un engagement politique fort

- 10 On observe une évolution notable depuis l'étude pionnière de Roxane Silberman⁷, réalisée en 1999 et qui visait déjà à rendre publiques les données statistiques de la recherche en sciences sociales.
- 11 Les éléments présentés ici sur les politiques en faveur de l'ouverture des données de la recherche sont issus, pour la plupart, de la journée d'étude « *Données de la recherche : quel rôle pour la documentation ?* », organisée le 19 septembre dernier au Havre, dans le cadre du
- 12 43^e congrès annuel de l'ADBU (Association des directeurs et personnels de direction des bibliothèques universitaires)⁸.
- 13 Au niveau international, un nouveau cadre politique a été fixé par l'OCDE en 2007, dans le rapport « *Principes et lignes directrices pour l'accès aux données de la recherche financée sur fonds publics* ». Ce rapport de l'OCDE, sans doute le meilleur pour comprendre le

mouvement de *l'open research data*, définit, non seulement les données de recherche, les enjeux de leur mise en libre accès, mais aussi, comme l'indique son titre, tous les principes de base pour l'accès aux données, notamment dans le cas de financements publics. Ces principes, qui ne peuvent être détaillés ici, sont les suivants :

Ouverture, Flexibilité, Transparence, Conformité au droit, Protection de la propriété intellectuelle, Responsabilité formelle, Professionnalisme, Interopérabilité, Qualité, Sécurité, Efficience, Responsabilité de rendre compte, Pérennité⁹.

- 14 Au niveau européen, le mouvement pour l'ouverture des données de recherche bénéficie actuellement d'un engagement fort des institutions européennes, notamment dans le cadre de la stratégie européenne « *Horizon 2020* »¹⁰. Ce programme de financement de la recherche dans l'Union européenne, qui prévoit un budget de 70 milliards d'euros, fait de l'ouverture des données de recherche un enjeu majeur. En effet, l'un de ses objectifs est de donner une plus grande visibilité aux partenaires de la recherche et aux chercheurs, par une diffusion plus large des données, appliquant ainsi la problématique de *l'Open Access* aux données de la recherche.
- 15 Cette politique en faveur du libre accès s'est déjà traduite, en juillet 2012, par la recommandation de la Commission européenne¹¹, dans laquelle la Commission préconise, sans le rendre obligatoire, un meilleur accès aux données en vue de « dynamiser » la recherche. Les États membres sont incités à mener une politique de libre accès aux publications et aux données de la recherche, et de leur côté, les chercheurs sont invités à mettre leurs publications en libre accès. Ces préconisations sont censées être relayées en cascade au niveau des États.
- 16 Au niveau des États européens, les situations varient d'un pays à l'autre. Ainsi, la Grande-Bretagne semble bien plus avancée que la France, comme en témoigne le programme sur *l'open science, Managing research data (MRD)*¹², lancé dès 2011 par le JISC (Joint Information System Committee).
- 17 Ce programme central, qui prévoit la mise en place de différentes infrastructures, recouvre de nombreux projets, concernant plusieurs universités. Signe de l'importance de ce programme *Managing research data* : plusieurs tutoriels¹³ sur le traitement et la gestion des données ont été réalisés dans différentes universités, dont la plupart sont destinés aux professionnels des bibliothèques, qui jouent un rôle clé dans ce mouvement pour l'ouverture des données de recherche. À noter également pour la Grande-Bretagne, le rapport de la *Royal Society*, en juin 2012, « *Science as an open enterprise*¹⁴ », qui a joué un rôle important dans ce mouvement pour l'ouverture des données de recherche.
- 18 En France, le mouvement pour l'ouverture des données de recherche semble moins développé qu'outre-Manche : en sciences exactes, il faut souligner le rôle pionnier de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), qui développe un projet sur les données de recherche, mobilisant fortement les professionnels de l'information de l'Institut ; en SHS existe, bien entendu, le TGIR Huma-Num, bien connu des participants du THATCamp. Enfin, il faut signaler, au ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, la création d'un nouveau groupe de travail sur les données de recherche, BSN 10, au sein du projet BSN (Bibliothèque scientifique numérique).
- 19 Signalons enfin la tenue prochaine d'un colloque scientifique international, début 2014, organisé par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, « portant sur

les données en matière de recherche et leur accessibilité, en lien avec l'axe "Open data" du programme-cadre européen Horizon 2020 »¹⁵.

Les raisons et les ressorts de l'Open Data : pourquoi ouvrir les données ?

- 20 Dans cet atelier, il s'agissait de se demander en quoi ces questions et ces enjeux concernent ou impliquent les sciences humaines et sociales, en amont comme en aval de la recherche. Quelles sont les raisons et les conséquences de l'Open Data ? Quelle politique peut-on et doit-on mener ? Plusieurs questions ont été proposées par l'animateur à la discussion.

Le mythe de l'open data

- 21 Au plan épistémologique, quel impact sur la recherche en SHS, sur les disciplines, sur les modèles épistémologiques de la recherche dans les disciplines ? Par exemple en histoire, que peut changer une ouverture complète des données des chercheurs, en lien avec le *big data*, sur le statut du document, des sources, etc. ?
- 22 Danah Boyd et Kate Crawford ont intitulé l'un de leurs articles *Six provocations à propos des big data*.
- 23 Pour certains participants de l'atelier, on peut en effet se demander si les *big data* représentent vraiment un enjeu pour les sciences humaines et sociales : les chercheurs seraient inégalement concernés par l'open data et, par exemple, un historien qui travaille sur le XIX^e siècle semble moins concerné par les *big data*, qui relèveraient plus du « mythe ». Le changement épistémologique ne touche donc qu'une partie des chercheurs. Le saut quantitatif ne produit pas nécessairement un changement épistémologique. Les *big data* sont d'abord un outil et la question n'est pas entièrement nouvelle pour les historiens. Le courant des *Annales* par exemple prônait un changement d'échelle et l'utilisation de grandes masses de données statistiques au service d'une histoire dite « quantitative ».
- 24 Pour d'autres chercheurs au contraire, la massification des données change la volumétrie de ce que l'on traite et ce sur quoi l'on fait porter la recherche. Le numérique implique un changement qui relève de la vitesse du traitement.

Le mythe de l'objectivité des données

- 25 L'objectivité des données est-elle un mythe ou une réalité ? Quelle est l'objectivité réelle des données ? Suffit-il de mettre des données en libre accès pour qu'elles disent le vrai ? Les données « brutes » sont un mythe : selon Bruno Latour, les données, comme les « faits » scientifiques, sont fabriquées. L'open data ne concerne pas les données algorithmiques, la part algorithmique des données. Or, il est nécessaire d'explicitier les algorithmes, contrairement à Google : Dominique Cardon parle à ce titre de « politique des algorithmes » et du besoin d'élaborer différentes formes de classement de l'information sur le Web.

Le mythe de la transparence

- 26 Quelles limites apporter à l'ouverture des données ? Quels sont les présupposés du discours majoritaire, quasi-idéologique, qui consiste à prôner l'ouverture et la transparence à tout prix ? *Open data*, *open access* (libre accès aux publications des chercheurs) et *open source* (libre accès aux licences) convergent dans le principe et l'injonction d'une « transparence » de la science. L'*Open Knowledge Foundation* (OKN) a cherché à définir les principes de l'*open definition*¹⁶. Pour certains, cette injonction de publication de données libres est une illusion. Cette idéologie de la transparence des données, d'une sorte de « libre échange » des données, repose sur l'illusion d'un marché tout aussi transparent, où la « concurrence » serait libre et non faussée. La question de l'*open data* n'est donc pas seulement éthique, mais politique et économique.

Quelle politique de l'*open data* : obligation ou incitation ?

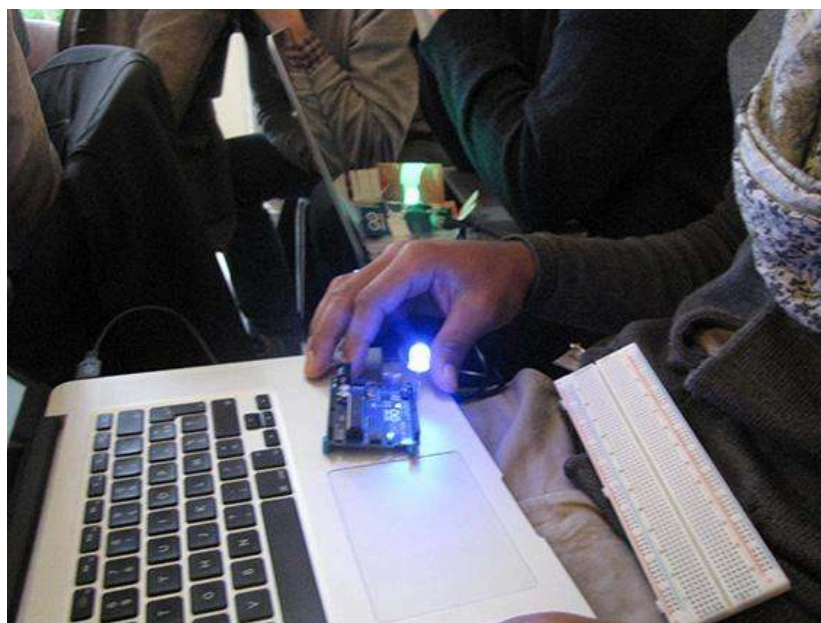
- 27 Faut-il aller vers une obligation de dépôt dans les archives ouvertes ? A-t-on les moyens « d'obliger » les chercheurs à rendre leurs données librement accessibles ? Il existe de nombreux obstacles, pratiques et techniques : collecter et chercher pour soi est une chose, déposer et mettre à disposition, échanger et partager en est une autre. Il faut distinguer au cas par cas. Dans le cas de publications scientifiques, qui mobilisent les données des applications visuelles ou interactives par exemple, ces données devraient être facilement récupérables dans un format qui permet leur traitement secondaire, afin d'aider à l'analyse secondaire. Dans d'autres cas, la mise à disposition des données est plus difficile, pour des raisons techniques, d'une part, et parce que les programmes de recherche ne sont pas structurés ni budgétés pour intégrer cette étape. Il faut repenser la structuration des projets de recherche pour intégrer cette étape. Il faudrait prévoir un plan global de gestion des données, impliquant les professionnels de l'IST (information scientifique et technique). Ces plans devraient être soutenus par l'ANR. L'évaluation scientifique pourrait prendre en compte la publication des données de recherche, moyen indirect de valoriser les compétences informatiques que les chercheurs auraient développées pour cette tâche. Rendre disponible ses données à l'issue des recherches représente un investissement en temps considérable pour le chercheur, qui n'est souvent pas formé pour cela. On pourrait intégrer à la formation des doctorants une sensibilisation aux enjeux de l'archivage et de la publication des données de recherche. Il est nécessaire aussi d'explicitier les conditions de collecte, de fabrication, d'utilisation des données, d'établir une sorte de charte des « bonnes pratiques » pour conjurer les risques de dérive et le mythe d'une objectivité des données.

Les conséquences et les risques de l'*open data*

- 28 Il existe tout d'abord des conséquences épistémologiques et méthodologiques sur les pratiques des chercheurs. Le changement épistémologique impliqué par l'usage des données est encore très largement ignoré. Est-ce qu'on n'assiste pas à une double émergence :
- 29 D'une part, l'émergence de nouveaux paradigmes de la démarche de recherche, surtout en sciences exactes, avec la déduction d'hypothèses à partir de l'analyse des données. Quid en SHS ? Les théories et les modèles risquent d'être déterminés par l'analyse des

données et non l'inverse. N'y a-t-il pas aussi un risque de réification des données, de retour à un empirisme classique, d'une vision « objectiviste » de la réalité ?

- 30 D'autre part, l'émergence de nouveaux objets de recherche : la mise en place de grands corpus de données en libre accès contribue à faire émerger de nouveaux objets de recherche, notamment en SHS.
- 31 L'*open data* pose également la question des critères de validation et d'évaluation des données, de savoir quels sont les processus mis en place pour contrôler les données et en expliciter la récolte. L'*open data* participe à la redéfinition des compétences : on voit émerger de nouveaux métiers comme celui de *data scientist*, dont les entreprises sont particulièrement friandes. L'*open data* soulève également des enjeux sociaux et sociétaux. D'une part, en terme de formation à travers la question des *information literacies*, c'est-à-dire de savoir comment former les usagers, les étudiants, et plus largement les citoyens, à la maîtrise de l'information. D'autre part, l'ouverture des données ouvre la possibilité et les risques d'un usage hors recherche. Le centre de données socio-politiques (CDSP) de Science-Po publie les données politiques auxquelles les citoyens ne peuvent accéder (réseau Quetelet¹⁷). Des problèmes juridiques aussi sont en jeu, relatifs au droit d'auteur et à la propriété intellectuelle notamment.



BIBLIOGRAPHIE

Publications, rapports

Deuxième labo, « Appel aux chercheurs à publier leurs codes et données », *Le Monde*, juillet 2013, en ligne : <http://www.deuxieme-labo.fr/article/notre-tribune-sur-la-recherche-reproductible-dans-le-monde/>

Commission européenne, « *Pour un meilleur accès aux informations scientifiques : dynamiser les avantages des investissements publics dans le domaine de la recherche* », juillet 2012, en ligne : http://ec.europa.eu/research/science-society/document_library/pdf_06/era-communication-towards-better-access-to-scientific-information_fr.pdf

KEMMAN M., KLEPPE M. & SCAGLIOLA S., *Just Google It - Digital Research Practices of Humanities Scholars*, 2013, en ligne : <http://arxiv.org/abs/1309.2434>

OCDE, « *Déclaration sur l'accès aux données de la recherche financée par des fonds publics* », 2004, en ligne : <http://acts.oecd.org/Instruments/ShowInstrumentView.aspx?InstrumentID=157&Lang=fr&Book=False>

OCDE, « *Principes et lignes directrices pour l'accès aux données de la recherche financée sur fonds publics* », 2007, en ligne : <http://www.oecd.org/fr/science/sci-tech/38500823.pdf>

RIEDER B. & RÖHLE T, "Digital methods: five challenges," in Berry D. M. (Ed.), *Understanding digital humanities*, Houndmills, Palgrave Macmillan, p. 67-84.

SILBERMAN R. « *Rapport Silberman. Les sciences sociales et leurs données* ». Paris, ministère de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, Juin 1999, 180 p, en ligne : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/004000935/0000.pdf>

The Royal Society Science Policy Center, "*Science as an open enterprise*", Rapport, juin 2012, en ligne : http://royalsociety.org/uploadedFiles/Royal_Society_Content/policy/projects/sape/2012-06-20-SAOE.pdf

Journées d'étude, séminaires

Compte-rendu de l'atelier « *open data* et SHS », THATCamp 2012, Paris, en ligne : <http://books.openedition.org/editionsmsh/364>

Journée d'étude de l'ADBU : « *Données de la recherche : quel rôle pour la documentation ?* », Le Havre, 19 septembre 2013, en ligne : <http://adbu.fr/actualites/journee-detude-donnees-de-la-recherche-quel-role-pour-la-documentation-19-septembre-2013/>
Rencontres FrÉDoc, « *Gestion et valorisation des données de la recherche* », 7-10 octobre 2013, Aussois, en ligne : <http://renatis.cnrs.fr/spip.php?article266>. Notes complètes : https://docs.google.com/document/d/1H_bjt7O5ayMDU8FNmUac_3jI7VG-0fbmHkjB-T_aZEM/edit?pli=1

Séminaire Sens Public/Invisu « *Nouvelles formes d'éditorialisation* », séance du 13 janvier 2011 INHA, Paris.

Autres ressources

De nombreux éléments peuvent être trouvés sur <http://openaccess.inist.fr/> et également sur <http://www.donneesdelarecherche.fr/>.

Typologie des données de la recherche, publiée par Etalab, mission du Premier ministre français concernant l'ouverture des données publiques : <http://www.etalab.gouv.fr/article-bilan-du-troisieme-comite-interministeriel-pour-la-modernisation-de-l-action-publique-cimap-concern-119116071.html>

Exemple de licence ouverte pour les données : http://www.etalab.gouv.fr/pages/Licence_ouverte_Open_licence-5899923.html

L'équipe de l'équipex DIME-SHS s'intéresse de près à ces problématiques au niveau quantitatif (panel ellips), qualitatif (bequali) et Web (dime-Web) <http://www.sciencespo.fr/dime-shs/>

Voir le collectif citoyen *Regard citoyen* qui est très mobilisé sur le sujet : <http://www.regardscitoyens.org/open-data-en-france/>

Exemples de publication de résultats scientifiques avec les données

<http://www.ipol.im/> « IPOL is a research journal of image processing and image analysis. Each article contains a text describing an algorithm and source code, with an online demonstration facility and an archive of online experiments. The text and source code are peer-reviewed and the demonstration is controlled. IPOL is an Open Science and Reproducible Research journal. »

Autre journal qui publie les codes et données: <http://journal.code4lib.org> :« The Code4Lib Journal exists to foster community and share information among those interested in the intersection of libraries, technology, and the future. » « Articles are encouraged where appropriate to include code samples, algorithms, and pseudo-code (We may be able to host extensive code passages in a yet to be determined repository). »

NOTES DE BAS DE PAGE

1. OCDE, « *Principes et lignes directrices pour l'accès aux données de la recherche financée sur fonds publics* ». 2007, p. 18. En ligne : <http://www.oecd.org/fr/science/sci-tech/38500823.pdf> (Consultée le 09/12/13).

2. Etalab, Bilan du troisième comité interministériel pour la modernisation de l'action publique (CIMAP) concernant l'ouverture des données publiques, <http://www.etalab.gouv.fr/article-bilan-du-troisieme-comite-interministeriel-pour-la-modernisation-de-l-action-publique-cimap-concern-119116071.html> (Consultée le 09/12/13).

3. Sur l'*Open Data*, voir notamment :

la page Wikipedia sur les « données ouvertes » : http://fr.wikipedia.org/wiki/Donn%C3%A9es_ouvertes

le site OpenDataFrance : <http://opendatafrance.net/>

des exemples d'*Open Data*, comme le site officiel du gouvernement français : <http://www.data.gouv.fr/>

4. Les chiffres du *big data* sont vertigineux, comme l'indique Wikipedia : « *Le volume des données stockées aujourd'hui est en pleine expansion. Selon une étude IDC sponsorisée par EMC Gartner, les données numériques créées dans le monde seraient passées de 1,2 zettaoctets par an en 2010 à 1,8 zettaoctets en 2011, puis 2,8 zettaoctets en 2012 et s'élèveront à 40 zettaoctets en 2020. À titre d'exemple, Twitter génère à l'heure actuelle 7 teraoctets de données chaque jour et Facebook 10 teraoctets.* » (Wikipedia, page Big Data : http://fr.wikipedia.org/wiki/Big_data). Pour mémoire, un teraoctet (To) représente 1000 gigaoctets (Go), soit 1 000 000 000 000 octets. Et un zettaoctet, nouvelle mesure du trafic sur internet, représenterait mille milliards de gigaoctets !

5. Page Wikipedia, *Web des données*, http://fr.wikipedia.org/wiki/Web_des_donn%C3%A9es (Consultée le 09/12/13).
6. Pour voir les données de recherche dans le *linked data*, voir notamment le diagramme du LOD Cloud : <http://linkeddata.org/> et <http://lod-cloud.net/> (Consultée le 09/12/13).
7. SILBERMAN R., « *Rapport Silberman. Les sciences sociales et leurs données* », Paris, ministère de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, 1999, 180 p., en ligne : <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/004000935/0000.pdf> (Consultée le 09/12/13).
8. Site de l'Association des directeurs et personnels de direction des bibliothèques universitaires et de la documentation, <http://adbu.fr/> (Consultée le 09/12/13).
9. OCDE, « *Principes et lignes directrices pour l'accès aux données de la recherche financée sur fonds publics* ». 2007, p. 19-26. En ligne : <http://www.oecd.org/fr/science/sci-tech/38500823.pdf> (Consultée le 09/12/13).
10. *Research and innovation, Horizon 2020*, http://ec.europa.eu/research/horizon2020/index_en.cfm (Consultée le 09/12/13).
11. « *Scientific information package* » : « Pour un meilleur accès aux informations scientifiques : dynamiser les avantages des investissements publics dans le domaine de la recherche », Commission Européenne, juillet 2012. En ligne : http://ec.europa.eu/research/science-society/document_library/pdf_06/era-communication-towards-better-access-to-scientific-information_fr.pdf (Consultée le 09/12/13).
12. JISC, *Managing Research Data*, <http://www.jisc.ac.uk/whatwedo/programmes/mrd.aspx> (Consultée le 09/12/13).
13. Tutoriels et projets de formation mis en place dans le cadre du RDM, notamment grâce au DCC (*Digital Curation Center* : <http://www.dcc.ac.uk/>) (Consultée le 09/12/13) :
RDM for librarians : <http://www.dcc.ac.uk/sites/default/files/documents/events/RDM-for-librarians/RDM-for-librarians-booklet.pdf> (Consultée le 09/12/13)
RDMRose : <http://rdmrose.group.shef.ac.uk/> (Consultée le 09/12/13).
Data Intelligence 4 Librarians : <http://dataintelligence.3tu.nl/en/home> (Consultée le 09/12/13).
Mantra : <http://datalib.edina.ac.uk/mantra/diy.html> (Consultée le 09/12/13).
Support DM : <http://www.uel.ac.uk/trad/outputs/resources/> (Consultée le 09/12/13).
14. *The Royal Society Science Policy Center*, “*Science as an open enterprise*”, Rapport de La Royal Society, juin 2012. http://royalsociety.org/uploadedFiles/Royal_Society_Content/policy/projects/sape/2012-06-20-SAOE.pdf (Consultée le 09/12/13).
15. Voir la note 2, <http://www.etalab.gouv.fr/article-bilan-du-troisieme-comite-interministeriel-pour-la-modernisation-de-l-action-publique-cimap-concern-119116071.html> (Consultée le 09/12/13).
16. *Open Definition, Définition du savoir libre*, <http://opendefinition.org/okd/francais/> (Consultée le 10/12/13).
17. Réseau Quetelet, *Présentation du réseau Quetelet*, <http://www.reseau-quetelet.cnrs.fr/spip/> (Consultée le 10/12/13).

Les fractures numériques dans les ALL-SHS

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013, par Frédéric Clavert, docteur en histoire contemporaine, ingénieur de recherche pour le LabEx « Écrire une histoire nouvelle de l'Europe », auteur du site Clavert.net <http://www.clavert.net/>.

- 1 Les inégalités dans la numérisation entraînent un biais bibliographique et historiographique dans les recherches. Frédéric Clavert est revenu sur la genèse de cet atelier et sur les raisons qui l'ont incité à le proposer : le constat que les inégalités dans la numérisation des archives pouvaient entraîner des biais dans la recherche et dans le choix des objets d'étude. Par exemple, des chercheurs se sont étonnés que la malaria ait fait l'objet de nombreuses études, tandis que d'autres maladies ont été quelque peu négligées. Ce déséquilibre s'explique notamment par le fait que les archives concernant la malaria ont été massivement numérisées, contrairement aux autres. L'inégale numérisation introduit donc un biais évident dans nos recherches et dans l'historiographie.

Typologie des fractures

- 2 Dans un billet publié sur son site le 24 septembre 2013¹, Frédéric Clavert distinguait quatre types d'inégalités au sein des humanités numériques :
 - *des inégalités dans la numérisation des archives* : tous les pays ne mènent pas de grandes politiques de numérisation, certains pays ou certaines cultures sont très peu représentés. Des fractures peuvent aussi être de nature technique et provenir de l'inégale qualité de la numérisation ;
 - *des inégalités d'accès aux ressources et aux données de la recherche*, qui proviennent d'une inégale répartition des ressources financières entre chercheurs et entre laboratoires, de l'accès payant à certaines données, du problème plus général de

financement par les institutions, ou encore d'une proximité variable avec les entreprises ;

- *des inégalités dans les financements*, qui dépendent des contacts qu'ont les chercheurs avec les décideurs et les sources de subventions, des structures qui sont mises en place, du temps requis pour la mise en place des infrastructures numériques, qui sont en concurrence avec d'autres besoins de financement ;
- *des inégalités dans les compétences*, notamment en informatique : c'est le problème de « l'analphabétisme numérique ».

3 Deux axes ont été proposés pour la discussion :

- peut-on identifier d'autres fractures numériques ? ;
- quelles pistes, sinon quelles solutions peut-on proposer, à notre modeste échelle, pour remédier à ces inégalités et améliorer la situation ?

Natures et origines des fractures numériques

4 Certains ont pu observer une fracture dans le cours-même du THATCamp : des personnes se sont trouvées exclues lorsque les débats devenaient trop techniques. Les chercheurs doivent fournir un effort d'explication, voire de traduction, pour n'exclure personne (explicitation des acronymes, documentation du cadre conceptuel des ateliers en amont...). Il a été proposé également de réaliser une sorte de glossaire ou de dictionnaire des humanités numériques, voire d'élaborer un langage commun pour se comprendre en interne, pour dépasser les « langages-métiers ». Cette revendication était déjà présente dans le Manifeste des Digital Humanities² en 2010. Elle pourrait se concrétiser, dans un premier temps, par un travail de réécriture de la page Wikipédia consacrée aux humanités numériques. Le problème est que ce qui était à l'origine une spécialisation nécessaire et souhaitable (des différences de compétences entre chercheurs) est devenu un véritable handicap. Au sein même de la communauté des humanités numériques, certaines fractures résultent du mélange entre différents métiers ou compétences (communication, documentation, design, recherche, ingénieur...). Certains métiers servent de passeurs ou de médiateurs, et en font souvent les frais. À l'opposé, l'isolement ou le manque de dialogue et de complémentarité est un autre facteur de fracture. L'inégale acculturation numérique des chercheurs empêche certains d'entre eux d'avoir accès aux ressources (bases de données...). Beaucoup de projets, qui ne sont pas forcément reliés entre eux, ne sont pas reconnus : c'est ce que Marin Dacos nomme le « syndrome de l'archipel ».

La fracture numérique : un « mythe » construit par l'élitisme moralisant des chercheurs ?

5 Le débat au sein de l'atelier a porté également sur la dimension « morale », ou non, de cette notion de fracture numérique. Ainsi, pour certains participants, le terme même « d'inégalité » poserait problème, car il revêtirait une connotation morale, voire moralisante. Il est nécessaire de préserver les différences, les spécialisations et leur mise en complémentarité, plutôt que de succomber à la tentation d'une certaine uniformisation ou d'un nivellement. De plus, un biais discursif peut être introduit par le lieu d'où l'on parle : plutôt que l'élitisme moralisateur, il faudrait plaider pour un

discours de l'inclusion au sein de la communauté en fonction des besoins de chacun. L'idée d'une connotation « morale » est cependant contestée par d'autres participants, pour qui la fracture numérique relève avant tout d'un problème de compétences. Une analogie est faite avec le processus d'alphabétisation au XIXe siècle, où la fracture séparait les personnes alphabétisées et les analphabètes, l'analphabétisme constituant alors un handicap social très lourd. Aujourd'hui, la nouvelle alphabétisation est celle du numérique et l'absence de compétences numériques constitue également un nouveau handicap social. Enfin il faut distinguer entre deux grands ensembles d'inégalités : l'inégalité d'accès aux outils et l'inégalité d'accès et d'utilisation des ressources elles-mêmes.

Un autre risque : fractures « inversées », fractures « hybridées »

- 6 La numérisation elle-même peut créer des fractures paradoxales ou inverses : une fois un manuscrit numérisé, les chercheurs n'y ont souvent plus accès physiquement. Certaines entreprises de numérisation confinent ainsi à l'absurdité : en fermant l'accès à la matérialité des archives, elles excluent une partie des chercheurs qui travaillent sur ces aspects matériels des manuscrits, et doivent être comblées par d'autres outils numériques, comme la reconstitution 3D. La numérisation suppose une sélection et donc une perte d'information. William Turkel avait déjà mis en évidence ce problème en soulevant l'hypothèse d'une possible numérisation des odeurs³. Ces questions ne sont finalement pas nouvelles et s'étaient déjà posées avec l'apparition des microfilms. Les chercheurs devraient établir une sorte de cahier des charges de numérisation. Il faudrait établir des fiches techniques accompagnant la numérisation, pour en expliciter les choix et les méthodes (date, contenus, raisons, processus de numérisation, qu'est-ce qui a été numérisé...) et en documenter le processus. L'utilisation de formats fermés, propriétaires, peut enfin expliquer la perte d'accès à certains corpus, ou l'impossibilité de les exploiter. Il faut aussi, en aval, diffuser la connaissance des corpus.

Quelles solutions pour résorber les fractures numériques ?

- 7 Il est nécessaire d'hybrider les savoirs et savoir-faire anciens et nouveaux. Il faudrait aussi interroger la numéricité même du numérique, sa spécificité, et se demander comment articuler ces spécificités. Il est nécessaire de comprendre la relation qui se joue entre les codes millénaires, les signes et les symboles anciens, et le code numérique. Il faut acquérir également une littératie visuelle, ce qui suppose d'apprendre à travailler avec les designers. On peut citer à ce titre l'ouvrage que Johanna Drucker a co-écrit avec deux auteurs impliqués dans le design, qui enracinent les humanités numériques dans le design même⁴.
- 8 La fracture numérique est peut-être aussi un problème de communication, de sensibilisation et il faudrait commencer par faire connaître le numérique. Mieux vaudrait alors parler « d'humanités médiatiques » que d'humanités numériques.
- 9 Sur un plan plus pratique et technique, nous avons besoin d'un espace unifié où l'on aurait accès à des ressources, des données, des outils, un peu sur le modèle du moteur

de recherche Isidore⁵. Si Isidore est une bonne solution pour retrouver des corpus peu accessibles, le portail lui-même reste encore mal connu des chercheurs. Ce manque d'information devrait être comblé par un effort de communication. Il en va de même du projet européen Europeana⁶ : tous les chercheurs n'ont pas encore compris à quoi cet outil pouvait leur servir, car il a été construit et présenté sous une étiquette patrimoniale. Une limite d'Isidore, pointée par certains participants de l'atelier, serait la difficulté pour trouver certaines informations ou retrouver certaines données que l'on a déposées. Les choix d'indexation sont fondamentaux et sur ce point, les résultats ne semblent pas toujours satisfaisants ; l'outil peut parfois paraître moins convaincant qu'un moteur de recherche plus classique et familier comme Google Scholar. Isidore pourrait être enrichi par les équipes elles-mêmes, en aval du moissonnage de leurs publications, et les auteurs devraient pouvoir éditer les mots-clés pour les modifier, afin de réduire certaines erreurs ou aberrations dans l'indexation. D'une manière générale, les concepteurs et développeurs des outils ont besoin des retours d'expériences, des commentaires et des critiques des utilisateurs pour améliorer ces outils.

- 10 Concernant Google, plusieurs études ont montré que Google Web est l'outil de recherche de contenu le plus utilisé par les chercheurs, avant même Google Scholar. Certains participants s'interrogent sur la question de savoir si Google réduit les fractures numériques ou au contraire en crée de nouvelles. La recommandation est faite aux chercheurs de se former à la recherche avancée sur les moteurs de recherche, et de mieux utiliser les « outils de découverte » des SCD.
- 11 Enfin, il faut souligner le rôle primordial des bibliothécaires et des archivistes. Comme lieu d'accès à la connaissance et à l'information, les bibliothèques ont un rôle certain à jouer dans la formation au numérique et dans la transmission des outils et des méthodes de recherche. Alors qu'on avait pu redouter leur « disparition » ou leur effacement, elles retrouvent une fonction et une importance inattendues à l'ère numérique. Et les chercheurs devraient profiter davantage des formations offertes.



BIBLIOGRAPHIE

- Clavert, Frédéric. « Des fractures numériques ». In *Frédéric Clavert*, 24 septembre 2013. Disp. sur: <http://www.clavert.net/des-fractures-numeriques/>
- Lunenfeld, Peter, Burdick, Anne, Drucker, Johanna, Presner ; Todd et Schnapp, Jeffrey. “*Digital Humanities*”. Cambridge (MA) : MIT Press, 2012. 153 p. Disp. sur : http://mitpress.mit.edu/sites/default/files/titles/content/9780262018470_Open_Access_Edition.pdf
- « *Manifeste des Digital Humanities* », 2010. In THATCamp Paris, 25-26 septembre 2012. 2010. Disp. sur: <http://tcp.hypotheses.org/318>
- Séminaire 2012-2013 « *Digital Humanities. Les transformations numériques du rapport aux savoirs* », Aurélien Berra, Pierre Mounier, Marin Dacos. Présentation du séminaire sur : <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2012/ue/324/>
- Turkel, William J. « Intervention : Hacking history, from analogue to digital and back again ». *Rethinking History* 15, n° 2 (juin 2011) : 287 296. doi : 10.1080/13642529.2011.564840.
- Europeana : <http://www.europeana.eu/>
- Isidore : <http://www.rechercheisidore.fr/>

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Voir le billet ici <http://www.clavert.net/des-fractures-numeriques/>.
2. Le Manifeste des Digital Humanities <http://tcp.hypotheses.org/318>
3. Turkel, William J. « Intervention : Hacking history, from analogue to digital and back again ». *Rethinking History* 15, n° 2 (juin 2011) : 287 296. doi:10.1080/13642529.2011.564840.
4. Ici en PDF (PDF).
5. Isidore ici.
6. Europeana ici.

Pratiques

Recherches en histoire et humanités numériques : un témoignage

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 18 octobre 2013 par Martine Cocaud, enseignant-chercheur en histoire à l'université Rennes 2.

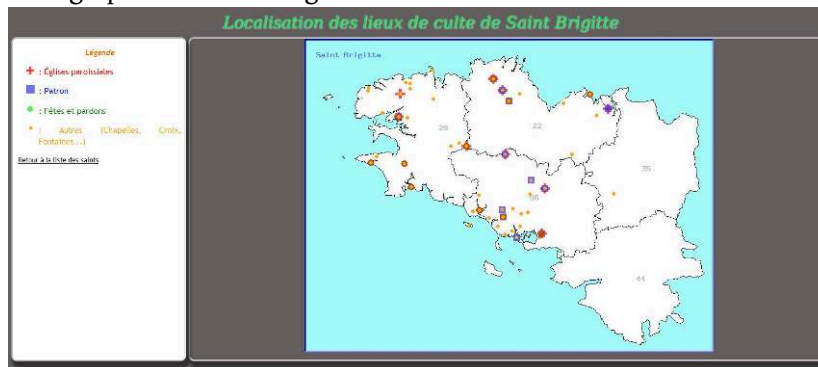
Contexte de la recherche

- 1 L'atelier propose d'examiner ce que signifie « prendre des initiatives en termes d'humanités numériques » au sein d'une unité de recherche comme le CEHRIO¹, une unité de recherche en histoire généraliste où l'on retrouve des projets d'historiens, d'anthropologues et aussi d'ethnologues. Les ressources traitées au sein du laboratoire sont d'ordre textuel, visuel et sonore (enregistrement des sons d'enquêtes des années 1960).
- 2 Les chercheurs se confrontent à des problèmes de diffusion dans leur volonté de mettre ces ressources en ligne : comment travailler sur des formats différents ? De là émerge l'idée de constituer une bibliothèque numérique se présentant comme un outil pour les chercheurs. Parmi les outils utilisés : Omeka², qui permet de traiter tous les types de données. Les chercheurs sont toutefois obligés d'externaliser le processus de travail, de collaborer avec des prestataires (une société externe développe actuellement le code – c'est l'unité du CNRS ex-TGIR Huma-Num), afin de mettre les vidéos et le son en ligne. Pour ces chercheurs, il est important de rester dans une logique de laboratoire et d'unité de recherche. La bibliothèque doit être un outil de mise à disposition et obéir à une logique d'*open data* (cf. atelier 11). Par exemple, Nicolas Richard met à disposition les entretiens multilingues utilisés dans ses recherches pour ne pas laisser mourir ces données³. Mais ce sont là des petites initiatives qui reposent sur des individualités, c'est pourquoi il est important d'intégrer ces recherches dans une réflexion globale portant sur l'archive en histoire.

Un nouveau projet en humanités numériques : cartographie des saints bretons

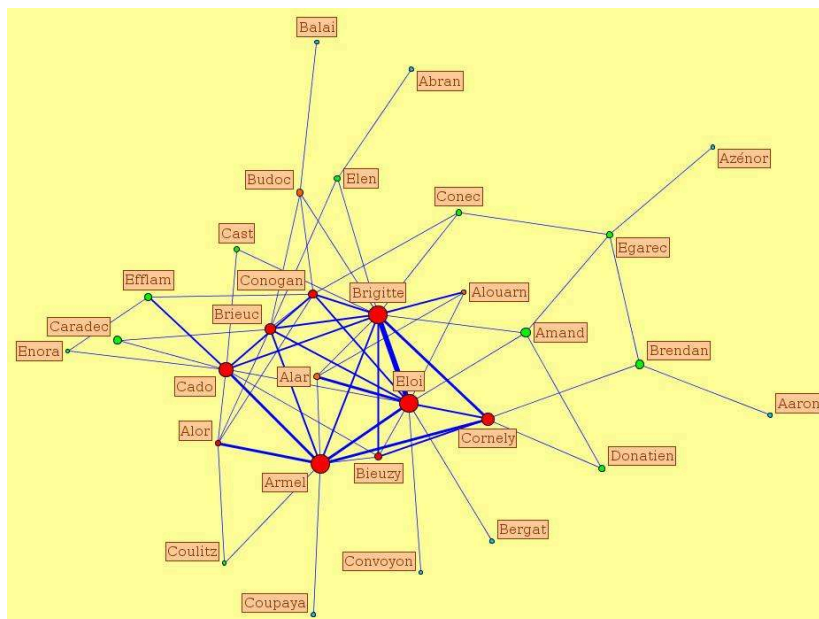
- 3 Martine Cocard a proposé à ses collègues de revenir sur un travail conduit il y a dix ans avec un autre historien, André Le Meur, qui portait sur les saints bretons.

Cartographie de Sainte Brigitte



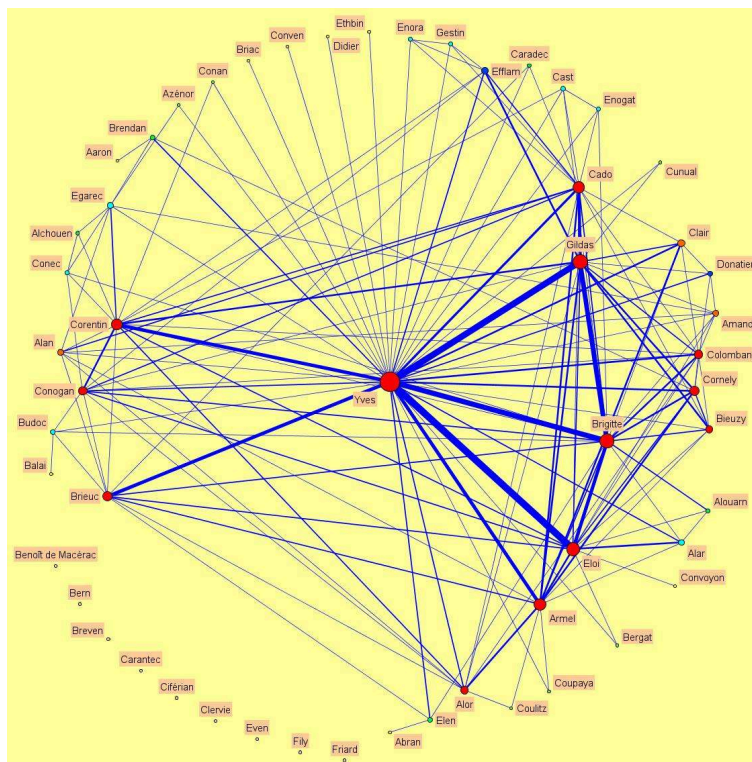
- 4 Le défi à l'époque était le suivant : comment un historien, qui n'aime pas spécialement les ordinateurs, peut-il produire du texte, le diffuser sur le Web et permettre une facile consultation de son travail ? Il s'agissait en fait de mettre sur le Web un outil collaboratif qui permette d'afficher et d'enrichir ou de consulter de lourdes notices (environ 5 000 pages de texte et d'images) concernant les saints bretons. Ces notices avaient été construites à partir d'un dépouillement systématique de la bibliographie érudite et d'un collectage de photos. Les informations étaient destinées aux chercheurs mais une partie pouvait intéresser beaucoup le grand public.
- 5 La réponse fut à l'époque expérimentale et pris le nom de *Libriciel*. Basé sur le balisage des textes en HTML, ce prototype proposait des outils de recherches et d'affichage d'informations textuelles⁴. Un site a été créé, il a vécu quelques mois puis il a été abandonné par manque de temps et de financement.
- 6 Dix ans après, M. Cocard a ré-ouvert ce projet de recherche dans le contexte des humanités numériques. Sur les conseils de Jean-Daniel Fekete, un wiki est créé et comprend 5 000 pages. Il s'agit de former une communauté de chercheurs et d'amateurs qui sont de vrais spécialistes de l'hagiographie bretonne.
- 7 L'idée est celle d'un dictionnaire collectif. Ce projet ouvre de nouvelles perspectives et offre des outils pour la recherche. Il permet entre autres de visualiser les résultats sous forme de cartes ou/et de réseau, pour permettre à un historien de voir d'un autre œil.

Réseau de saints



- 8 Ce wiki a pour ambition de fédérer une communauté pour que celle-ci, enrichie, s'ouvre aussi à d'autres communautés celtiques (Pays de Galles et Irlande). Jacques Cellier présente le wiki.
- 9 J. Cellier qui collabore avec M. Cocaud a produit une base de données à partir du wiki. Cette base de données contient entre autres les références de géolocalisation de tous les lieux cités dans les notices. Cette base de données alimente une carte qui serait en mise à jour permanente.
- 10 Les historiens peuvent également regarder du point de vue de l'analyse de réseau en utilisant Pajek et Visone⁵.

Analyse de réseaux



Pérennité des outils et des données de la recherche

- 11 Ces recherches sont déposées sur le réseau, mais après, que deviennent-elles ?
- 12 L'outil développé reste dépendant des chercheurs. Qui va faire évoluer cet outil ?
- 13 Les historiens sont confrontés à un problème de transfert et de partage de compétences. Le projet est géré à l'échelle du laboratoire. Il doit donner envie à d'autres chercheurs d'utiliser ces technologies et de les réadapter selon leurs exigences. D'où l'idée de faire une « banque d'outils ».
- 14 L'objectif de l'institution doit être de garantir l'accès à des outils qui évoluent. Mais qui porte cette question au sein de l'institution ? Qui doit faire le travail ? Le chercheur porteur de projet ? La DSI de l'université ? Le TGIR Huma-Num s'engage à assurer la pérennité des données (30 ans aujourd'hui).
- 15 Mais le TGIR Huma-Num peut-il accueillir tout le monde ?

BIBLIOGRAPHIE

CELLIER J., COCAUD M., *Le traitement des données en histoire et sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, 554 p.

CELLIER J., COCAUD M., *Traiter des données historiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, 150 p.

CELLIER J., COCAUD M., « Grande pêche et cabotage dans le quartier de Saint-Brieuc au milieu du XIX^e siècle », in *Des galères méditerranéennes aux rivages normands : recueil d'études en hommage à André Zysberg*, Caen-Rouen, Annales de Normandie, coll. Cahiers des Annales de Normandie, 2011, p. 283-302, en ligne sur HAL-SHS : http://halshs.archives-ouvertes.fr/view_by_stamp.php?label=SHS&halsid=e2rdaneo4jhlgpsgtfb8797ha1&action_todo=view&id=halshs-00594529&version=1 (Consultée le 06/12/13).

GENET J.-P., compte-rendu d'ouvrage, « Jacques Cellier, Martine Cocaud, Traiter des données historiques. Méthodes statistiques/Techniques informatiques », *Histoire & mesure*, vol. XVII, no 1, 2002, mis en ligne le 09 décembre 2005, consulté le 1er décembre 2013. URL : <http://histoiremesure.revues.org/1241>

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Centre de recherches historiques de l'Ouest <http://www.univ-rennes2.fr/cerhio> (consultée le 06/12/13).
2. La plateforme de publication Web Omeka, <http://omeka.org/> (consultée le 06/12/13).
3. La tribune d'Adonis, Mémoire indiennes de la guerre du chaco, http://www.humanum.fr/sites/default/files/lettre_infoinshs_23_partage-experience.pdf (consultée le 06/12/13).
4. COCAUD M., LE MEUR A., « Du texte à la base de données : le logiciel comme outil de production et de diffusion du texte scientifique. Une application à l'hagiographie bretonne ». In *Journal for Association History and Computing*, vol. 4, n^o. 2, 2001. <http://hdl.handle.net/2027/spo.3310410.0004.201> (consultée le 06/12/13).
5. *Analysis & visualization of social network*, Visone, <http://visone.info/html/demo.html> et *Pajek - Program for Large Network Analysis*, <http://pajek.imfm.si/doku.php?id=pajek>, (Consultées le 06/12/13).

Dans les coulisses d'une recherche en ALL-SHS

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013 par Camille Bosqué et Alexandre Dupont, Doctorants en esthétique à l'université Rennes 2.

FabLabs, makerspaces, hackerspaces

- 1 Camille Bosqué est doctorante en deuxième année à l'université Rennes 2 en esthétique sous la direction de Nicolas Thély et à l'ENSCI (École normale supérieure de création industrielle). Diplômée de l'école Boulle en design produit. Ancienne élève de l'École normale supérieure de Cachan, agrégée d'arts appliqués.

Présentation rapide de l'objet de la recherche

- 2 Le sujet de sa thèse porte sur les FabLabs, *makerspaces*, *hackerspaces*.
- 3 Les FabLabs (ou laboratoires de fabrication) sont des lieux équipés de machines à commandes numériques de prototypage rapide (imprimantes 3D, découpeuse laser, fraiseuses numériques, Arduino...) qui fonctionnent en réseau. Dans la définition originelle, ce sont des lieux « pour n'importe qui, pour fabriquer n'importe quoi » ; ils sont accessibles et ouverts.
- 4 Pour résumer très rapidement, on peut dire que les FabLabs existent depuis une dizaine d'années. Ils ont été impulsés par le MIT (*Massachusetts Institute of Technology*) à Boston qui a commencé par implanter des lieux équipés de machines de fabrication dans des régions du monde très diverses, comme par exemple en Inde, au Ghana ou au nord de la Norvège. L'idéal qui motivait la construction de ces lieux était la possibilité de pouvoir s'échanger des fichiers d'un bout à l'autre de la planète, pour partager des modes de

fabrication pour des projets innovants, exportables ou réadaptables pour telle ou telle communauté.

- 5 Mais les choses ont évolué avec le temps et on observe depuis un moment une forme d'auto-proclamation des FabLabs, qui se créent désormais en dehors du pilotage du MIT. Ce mouvement est devenu une mode, avec toutes les variations que cela suppose.
- 6 En France, le gouvernement a récemment engagé un appel à projets massif pour financer le développement de ce type de lieux. Ils se multiplient dans tous les pays de manière protéiforme. Pour l'instant, il s'agit d'une forme de pratique sans théorie, il existe peu de littérature critique sur les FabLabs.
- 7 Il est important de garder en tête qu'il s'agit là de la partie la plus médiatisée d'un mouvement plus ample. La thèse ne se focalise pas sur les FabLabs mais considère plus largement le « mouvement maker », donc les *makerspaces* et les *hackerspaces*, les lieux communs de fabrication en général. Il existe plusieurs modèles, plus ou moins privés, plus ou moins accessibles, avec des publics variés et des modes de fonctionnement et de financement tout aussi différents.
- 8 Les *hackerspaces* par exemple ont une autre généalogie, même si leur public peut recouper celui des FabLabs.



Présentation rapide du terrain

- 9 Camille Bosqué présente une grande enquête de terrain qui l'a menée dans plusieurs lieux :
 - À Paris : La Blackboxe¹, le /tmp/lab², La Paillasse³, le FacLab⁴ (un terrain plus long et un lieu d'enquête régulier) mais aussi l'atelier FabLab de l'ENSCI qui a été récemment rebaptisé « fabrication flexible ».
 - À Barcelone : FabLab IAAC, FabLab influent dans le réseau qui se développe à l'échelle de la ville et a ouvert récemment une antenne « Green FabLab » sur une colline un peu à l'extérieur de Barcelone.
 - En Californie :
 - TechShop à San Francisco, une version « à l'américaine » du *makerspace*, c'est un club qui fonctionne en service payant avec des coachs pour accompagner les

gens. Exemple à l'extrême inverse : NoiseBridge, ouvert 24 h/24, lieu mythique qui fonctionne sans hiérarchie.

- À Oakland en Californie, Hackermoms qui ressemble plus à un espace de *co-working* de garderie déguisé. Forme dérivée de la définition admise du *hackerspace*. Est-ce qu'elles « hackent » leur condition de mères ?
- La Maker Faire de San Mateo, grand rassemblement de *makers* qui présentent leurs créations, avec aussi une forte dimension entrepreneuriale ou start-ups qui se développe. Piloté par le magazine *Make*.
- En Norvège : FabLab MIT Norway, à Lyngen, au-dessus du cercle polaire arctique. L'un des premiers implantés par le MIT, au quotidien plutôt désert bien que très bien équipé.
- Aux Pays Bas : OHM (*Observe Hack Make*), grand festival de hackers internationaux ; FabLab Waag, installé dans un des plus vieux bâtiments de la ville.
- Au Japon : FAB9 à Yokohama, grande réunion annuelle internationale des FabLabs, discussions sur l'avenir du réseau. FabCafé à Tokyo : FabLab dans un café. FabLab Kamakura : FabLab dans une ville d'artisans, qui tente de faire le pont entre artisanat et fabrication numérique.
- En Italie : Maker Faire Rome : la première édition européenne de la Maker Faire américaine.

La méthode

Blog

- 10 Camille Bosqué a un blog de recherche qui n'est pas un carnet de recherche Hypothèse⁵. Sur ce site, elle met en ligne ses comptes rendus, des photos, des récits de visites et de rencontres. La question du choix d'un Tumblr plutôt que d'un Wordpress s'est posée. Le choix s'est fait par affinité et habitude, Tumblr offre un rapport « plus décomplexé » à la publication progressive des étapes d'une enquête de terrain.
- 11 Résultat non calculé au départ, la publication du blog a produit des effets, suite aux comptes rendus publiés en ligne, qui contribuent à faire circuler des informations sur tels ou tels projets, lieux ou acteurs du réseau. De cette manière, la recherche a un rôle de pollinisateur ou amplificateur par la publication de ses enquêtes, qui influe donc également sur son propre objet et le modifie.
- 12 Par exemple, en Norvège, l'émergence du projet *Electronic Shepherd* (système de *tracking* de troupeaux couplé à un GPS) – célèbre pour avoir été conçu par des bergers locaux –, est souvent mentionnée pour illustrer l'intention originelle du MIT.
- 13 Aller sur place a permis de révéler quelques failles dans la réalité de ce projet, au-delà du récit qui en est fait. L'activité effective de certains lieux est également difficile à cerner à distance (par leurs sites Web) et c'était le cas du FabLab MIT Norway.

Dessins

- 14 Outil d'enquête personnel, le dessin est aussi une forme « *low tech* » de visualisation de données : répartition des machines dans l'espace, gestes de personnes dans la fabrication de leurs projets⁶, etc.
- 15 Dessiner est aussi une façon de passer du temps avec les gens interrogés dans des lieux où la « participation » est une forme d'injonction et où la posture de l'observateur

inactif est malvenue. C'est aussi une forme de « contre-don » un peu déviée : Camille Bosqué donne ses dessins et laisse les gens regarder.

Visualisation de données

- 16 Que faire de ces données et de ces expériences ?
- 17 Camille Bosqué présente un grand tableau réalisé avec le logiciel Illustrator qui liste les lieux visités, les objets et les acteurs qu'elle a retenus. Au lieu de constituer une base de données dans Excel, c'est un graphe de très grande taille dans lequel on peut naviguer pour zoomer sur certaines parties et révéler certains types d'informations et de catégorisation : qui a fait quoi, qui parle de qui, où...
- 18 Des pictogrammes de couleur identifient la nature des données pour commencer à qualifier les projets et les personnes croisées pendant cette grande enquête. Cela indique aussi les types de ressources accumulées sur le sujet : dessins, photos, interviews... Comment travailler à partir de calques de cette visualisation pour manipuler ces données ?
- 19 Le corpus est très hétérogène : il y a des lieux, des gens, des projets. La question de la recherche est encore en phase de définition mais pourrait consister à montrer la manière dont ces lieux sont davantage des lieux d'expérimentation, de test, de discussion, de projection plutôt que des lieux d'« innovation ». La manière dont ces praticiens souvent amateurs de *do it yourself*, de fabrication numérique flexible et *open source* modifient les pratiques plus classiques de l'industrie et des structures d'innovation, est également une question.
- 20 Le livre de Fred Turner⁷ décrit bien l'histoire de ces allers-retours entre contre-culture et cyberculture mais ne va pas jusqu'au bout pour décrire les FabLabs et ces nouveaux lieux.

La visualisation de données

- 21 Alexandre Dupont est doctorant en première année à l'université Rennes 2, sous la direction de Nicolas Thély, en esthétique. Après un parcours universitaire de premier et second cycles en histoire de l'art, sa recherche doctorale porte sur une large étude critique du *Net Art*, afin de retracer son émergence en tant que genre artistique.
- 22 Cette seconde partie de l'atelier embrassait le thème de la visualisation de données. Plus précisément, il s'agissait d'évoquer d'éventuels retours d'expériences, afin d'interroger la pertinence des épreuves obtenues par des outils tels que Gephi, ainsi que leur articulation dans une méthodologie de recherche. Cette proposition d'échanges était circonscrite autour de questionnements sur les utilisations pensées en amont, les productions issues des manipulations, mais également le rôle fondamental de la base de données. Plus généralement, ce temps dans l'atelier se destinait à plonger au cœur de la notion de pertinence, à travers le choix d'une utilisation de certains outils de visualisation de données, en tant que chercheur situé dans le champ disciplinaire des arts et des lettres, et non graphiste ou designer.
- 23 L'opportunité, qui se présentait, a permis dans un même mouvement de faire écho à des éléments évoqués au cours de l'atelier intitulé « Design et outils sémantiques, définir, identifier, qualifier les relations » et animé par Alexis Chazard et Gilles

Rouffineau. Une des remarques qui y avait été formulée avançait l'idée que la mise en visualisation des données pouvait être construite dans le cadre d'une organisation triangulaire entre chercheur, programmeur et designer.

- 24 En effet, la production d'un graphe dans Gephi ne devrait pas être une finalité en soi, mais posséder une valeur heuristique.
- 25 Suite à une question sur ce qu'était Gephi, la réponse fut : un outil de visualisation de données vectorielles, permettant de créer des cartes relationnelles ou réseautiques à partir d'entrées dans une base de données. L'algorithme du logiciel développe un graphe selon une table de liens, qui permet les mises en relation des données.
- 26 A. Dupont montre une épreuve qu'il a produite avec Gephi. Le document affiché présente une visualisation des expositions collectives de Manfred Mohr, dont les données structurées sur tableur, sont construites à partir d'informations textuelles disponibles sur le site de l'artiste. La question soulevée porte sur la manière d'interpréter les résultats. Il est précisé que ce type de graphe arrive en appui d'un article (« Manfred Mohr. Enquête pour une histoire du *Computer Art* en France »)⁸, publié sur le blog Hypothèses de Pierre Braun, qui en est l'auteur. Ici, la visualisation relaie des analyses déjà élaborées et pensées en amont. La discussion collective permet d'évoquer d'ailleurs l'importance de la documentation liée à la sollicitation de ce genre d'outil logiciel, surtout parce que cela intervient dans les recherches en arts et en lettres.
- 27 À l'évocation de la recherche d'A. Dupont sur le *Net Art*, la constitution de la base de données en cours de construction est abordée suite à une remarque. À l'heure actuelle, il s'agit d'une base structurée dans un tableur à partir des ouvrages traitant significativement de ce sujet. À court terme, l'usage de Gephi serait envisagé, afin de générer une carte relationnelle du tissu littéraire associé. L'ambition est de pouvoir déterminer quels sont les différents réseaux et pratiques affiliées au *Net Art*.
- 28 Sur le point déterminant de la valeur productive et de l'utilité des visualisations, Nicolas Larousse évoque Jean-Daniel Fekete, responsable de l'équipe Aviz⁹, ainsi que son travail au sein de l'INRIA (Institut national de recherche en informatique et automatique)¹⁰. Parlant de J.-D. Fekete, N. Larousse reprend la critique qu'il formule à propos des graphes réalisés sous Gephi, qualifiés de « plats de spaghettis » et dont la clarté et la lisibilité sont mises en débat.
- 29 Toujours concernant les réflexions élaborées dans ce domaine, le nom de David MacCandless est cité à propos notamment de son activité sur le site *Information is beautiful*¹¹, sous-titré « *ideas, issues, knowledge, data-visualised* ».

« C'est très tendance »

- 30 Pierre Braun intervient pour indiquer qu'une forme aussi simple qu'un dessin est une représentation de données en soi, une pensée qui se donne à voir. En conséquence, la visualisation de données n'est pas intrinsèquement liée aux formes graphiques réalisées numériquement. Ainsi, quels apports spécifiques peuvent apporter l'utilisation de différents outils ? Quels sont les intérêts d'une programmation sur Processing dans une optique de visualisation de données ? Sur ces questions, l'un des intervenants fait référence aux matrices de Bertin¹².

- 31 Le nom de Johanna Drucker est évoqué concernant l'importance de l'interprétation et des habitudes de lectures, en l'occurrence ici, sur la dimension visuelle d'un projet de recherche. Cette réflexion est notamment développée dans un ouvrage paru en 2009¹³, et dont l'auteur interroge, à travers des projets de recherches spécifiques, des aspects tels que la place de la subjectivité, l'importance de l'interface, mais aussi le défi que représente la visualisation de la temporalité. En prolongement, et pour revenir à l'exploitation au sens strict des données, la consultation de projets et de travaux semble indispensable, afin de tirer des enseignements de ce qui se joue dans la production de ce type de contenus.
- 32 Sont évoqués :
- Les travaux de Santiago Ortiz sur le site Moebio¹⁴ ;
 - Le projet ALPAGE (Analyse diachronique de l'espace urbain parisien : approche géomatique¹⁵). Il s'agit d'un programme de recherche initié en 2006 et porté par une collaboration d'historiens, de géomaticiens et des informaticiens sur l'espace urbain parisien. Ici, le projet reprend ce qui fut évoqué plus tôt, concernant l'association des compétences, ainsi qu'une vision précise de l'objet d'étude ;
- 33 Le projet de recherche et les perspectives méthodologiques développé par Lieve Van Hoof dans son « Analyse numérique des réseaux antiques : le corpus épistolaire de Libanios »¹⁶.
- Plutôt que de partir d'une interprétation qualitative d'une sélection de lettres, l'analyse des réseaux examine la collection entière des lettres d'un point de vue aussi bien quantitatif que qualitatif. Il en résulte une image différente de l'auteur et de ses lettres, mettant en lumière notamment les interactions interculturelles et interreligieuses du quatrième siècle et les évolutions diachroniques du réseau de Libanios.
- 34 Un autre projet qui, depuis la diffusion de sa première visualisation réalisée par des étudiants en design, fut beaucoup analysé, commenté et critiqué : il s'agit du laboratoire *Mapping the Republic of Letters*¹⁷, situé à l'université de Stanford (Californie, États-Unis). Travaillant sur des corpus et des données héritées, l'intention de cette entreprise est de tracer les réseaux de diffusion des idées, en appliquant les fruits d'une réflexion concomitante sur les « outils de visualisation interactifs » :
- These networks were the lifelines of learning, from the age of Erasmus to the age of Franklin. They facilitated the dissemination and the criticism of ideas, the spread of political news, as well as the circulation of people and objects. But what did these networks actually look like? Were they as extensive as we are led to believe? How did they evolve over time? Mapping the Republic of Letters, in collaboration with international partners, seeks to answer these and other questions through the development of sophisticated, interactive visualization tools.
- 35 e-Diaspora¹⁸ réunit des chercheurs dont l'objectif est d'étudier les communautés migrantes qui s'organisent et communiquent via différents médias numériques, mais aussi de leurs occurrences mutuelles. L'ensemble de ces travaux en cours permettent d'obtenir un atlas en ligne. La construction des données en corpus s'effectue par l'utilisation d'outils informatiques tel que Navicrawler¹⁹. La visualisation se fait ici avec Gephi, qui permet d'obtenir des graphes esthétiquement très agréables à consulter. Néanmoins, une remarque vient renforcer l'idée selon laquelle les cartes ne sont pas le résultat et qu'il s'agit bien du texte associé à la visualisation, qui est essentiel.
- 36 Sur ce point de la valeur informative ou heuristique d'une visualisation, le projet DataParis²⁰, réalisé par quatre étudiants d'HETIC (Hautes études des technologies de

l'information et de la communication, Montreuil) permet de s'attarder sur l'importance du traitement des données. Dans ce cas-ci, elles proviennent des chiffres obtenus par le recensement de la population par l'INSEE en 2009. En vue de fournir différentes informations à travers une cartographie, il est intéressant de noter que ces données publiques font déjà l'objet d'un traitement par l'INSEE²¹. De cet exemple, la question qui se pose est de savoir si les graphes fournissent de l'information, ce qui n'est pas évident sans une connaissance précise des données. Cela rejoint l'idée fondamentale d'être attentif sur les données et du recul nécessaire devant le pouvoir de séduction d'un beau visuel.

- 37 Le dispositif Palladio développé par Nicole Coleman à l'université de Stanford, est présenté comme un outil mieux adapté aux recherches d'histoire, tandis que Gephi est probablement plus orienté dans le champ de la sociologie. Cela devrait prendre la forme d'un service Web dont le design d'interface s'adapterait au contexte des données (spatial, temporel, relationnel) dans le cadre de recherche quantitative par exemple.



NOTES DE BAS DE PAGE

1. Hackerspaces, *BlackBoxe*, <http://hackerspaces.org/wiki/BlackBoxe> (Consultée le 20/01/14).
2. /Tmp/lab, *Creative Use of Technology*, <http://www.tmplab.org/contact/> (Consultée le 20/01/14).
3. La paillasse, *Page d'accueil*, <http://www.lapaillasse.org/> (Consultée le 20/01/14).
4. Université de Cergy-Pontoise, *FacLab*, <http://www.faclab.org> (Consultée le 12/12/13).
5. Camille Bosqué, *Make Hack Fab*, <http://makehackfab.tumblr.com/> (Consultée le 12/12/13).

6. Bosqué C., *Make Hack Fab*, « Oh my god : you're hacking the perspective, it's genius. », <http://makehackfab.tumblr.com/post/51170049062/oh-my-god-youre-hacking-the-perspective-its> (Consultée le 12/12/13).
7. Turner F., 2013, *Aux sources de l'utopie numérique*, Caen, C&F Éditions, 430 p. Spécimen (PDF) en ligne : http://cfeditions.com/Turner/ressources/Turner_Specimen.pdf (Consultée le 12/12/13).
8. <http://computerdrawing.hypotheses.org/579> (Consultée le 12/12/13).
9. <http://www.aviz.fr/> (Consultée le 12/12/13).
10. <http://www.inria.fr/> (Consultée le 12/12/13).
11. <http://www.informationisbeautiful.net/> (Consultée le 12/12/13).
12. Présentation (PDF) disponible en ligne : *Matrices de Bertin, graphique pour lire l'information contenue dans une matrice rectangulaire*, <http://anf-visualisation.huma-num.fr/sites/default/files/matrices-de-bertin-chauchat.pdf> (Consultée le 12/12/13).
13. Drucker J., *SpecLab: Digital Aesthetics and Speculative Computing*, Chicago, University of Chicago Press, 2009, 264 p.
14. Ortiz S., *Santiago Ortiz Website*, <http://moebio.com/> (Consultée le 12/12/13).
15. ALPAGE, *Analyse diachronique de l'espace urbain parisien : approche géomatique*, <http://alpage.tge-adonis.fr/fr/> (Consultée le 12/12/13).
16. Philologie à venir, *DH EHESS : analyse de réseaux et Digital Classics*, <http://philologia.hypotheses.org/1119> (Consultée le 12/12/13).
17. Stanford University, *Mapping The Republic of Letters*, <http://republicofletters.stanford.edu/> (Consultée le 12/12/13).
18. e-Diasporas, *The concept*, <http://www.e-diasporas.fr/> (Consultée le 12/12/13).
19. WebAtlas, *Navicrawler*, <http://webatlas.fr/wp/navicrawler/> (Consultée le 12/12/13).
20. DataParis, *Des données sur Paris et les Parisiens localisées par le biais du réseau métropolitain*, <http://dataparis.io/> (Consultée le 12/12/13).
21. INSEE, *Paris 1^{er} arrondissement, évolution et structure de la population*, http://www.statistiques-locales.insee.fr/FICHES/DL/ARM/DL_ARM75101.pdf (Consultée le 12/12/13).

Hyphe : la cartographie des controverses

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le logiciel HYPHE (<http://jimony.medialab.sciences-po.fr/hyphe-demo>) permet de classer les entités du web : l'interface permet de filtrer, rapidement, à la main, les sites, après les avoir « crawlé ».

Le logiciel HYPHE

- 1 Le web est un espace documentaire complexe par la masse des données présentes et c'est aussi un réseau de nœuds hiérarchisés. Comment tirer profit de ce « réseau » de ressources numériques ? La méthode développée par le Médialab¹ se propose de répondre à cette question en développant un nouvel outil : Hyphe. L'idée est d'équiper le chercheur et de l'aider à prendre en compte les données publiées sur le web, pour y récupérer des ressources.

La hiérarchie des URL

- 2 Hyphe permet d'abord de reconstruire la hiérarchisation des URL. Celles-ci semblent présenter une information hiérarchisée (site, nom de domaine, page), or la structuration de cette information passe souvent du spécifique au générique pour revenir au spécifique (<http://site/nomdedomaine/page>).
- 3 Hyphe permet ensuite de « crawler » les liens internes et externes. La plupart des pages d'un site se citent entre elles, de façon à assurer la navigation dans le site. Seules certaines pages contiennent des liens externes. Dans cette optique, la notion de site web n'existe donc pas « techniquement », tout est une question de probabilité de « citations » de pages. L'idée du projet est de travailler sur cette probabilité de citabilité des URL.

- 4 L'outil et la méthode exigent que le chercheur définisse lui-même ce qu'est un « site web », en pointant vers les éléments qui composent l'URL.
- 5 Indirectement, il s'agit aussi de travailler sur les alias et de gérer les changements de domaine les outils pouvant pointer vers deux domaines alors qu'il s'agit d'un seul et même site) en les neutralisant.
- 6 Un même acteur, peut avoir différentes présences sur le web, Hyphe permet d'agréger ces différentes présences et d'unifier les liens entrants et sortants. Bref, pour passer du web au corpus, on travaille d'abord sur les unités (sélection/exclusion de liens/filtrage), puis on les tague.
- 7 Pour construire une recherche, il faut d'abord entrer des liens, c'est-à-dire une série de liens formant un corpus. La « machine » détecte alors un « cœur de domaine » et elle affine le corpus grâce à cette sélection. Le filtrage permet de trier les données : il s'agit d'une opération humaine, elle n'est donc pas automatisée.
- 8 Le projet a donc permis de revenir sur une idée reçue : le « triage » de données est lent, la machine est lente, travailler avec le numérique ne permet pas forcément de gagner du temps. Le chercheur sélectionne dans un premier temps des entités dans le web (fouille de données), il demande, dans un deuxième temps, à la machine de récupérer ces pages (URL) et dans un troisième temps, il confirme l'intérêt de ces sites.

Quelques exemples d'utilisation

- E-Diaspora Atlas : étude des « French Expatriates »,
 - analyses lexicales du web,
 - « cartographies des controverses ».
- 9 Un test a été fait à partir de la page <http://pireh.univ-paris1.fr/DHfrancophone/index.php>
 - on commence par définir les points d'entrée du corpus (ici, la liste du PIREH), une liste d'URL,
 - on récupère les données (importation de la liste d'URL),
 - on crawl tout ce corpus pour y ajouter tous les sites qui y sont liés (le robot teste des webentités : liens directs/redirections),
 - on classe ensuite les liens trouvés (il est nécessaire de rappeler l'importance du travail en amont dans la constitution des corpus),
 - il est possible d'exporter les données pour les importer sur Gephi.

The screenshot shows the Hyphe web interface. At the top, there is a navigation bar with tabs: Home, 1 - Crawl, 2 - Classify, 3 - Quality, 4 - Explore, CSV, Other, GitHub, and Issues. The main content area features the Hyphe logo and a subtitle: "Crawl and explore a web corpus. Hyphe is still a work in progress. Help us by reporting your issues." Below this is a "Welcome" section with a note: "Hyphe does not manage different corpora or users at the moment. All the data is stored as a single corpus summarized here." The interface is divided into three columns: "Status" (15 web entities, 1 page crawled, no crawl scheduled, last memory activity 5 hours ago, last content indexation 5 hours ago, last link built 5 hours ago), "Tasks" (1. Crawl, 2. Classify discovered web entities, 3. Quality, 4. Network of web entities, and a "Working with a CSV" section with links for "Define web entities (CSV)" and "Diagnostic (CSV)"), and "Monitoring" (a link for "List of web entities") and "Administration" (a link for "Reset all").

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Une intervention filmée de Paul Girard sur l'Hypertext corpus initiative est disponible en ligne.

Sémantisation des données culturelles

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013 par Virginie Pringuet, Doctorante en esthétique et humanités numériques à l'université Rennes 2, et Antoine Courtin, ingénieur au sein du Labex « Les passés dans le présent ».

Un atlas de l'art dans l'espace public

- 1 Depuis 1997, Virginie Pringuet exerce une activité de commissaire d'exposition à l'intersection de l'art, de l'architecture et des nouveaux médias. Travaillant principalement à la réalisation d'œuvres *in situ* et plus généralement dans l'espace public, elle réfléchit parallèlement à l'historicisation et l'historiographie de ces œuvres sans musées.
- 2 Sa thèse porte sur la conception d'un outil d'inventaire et de visualisation de l'histoire de l'art public¹. Cet outil s'adressera aux experts (artistes, commissaires d'exposition, partenaires, commanditaires) et aux citoyens, c'est-à-dire aux habitants qui ont constitué au fur et à mesure des archives informelles.
- 3 La problématique de la recherche s'articule autour de la question suivante : la cartographie numérique et le Web sémantique ouvrent-ils la voie à l'élaboration d'un atlas de l'art dans l'espace public, à une visualisation du « musée à ciel ouvert » ?
- 4 À travers les développements des systèmes d'information géographique, de la fusion entre représentation géographique et représentation visuelle de l'information, de la visualisation et la sémantisation des données, la recherche en cours a pour objet de concevoir un outil potentiel d'inventaire, de représentation et d'historicisation de l'art contemporain dans l'espace public.

- 5 Dans le cadre de sa thèse, V. Pringuet a ainsi conçu une base de données, une cartographie et des notices d'œuvres spécifiques utilisant une plateforme Wiki afin de récolter et de structurer des données et des ressources concernant ces œuvres.

Sémantisation du corpus

- 6 Le projet de thèse qui s'est progressivement déployé autour de la problématique de la cartographie numérique comme pratique d'inventaire de l'art public et de l'atlas comme instance muséale (Atlasmuseum^{2,3}) s'attache désormais à deux corpus d'œuvres :
- 7 Les publications *L'Art à ciel ouvert*, éditions Flammarion/CNAP et *Cent1 %*, éditions du Patrimoine/DGCA, soit environ 800 œuvres entre 1983 et 2013 ;
- 8 Les 12 000 œuvres 1 % qui ont été répertoriées par le ministère de la Culture et de la Communication dans un fichier OpenOffice, où l'on peut identifier les maîtres d'ouvrage, les maîtres d'œuvre, les artistes retenus, l'adresse des œuvres, les dates de réalisation, etc. Le corpus en cours de traitement concerne près de 800 œuvres avec une perspective plus vaste si une seconde phase du projet devait se mettre en place.
- 9 La sémantisation du corpus est envisagée à travers l'extension sémantique de MediaWiki⁴. Les extensions Semantic Maps, SemanticForms et de SemanticMediawiki ouvrent des possibilités de contributions variées en termes de description des œuvres et de géolocalisation. Elles permettent d'envisager différentes étapes : de la cartographie des œuvres à un atlas sémantique, de l'atlas sémantique à des visualisations de données dans le champ de l'art public.
- 10 Par ailleurs, V. Pringuet signale que depuis le mois de janvier 2013, un projet complémentaire d'application mobile est en cours de développement avec le master MIAGE de l'université Rennes 1. Elle doit donner les moyens à tout à chacun d'enrichir la base de données « Image » d'Atlasmuseum directement depuis son téléphone portable.
- 11 Deux autres projets sont signalés :
- Nouvelle version de Google Ngrams, avec sensibilité à la casse et astérisques⁵ ;
 - Une expérimentation existante menée par Vincent Ribaud et Patrick Leboeuf⁶.

Présentation des maquettes du futur site Wiki « Atlasmuseum »

- 12 Une notice d'œuvre est consacrée à chaque pièce. Comme il s'agit d'une archive vivante, il faudra songer à documenter et à actualiser ces notices dans la durée, d'où l'importance de la contribution ouverte et collective. Chaque notice d'œuvre est composée de trois « infobox »⁷ qui vont permettre de structurer les données concernant les œuvres, les sites où elles sont installées et les artistes (les données concernant les artistes – les éléments biographiques – seront issus de DBpédia).
- 13 Chaque notice d'œuvre est composée d'une image de l'œuvre, d'une image cartographique du site, de plusieurs galeries d'images (esquisses, plans, montage, prises de vue récentes, autres œuvres en lien, références en histoire de l'art ou dans d'autres domaines, œuvres à proximité, etc.)
- 14 La richesse du contenu dépendra de la sémantisation des données d'une part et du degré d'investissement des contributeurs d'autre part.

Problématique juridique

- 15 La première phase du projet intègre une sémantisation partielle et expérimentale des données concernant les œuvres afin de créer des liens non seulement géographiques mais aussi thématiques. Il s'agira dans un second temps, et notamment dans le cadre de la thèse, d'interroger les notions de « lien », de « concordance », d'« affinité » entre les œuvres à travers la sémantisation des données artistiques.
- 16 En l'absence de « liberté de panorama » (exception au droit d'auteur⁸) en France, la problématique juridique influence très fortement la conception et le déploiement d'un projet contributif dans le domaine de l'art public. Les artistes, architectes, photographes sont contactés un à un pour s'assurer de leur accord, et pour les sensibiliser à cette notion de liberté de panorama, notamment à travers l'acceptation (ou non) d'une licence *Creative Commons* concernant leurs œuvres dans l'espace public. Un accord avec l'ADAGP (Société des auteurs d'art graphiques et plastiques) doit être finalisé également.
- 17 Le choix technologique de MediaWiki pour *Atlasmuseum* permet de s'inscrire dans une ergonomie et une philosophie de contribution développées à travers les projets Wikimedia depuis les débuts d'Internet.
- 18 Le choix « philosophique » et « curatorial » de l'inventaire participatif est fondé sur la spécificité des œuvres d'art *in situ* dans leurs rapports à leur environnement et au public. Ce choix résulte d'un compromis entre les possibilités et les contraintes de développement inhérentes à une plateforme Wikimedia et Semantic MediaWiki. D'autres choix technologiques auraient été possibles et peut-être plus souples (notamment en terme de base de données relationnelles).
- 19 Le projet s'articule avec le Web des données ouvertes : d'une part, MediaWiki structure des données d'une certaine façon (infobox, catégories, etc.) compatible avec DBpédia ; d'autre part, l'extension Semantic MediaWiki, peut permettre une articulation avec des modèles sémantiques de référence existants pour les données culturelles⁹ ou en cours de développement (projet HADOC du ministère de la Culture et de la Communication¹⁰).
- 20 V. Pringuet montre comment intégrer des éléments du CIDOC CRM dans la syntaxe d'un site Wiki, en référence au document de V. Ribaud et P. Leboeuf.
- 21 La question du public est au centre de la réflexion. La dialectique œuvre/visiteur/musée questionnée à travers la contribution inscrit le projet dans une problématique d'esthétique et d'histoire de l'art. Les possibilités envisagées de visualisation des données culturelles à travers la sémantisation soulèvent des questions en terme de choix technologiques et ontologiques.

Open data culturel

- 22 Depuis octobre 2013, Antoine Courtin est ingénieur au sein du Labex « Les passés dans le présent » dont l'objet d'étude porte sur les enjeux d'une médiation dynamique du passé à partir d'objets complexes (archives, images, sons, objets) et sur leurs conditions d'intelligibilité auprès du public dans le contexte des technologies numériques.
- 23 Avant d'intervenir sur la question de l'*open data* culturel, Antoine Courtin revient sur les raisons d'une telle proposition d'atelier et de sa fusion avec celle de V. Pringuet.

Bien que pouvant être largement dissociées, les notions de « Web sémantique et patrimoine » et de « libération des données culturelles » participent à une nouvelle dynamique commune qui encourage une réappropriation des données culturelles dans le futur Web de données.

- 24 Antoine Courtin rappelle les différents moments-clés de l'Open Data, notamment l'ouverture de la plateforme data.gouv.fr¹¹ en 2011 réalisée par la mission Étalab mais aussi la frilosité, encore actuelle, des institutions culturelles à intégrer le mouvement. En reprenant l'expression « le mouton noir de l'Open Data » de Lionel Maurel, il revient ainsi sur le rapport et les recommandations émises par le groupe de travail Open GLAM (*Galleries, Librairies, Archives, Museums* – bibliothèques, archives et musées), un réseau informel de personnes et d'organisations cherchant à favoriser l'ouverture des contenus conservés ou produits par les institutions culturelles.
- 25 Cependant, depuis quelques mois, notamment sous l'impulsion du programme Automne numérique¹², la question de l'*open data* culturel semble être prise avec intérêt par le ministère de la Culture et de la Communication : publication d'un rapport, d'une vidéo intitulée *Tutoriel de l'open data culture*¹³, organisation du hackathon *Dataculture*¹⁴, etc. Pour ce dernier évènement, 150 jeux de données d'institutions culturelles ont été libérés à cette occasion rejoignant la centaine déjà présente sur la plateforme data.gouv.fr.
- 26 La question de la réutilisation commerciale, considérée comme indispensable à toute libéralisation de données culturelles, a suscité quelques réactions et a permis d'aborder la question des licences. Les archives municipales de Toulouse ont été utilisées comme exemple pour l'utilisation d'une clause très intéressante à savoir le partage à l'identique (« *share-alike* »).

Formats et qualités des données

- 27 L'*open data* pose la question du format des données. Paradoxalement, les formats utilisés ne sont pas pérennes notamment, car les données n'avaient pas été prévues à l'origine pour un usage ouvert (voir le référentiel de l'annuaire Histoire des arts téléchargeable uniquement en fichier de traitement de texte¹⁵). L'instabilité d'un format fait courir des risques pour l'exploitation des données qu'elle soit commerciale ou pas. Plus frappant encore, la structure même des données peut varier suite à une mise à jour, rendant ainsi presque impensable la création d'une chaîne de traitement économiquement viable.
- 28 L'*open data* ne doit pas être considéré comme de l'export de données, mais comme leur exploitation dynamique. Ont ainsi été évoqués les entrepôts SPARQL de DBpédia ou encore Isidore comme alternative de requête dans un ensemble de métadonnées. À noter également que le terme générique d'*open data* culturel désigne à la fois les métadonnées descriptives des bases telles que *Mémoires des hommes*¹⁶ et les données statistiques produites par des institutions culturelles (taux de fréquentations, etc.) apportant ainsi une certaine confusion.
- 29 La question du CIDOC CRM est ensuite revenue. Afin de définir brièvement ce modèle conceptuel, Antoine Courtin présente le projet *Researchspace* à l'aide d'une vidéo présentant les possibles avantages d'un tel modèle de description pour les « objets » du « *cultural heritage* » via des recherches spécifiques¹⁷.

- 30 Une mise en relation serait possible entre l'approche open data et le web sémantique collaboratif en histoire de l'art. Pour améliorer les initiatives open data dans le milieu culturel, il ne faut pas faire intervenir l'aspect documentaire trop tardivement dans l'élaboration d'un projet. Cependant, il y a un paradoxe difficilement surmontable : il ne faut pas présager des usages des données libérées mais ces usages possibles n'étant pas précisés, les détenteurs de données restent souvent dans l'expectative. Lors d'une intervention le 7 novembre 2013, Aurélie Filippetti, ministre de la Culture et de la Communication, a réaffirmé l'engagement du ministère de la Culture et de la Communication pour l'*open data* culturel.



BIBLIOGRAPHIE

Liens utiles

Groupe de travail Open GLAM, *Rapport Open GLAM : recommandations pour l'ouverture des données et des contenus culturels*, <http://www.donneeslibres.info/> (Consultée le 22/01/14).

ministère de la Culture et de la Communication, *Guide Data Culture : Pour une stratégie numérique de diffusion et de réutilisation des données publiques numériques du secteur culturel* (PDF), <https://semaphore.culture.gouv.fr/documents/10746/1502772/GUIDE+DATA+CULTURE> (Consultée le 22/01/14).

Étalab, service du Premier ministre français créé en 2011, chargé de créer un « portail unique interministériel des données publiques » françaises dans le cadre d'une politique de données ouvertes <http://www.etalab.gouv.fr/> (Consultée le 22/01/14).

Liste (PDF) des jeux de données pour le hackathon *Dataculture* <http://cblog.culture.fr/wp-content/uploads/2013/10/Jeux-de-donnees1.pdf> de la Bibliothèque nationale de France. (URL consultées le 22/01/14.)

Scinfolex, blog de Lionel Maurel, *Open GLAM - Recommandations pour l'ouverture des données et des contenus culturels*, http://scinfolex.com/2012/09/17/open-glam-recommandations-sur-louverture-pour-louverture-des-donnees-et-des-contenus-culturels/?relatedposts_exclude=6693 (Consultée le 22/01/14).

Archives municipales de Toulouse, Règlement relatif à la réutilisation des données des archives municipales, <http://www.archives.mairie-toulouse.fr/index.php?id=374> (Consultée le 22/01/14).

Sparna Labs, <http://labs.sparna.fr> (Consultée le 22/01/14).

Antidot, l'application Web *Monuments historiques*, <http://labs.antidot.net/monuments/widgets/#search> (Consultée le 22/01/14).

Vue statique des relations « œuvre », « expression » issue du modèle conceptuel CIDOC CRM http://www.cidoc-crm.org/frbr_graphical_representation/graphical_representation/work_expression_static.html (Consultée le 22/01/14).

NOTES DE BAS DE PAGE

1. theses.fr, *Cartographie de l'art et art cartographique : vers un atlas numérique d'un « musée à ciel ouvert »* par Virginie Pringuet, Projet de thèse en esthétique, <http://www.theses.fr/s70465> (Consultée le 22/01/14).
2. hypothese.org, *atlasmuseum*, <http://atlasmuseum.hypotheses.org/> (Consultée le 22/01/14).
3. Médiawiki, *Atlasmuseum : Public Art Map*, http://www.atlasmuseum.org/mediawiki-1.18.1/index.php?title=Main_Page (Consultée le 22/01/14).
4. MediaWiki, *Extension: Semantic MediaWiki*, http://www.mediawiki.org/wiki/Extension:Semantic_MediaWiki (Consultée le 22/01/14).
5. Semantic MediaWiki.org, *Help : Introduction to Semantic MediaWiki*, http://www.semantic-mediawiki.org/wiki/Help:Introduction_to_Semantic_MediaWiki (Consultée le 22/01/14).
6. The Atlantic, *Google's Ngram Viewer Goes Wild*, <http://www.theatlantic.com/technology/archive/2013/10/googles-ngram-viewer-goes-wild/280601> (Consultée le 22/01/14).
7. HAL archives ouvertes, *Un Wiki sémantique basé sur le CIDOC CRM* (PDF), http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/63/05/79/PDF/Wiki_CIDOC.pdf (Consultée le 22/01/14).
8. N.D.E : une *infobox*, sur les sites de la nébuleuse Wikipédia, est une table préformatée de données dynamiques qui présente de façon sommaire des informations dans un encadré.
9. Wikipédia, *Liberté de panorama*, http://fr.wikipedia.org/wiki/Libert%C3%A9_de_panorama (Consultée le 22/01/14).
10. Cidoc-crm.org, *The CIDOC Conceptual Reference Model*, <http://www.cidoc-crm.org/> (Consultée le 22/01/14).
11. Ministère de la Culture et de la Communication, *Présentation du projet HADOC*, <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Etudes-et-documentation/HADOC/Presentation-du-Programme/Presentation-du-programme> (Consultée le 22/01/14).
12. La plateforme data.gouv.fr.

12. Ministère de la Culture et de la Communication, *Automne numérique : l'innovation au service de la culture*, <http://www.culturecommunication.gouv.fr/Actualites/Dossiers/Automne-numerique-l-innovation-au-service-de-la-culture> (Consultée le 22/01/14).
13. Cblog le labo du numérique, *Tutoriel de l'open data culture*, <http://cblog.culture.fr/2013/07/11/tutoriel-de-lopen-data-culture> (Consultée le 22/01/14).
14. Cblog le labo du numérique, *Développeurs, graphistes, porteurs de projets, talents numériques : du 25 au 27 octobre, participez au Hackathon Dataculture !*, <http://cblog.culture.fr/2013/10/22/developpeurs-graphistes-porteurs-de-projets-talents-numeriques-du-25-au-27-octobre-participez-au-hackathon-dataculture> (Consultée le 22/01/14).
15. data.gouv.fr, *Ressources pédagogiques pour l'enseignement de l'histoire des arts*, <http://www.data.gouv.fr/fr/dataset/ressources-pedagogiques-pour-l-enseignement-de-l-histoire-des-arts> (Consultée le 22/01/14).
16. Ministère de la Défense, *Mémoire des hommes*, <http://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?laref=1> (Consultée le 22/01/14).
17. Youtube, *CIDOC CRM Cultural Semantic Search using Fundamental Relationships*, <http://www.youtube.com/watch?v=HbYgaxctGV8> (Consultée le 22/01/14).

Graphisme programmé et éditions paramétriques

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013, par Damien Baïs et Johann Aussage, assistants professeurs à l'École supérieure d'art et de design de Saint-Étienne. Ils sont également les fondateurs du studio de graphisme .CORP, particulièrement tourné vers une approche expérimentale du numérique.

« En fait de calculs et de proportions, le plus sûr moyen de frapper l'esprit, est de parler aux yeux. »

William Playfair, *Éléments de statistique*, Paris, 1802, p. 20.

- 1 On entend par « design paramétrique » la génération de formes par des algorithmes dont les modalités d'exécution peuvent être réglées par un utilisateur ou un concepteur selon un ensemble de paramètres.

Enjeux du graphisme programmé

- 2 Le travail de .CORP est de produire des affiches, visuels, et autres installations, générés à partir de données numériques associées au contenu de ces derniers, afin de leur donner du sens. Ce « don de sens » ne s'applique pas qu'à la visualisation (plus ou moins efficace) de la dimension statistique de ces données, mais aussi à la transmission de ce qu'elles représentent et de lectures possibles, produites par les choix graphiques de mise en forme de ces données.
- 3 Les projets développés par Damien Baïs et Johann Aussage posent la question de l'automatisation d'un certain nombre de processus dans le métier de graphiste. Ils illustrent également une activité de « développeur/designer » se positionnant comme

créateurs d'outils pour qui il s'agit de lier des informations et de proposer des solutions de lecture.

- 4 C'est non sans ironie que le duo de designers prend à revers les idéologies du moment, notamment celle de la *simplicité* : « Comment rendre compliquées des choses simples par la complexité des représentations ? » lancent-ils avec une certaine provocation en affichant une série de recettes de cocktails¹.
- 5 Par leur démarche surprenante, ils tentent de montrer que les visualisations ne simplifient pas forcément les choses pour les gens.
- 6 Par ailleurs, ils considèrent que la libération des données ne nous dit rien des usages qui en sont faits et qu'il serait opportun de permettre l'accès aux codes sources des productions qui en sont issues afin de permettre les réappropriations. L'utilisation de Processing s'inscrit dans cette dynamique : utiliser un logiciel libre, tout en fermant les codes source ou les données, paraît aberrant.
- 7 Pour illustrer leurs propos et inviter à la discussion, D. Baïs et J. Aussage présentent cinq projets qu'ils ont développés depuis ces trois dernières années.

Rapport d'activité du Centre national des arts plastiques (2010)

- 8 En 2010, le Centre national des arts plastiques (CNAP) a commandé à .CORP l'édition de son rapport d'activité 2010². Ce rapport, à destination des artistes, exigeait de donner une place plus importante aux éléments visuels de la mise en page.
- 9 Il s'agissait de faire dix mille copies différentes avec une couverture unique. Le sommaire a été généré avec le langage de programmation Processing à partir d'une table des sommaires en XML.
- 10 D. Baïs et J. Aussage se sont inspirés du mode de représentation des systèmes de planètes pour concevoir leur algorithme de génération de mise en page. Avec Processing, ils ont ainsi généré une visualisation interactive de la table des matières, où le lecteur peut déplacer les éléments et, quand il est satisfait, « figer » l'image et l'exporter en PDF (de Processing en SVG puis vers Illustrator).
- 11 Au niveau visuel, la « génération par Processing » a un intérêt notable pour les modifications *a posteriori* : on génère un premier visuel automatiquement puis on déplace les nœuds pour rendre un visuel pertinent...

What's wind drawing (2010)

- 12 Présenté dans un espace d'exposition, ce projet³ consiste à produire une représentation graphique par le truchement du souffle des visiteurs de l'exposition. En effet, ces derniers soufflent sur de petites hélices disposées en rang et qui sont reliées par un système informatique à une tablette traçante produisant une composition graphique abstraite.
- 13 Ce projet était une manière de parler de *data visualization* de façon décalée, tant du point de vue des « sources » (le souffle est une donnée inhabituelle) que de la forme poétique et suggestive des représentations graphiques et volumiques produites.

- 14 Développé notamment avec François Brument et Gérard Vérot du laboratoire Random du pôle numérique de l'École supérieure d'art et design de Saint-Étienne, *What's wind drawing* a été exposé à la Biennale design de Saint-Étienne en novembre 2010 et à la galerie Ars Longa à Paris en novembre 2011.

Trade War (2012)

- 15 C'est un jeu vidéo⁴ qui prend pour cible les traders. « Leur mode de vie nous inquiète, et à juste raison. Ces hommes-là ont leur propre langage, qui n'est pas un langage oral mais composé de chiffres, de courbes, de flèches qui montent, de flèches qui descendent, de la couleur verte et de la couleur rouge. »
- 16 Le dispositif comprenait deux écrans : le premier présentait les données de la bourse, et le second, comme dans un jeu vidéo, permettait de pointer et shooter les différentes variations de la bourse.
- 17 « Avec toutes les données brutes, souvent générées par des machines, qui peuplent notre monde contemporain, les designers, graphistes et programmeurs sont face à des choix subjectifs vis-à-vis de leur présentation et sont en charge de leur donner un sens dont ils ont la responsabilité et les "commandes" » déclarent les deux designers.
- 18 La question du temps réel était ici le principal enjeu : donner à voir la frénésie du temps réel de la bourse en la confrontant à la « frénésie », somme toute finalement moindre, du temps d'un jeu vidéo.
- 19 Ce projet suscite des questions parmi les participants de cet atelier : « Est-ce que le temps réel des données fait sens ? Comment les représenter ? Le temps réel du jeu correspond-il à celui du trader ? Le trader est-il un *gamer* ? » D. Baïs et J. Aussage expliquent qu'ils ont essayé de travailler les interstices pour confronter les pratiques et aller plus loin que le champ d'investigation initial.

Citizen (2011)

- 20 Il s'agit d'un projet de cartographie de Saint-Étienne⁵ réalisé sur le modèle graphique du jeu vidéo *SimCity 2000*⁶. Le projet a été présenté à Saint-Étienne, où les personnes peuvent laisser des messages sous la forme d'un pictogramme.
- 21 D. Baïs et J. Aussage ont rapidement mis en ligne leur carte puis observé comment elle était prise en mains par les divers visiteurs : le processus d'expérimentation sur Internet, attendant les retours des utilisateurs pour envisager la suite à donner, leur semble une méthodologie intéressante pour les projets issus des humanités numériques.
- 22 Une expérience très proche a été conduite à Rennes les 27 et 28 juin 2013⁷ : elle reposait sur une combinaison ludique et festive de *Mine Craft* et des données ouvertes de Rennes.

En une formule lapidaire (2013)⁸

- 23 Exposée au musée de Saint-Romain-En-Gal⁹, *En une formule lapidaire* est une pièce qui a l'aspect d'un monument à mi-chemin entre une borne miliaire et une stèle funéraire du

début de notre ère. Elle était destinée à répondre à une proposition provocante : « Le design a plus de 2 000 ans. »

- 24 Utilisant un écran numérique mais reprenant les codes et l'organisation graphique des stèles de pierre qui l'entourent, cette pièce a pour objet de questionner le statut de l'affichage : « Qu'est-ce qu'un écran d'affichage ? » D. Baïs et J. Aussage sont partis de notre rapport à la chronologie afin d'interroger les différences d'échelle temporelle entre deux types d'affichage, l'écran de téléphone à l'échelle de la microseconde et la stèle sur l'échelle des siècles.
- 25 Antoine Courtin précise qu'une expérimentation similaire a eu lieu lors du Museomix 2012¹⁰, où l'on pouvait jouer avec les stèles funéraires.

Conclusion

- 26 L'atelier se termine sur des questions portant sur les modifications du statut de designer/graphiste/créateur en regard du design paramétrique.
- 27 En programmation, il est difficile d'inventer un système *ex nihilo* : « On va mettre ensemble des choses et trouver une solution spécifique. En ce sens, le design devient un travail collectif, relevant de l'assemblage et de la combinaison plutôt que de la "création démiurgique". »
- 28 Il semble également que ces processus de création correspondent à une nouvelle forme d'émancipation pour les créateurs-concepteurs : avec Processing, les graphistes fabriquent leurs propres outils, et reprennent le contrôle (politique et créatif) sur les moyens numériques qu'ils utilisent pour élaborer des images.



NOTES DE BAS DE PAGE

1. .CORP, *Les recettes de cocktails*, <http://www.corp-lab.com/wp/?p=40> (Consultée le 22/01/14).
2. .CORP, *Le rapport du CNAP*, <http://www.corp-lab.com/wp/?p=46> (Consultée le 22/01/14).
3. .CORP, *Le projet What's wind drawing*, <http://www.corp-lab.com/wp/?p=42> (Consultée le 22/01/14).
4. .CORP, *Le jeu vidéo Trade War*, <http://www.corp-lab.com/wp/?p=85> (Consultée le 22/01/14).
5. .CORP, *Le projet de cartographie Citizen*, <http://www.corp-lab.com/wp/?p=91> (Consultée le 22/01/14).
6. Wikipédia, *SimCity 2000*, http://fr.wikipedia.org/wiki/SimCity_2000 (Consultée le 22/01/14).
7. 3 Hit Combo, *Faites du numérique : RennesCraft pendant Connexités & Tu imagines, Construis !*, <http://www.3hitcombo.fr/2013/06/13/rennes-craft/> (Consultée le 22/01/14).
8. .CORP, *En une formule lapidaire*, <http://www.corp-lab.com/wp/?p=1175> (Consultée le 22/01/14).
9. Musées Gallo-Romains, *Présentation du musée de Saint-Romain-En-Gal*, http://www.musees-gallo-romains.com/saint_romain_en_gal/presentation (Consultée le 22/01/14).
10. Checkthis.com, *STORY STELEing : « faites parler la pierre »* (Blog Museomix 2012), <http://checkthis.com/tkfa> (Consultée le 22/01/14).

Quels espaces physiques pour les humanités numériques ?

Contexte

- 1 Lors du THATCamp Paris 2012, la question de l'espace physique « idéal » pour les humanités numériques avait été posée : on s'était interrogé sur l'accueil physique des projets numériques (<http://books.openedition.org/editionsmsmsh/380>) et sur l'inscription du corps dans ces espaces équipés de technologies et mobilisant des compétences et des ressources. Il s'agit de poursuivre ici la réflexion en interrogeant aussi les services à mettre à disposition dans ces espaces : comment tenir compte de l'offre de services devant accompagner ces espaces physiques dans le travail de conception immobilière ? Quels outils, compétences et ressources sont mobilisés par ces services ? En somme la question est de savoir comment le projet de recherche peut être accueilli par quel type de lieu ? Les préoccupations et problèmes posés par cette thématique n'étant pas très éloignés de l'atelier « bibliothèques et humanités numériques », il peut être utile de s'y reporter en guise de prolongement ou de croisement de points de vue.

Tour de table

- 2 L'atelier a réuni une dizaine de personnes du monde des SHS aux profils, parcours et activités très divers. En procédant à un tour de table des motivations pour connaître l'intérêt de chacun•e à discuter de la problématique proposée, ont émergé des éléments de réflexion relatifs à la question d'un « centre pour les humanités numériques ». Ils sont synthétisés ici et répartis en trois ensembles. Le premier ensemble touche à ce qu'un tel centre une fois livré devrait offrir à ses utilisateurs en fonction des enjeux qui le déterminent. Le deuxième ensemble traite de la phase de conception pour atteindre le résultat espéré. Et le troisième fournit des recommandations prioritaires, incluant un début de liste de quelques références actuelles qui peuvent servir de modèles, au moins partiellement.

La cible, enjeux et caractéristiques

- 3 Les conditions de vie sur les campus sont globalement inadaptées. Le cadre de travail est souvent très inconfortable et peu amène. Il faudrait pouvoir avancer dans le sens d'une certaine hospitalité. Car la réussite d'un espace de recherche, quelles que soient ses fonctions, réside dans l'accueil des personnes. Les espaces physiques sont les conditions de réussite du travail de recherche. Comme c'est plus compliqué de travailler sur la motivation des personnes, il est nécessaire de se pencher sur l'aspect physique ou matériel des situations. Là se trouvent de vrais moyens d'action, il s'agit d'une « matière concrète » sur laquelle il est possible de travailler. Pour bien agir il est important de penser les relations et modalités de travail entre les différents acteurs d'un projet (chercheurs, ingénieurs, etc.). C'est à cet égard que les USR du CNRS pourraient mieux fonctionner, elles disposent – normalement – des moyens susceptibles de mener cette réflexion.
- 4 L'espace physique qui accompagne ou accueille les projets « DH/HN » doit surtout être un espace d'échange : aujourd'hui, la dispersion géographique des compétences et des interlocuteurs (informaticiens, webmestres, archivistes, chercheurs...) pose des problèmes aux membres d'une équipe souhaitant se rencontrer. La conception d'un tel « centre » doit donc être comprise pour lutter contre la dispersion spatiale des personnes amenées à collaborer régulièrement sur un programme de recherche. Un projet en DH a besoin de locaux pour que tous les intervenants aux profils et histoires divers puissent parler la même langue, savoir ce qu'ils entendent par exemple par le mot « outils », ou par celui de « métadonnées ». Il est bien sûr possible de passer par un espace de contact virtuel, mais cela est bien moins efficace qu'un espace physique qui serait un lieu d'échange et d'interaction. Il existe même actuellement des projets « hébergés » officiellement par des MSH qui n'ont pas la place d'accueillir physiquement les personnes impliquées dans ces projets. Pour répondre au besoin de rencontre entre les parties prenantes d'un même programme, les interlocuteurs se retrouvent au restaurant ou au bistrot. La dispersion des données est aussi un problème. Elles peuvent être stockées, à titre temporaire, sur les serveurs professionnels des membres du projet, mais cette pratique généreuse n'est pas normale. Les données s'accumulent dans des conditions peu pérennes. Même quand on est associé à un centre de recherche, on se rend compte qu'il manque des compétences sur les questions numériques de ce genre. Les projets devraient avoir accès à des espaces de stockage et d'archivage dédiés (le TGIR Huma-Num par exemple).
- 5 L'idée de concevoir un « centre pour les humanités numériques » pose des questions sur la structuration des organisations de la recherche. On constate que les projets de DH sont isolés dans les labos. À l'heure actuelle un projet DH n'existe vraiment que par un réseau parallèle, non inscrit dans l'espace du labo physique traditionnel. Cette marginalisation est une cause de découragement et de non-inscription dans l'espace, et pas seulement d'ailleurs pour les projets DH. Le cas de Nanterre est négativement exemplaire. Les locaux ne permettent pas d'avoir une vie scientifique, le campus n'est pas convivial, la restauration est déficiente, il n'y a même pas de distributeur bancaire. Pour une question de conception de « centre pour les HN », l'échelle urbaine est prépondérante. Si un tel centre devait abriter un « hôtel à projets » pouvant accueillir des projets transdisciplinaires (comme cela semble envisagé dans le cas du Campus

Condorcet), ce serait une manière agile et habile de répondre à certains besoins. Dans sa conception doit être pensée l'optimisation de l'occupation des places, en accord avec un grand confort pour « *brainstormer* », se reposer, se divertir. Il est noté également que cette approche est similaire à celle consistant, pour faire le lien avec l'espace du domicile, à avoir des canapés dans les bureaux des chercheurs. Car ces derniers actuellement n'ont pas besoin des espaces de la fac pour mener leur recherche. Au-delà des projets, il faut parler des personnes. Le besoin d'espaces privatifs dans les espaces « mutualisés » est de plus en plus fort.

- 6 La conception d'un « centre pour les HN » peut être instruite aussi à l'aide de la notion de tutorat. L'organisation actuelle du travail induit des regroupements de doctorants dans des bureaux collectifs alors que les chercheurs eux-mêmes ne sont pas forcément présents dans leurs espaces individuels. Par rapport à ces choix logistiques, les directeurs de laboratoires ont leurs responsabilités à prendre. Il arrive que des salles soient disponibles mais non utilisées, ce qui est dommage. Au bout du compte la situation logistique fait que les doctorants en viennent à mimer ce que font les chercheurs chevronnés : pour s'organiser on « externalise » tout. Il est par exemple déploré qu'à Nanterre les salles des professeurs ne soient pas ouvertes aux étudiants pour provoquer d'autres modalités de rencontre.
- 7 Pour qu'un tel centre favorise le croisement des disciplines de recherche il faut profiter d'espaces de rencontre dédiés conçus dès l'origine avec des directeurs de recherche. Une expérience prometteuse mais incomplète en UFR est donnée à titre d'exemple, où 170 m² d'espaces ont pu être équipés de canapés et où les personnels administratifs de soutien à la recherche étaient présents. Mais leur nombre insuffisant et l'absence d'autres équipements de confort (ex : réfrigérateurs) ont limité l'innovation. Les occupants sont des membres rattachés à des équipes d'accueil qui sont obligées de « bricoler » pour satisfaire leurs besoins. Cet espace de recherche offre des bureaux pour des post-doc, et il se trouve juste à côté du bâtiment des informaticiens. Mais les solutions ne sont pas très intégrées, elles sont plutôt juxtaposées. On y trouve des professeurs, des doctorants, des post-doc étrangers, mais il y manque des informaticiens. Dans cet espace de recherche l'outil informatique est arrivé avec un discours du type « il faut s'y mettre pour ne pas être *has been* ». Ce qui se traduit par un manque d'ambition dans la conception immobilière et un sentiment de contrainte.
- 8 L'exemple vécu par un participant à Jussieu met en exergue des difficultés qui sont moins techniques et immobilières qu'humaines et sociales. Il s'agissait dans le cadre d'un déménagement de laboratoires de concevoir avec les architectes des espaces et équipements mutualisés. La réalisation d'une salle machine mutualisée au profit d'une fédération de labos et d'équipes a été un succès, au contraire des espaces communs de la recherche. Au final la difficulté venait des directeurs de laboratoires, non pas des équipes techniques. Les espaces communs qui avaient été réalisés dans le cadre de cette mutualisation ont été très peu utilisés. Ce fut un échec total car les meilleurs espaces avaient été réservés pour les chercheurs qui ne venaient pas.
- 9 Le développement des *learning centers* et la place qu'y occupent les nouvelles générations de bibliothèques laissent augurer des changements de paradigme. Dans les labos de recherche par exemple, la notion de bibliothèque n'est plus pertinente. On a surtout besoin d'avoir des petits espaces pour se réunir à 3 ou 4. Du point de vue du chercheur, ce qui peut faire la plus-value d'un « centre pour les HN », comme pour un

bureau ou une bibliothèque, c'est d'avoir une infrastructure informatique bien supérieur à celle qu'on peut avoir chez soi.

- 10 Pour qu'un tel « centre » fonctionne et soit utilisé, on peut citer une dernière clef. Il faut laisser ouvert, laisser l'accès libre. Le gardiennage pourrait être assuré par des étudiants, cela commence à se développer, notamment à l'étranger. Quand on mène une recherche, l'idée géniale peut arriver à 3 heures du matin.

La démarche de conception à employer

- 11 La conception d'un « centre pour les HN » rejoint des préoccupations professionnelles de bibliothéconomie, ou plus précisément de design d'espaces en bibliothèque. En effet, comme dans le cas des bibliothèques municipales, les espaces à concevoir doivent pouvoir accueillir différentes pratiques de consultations. Comme il n'est pas possible de répondre à la question des moyens nécessaires ou disponibles, il faut prendre le problème par l'autre bout et se bâtir un futur désirable et tangible. Pour tout ce qui est espace de coworking, et tiers-lieu (pour mixer les rencontres), on y travaille déjà dans les bibliothèques et on a développé des méthodes de conception collaborative, notamment en programmes architecturaux. Mais la traduction physique finale souvent n'est pas à la hauteur car les bibliothécaires sont coupés de la phase de design. Les architectes imposent des espaces qui contraignent les pratiques. Se pose donc la question de la méthode à suivre pour intervenir plus tôt dans la programmation architecturale, pour y intégrer les usages, les pratiques.
- 12 Deux expériences de conception innovante peuvent être données. La première expérience porte sur le design pour une bibliothèque de village qui est en cours de construction dans le Puy-de-Dôme. Ce projet de future bibliothèque/médiathèque de Lezoux a intégré la réflexion sur l'usage à son projet architectural (<http://bibliomancienne.wordpress.com/2013/05/01/le-laboratoire-vivant-une-experience-de-societeculturedesign-pour-la-future-mediathèque-de-lezoux-en-auvergne/>). Le projet a tenu compte de l'écosystème qui entoure la bibliothèque et c'est un designer qui a dessiné les plans : ce sont les usages, les services qui ont conduit à ce résultat idéal sans doute : <http://bibliomancienne.files.wordpress.com/2013/05/mediathèque27eregion.jpg> L'enjeu était de faire émerger un futur désirable à partager avec les futurs utilisateurs de l'équipement. Le dialogue entre les parties a permis de produire un plan fonctionnel qui a été livré à l'architecte en plus du programme technique. Sur ce plan ont été identifiés un laboratoire de fabrication, un atelier de reliure, des fonds collaboratifs, des cabines de téléchargement, etc. Ont été également mis en évidence les relations avec l'extérieur et notamment les bibliothèques mobiles. Plus généralement, c'est tout un écosystème social et urbain qui a été pris en compte dans ce travail de design à travers un plan fonctionnel. Et en tant que représentation non écrite, ce plan était plus immédiat, plus parlant. On peut se dire que ce type de plan fonctionnel et produit collectivement pourrait être adapté pour la conception d'un « centre pour les humanités numériques ».
- 13 La deuxième expérience a eu lieu à Rennes et s'intitule Biblioremix.fr (<http://biblioremix.wordpress.com/>). Il y était question de réinventer les espaces existants en prenant acte de l'évolution des usages en bibliothèque. Dans ce travail de (re)conception, la plus grande difficulté consistait à mixer les usages dans un espace peu diversifié. Les acteurs de ce projet se sont également interrogés sur la méthode à

mettre en œuvre pour développer la bibliothèque du futur (<http://biblioremix.wordpress.com/premiere-experience-en-juin-2013/bibliolab/>). Une grande phase de prototypage avec une zone temporaire pour réaliser des essais a permis d'avancer avant de tout stabiliser. C'est une démarche qui peut être suivie pour concevoir « un centre pour les HN ». À l'aide d'un atelier créatif on s'autorise une phase d'ajustement et de remodelage des espaces qui en quelque sorte joue le rôle de préfiguration en fonction d'usages liés à des fonctions support, à du soutien à la recherche, de la veille et prospective, de la R&D, de l'accueil de projets de recherche, etc.

- 14 L'équipe en charge du projet de Campus Condorcet essaie de penser les espaces physiques aussi en fonction d'une « offre de services numériques » dans le cadre d'une innovation permanente. Ce qui induit dans la conception immobilière la prise en compte d'une nécessaire évolutivité des bâtiments qui doivent régulièrement être repensés en fonction de l'évolution des usages et des technologies. Les espaces diversifiés et complémentaires dans leurs fonctions doivent pouvoir être requalifiés intelligemment dans le temps pour satisfaire de nouvelles situations sans avoir à tout réhabiliter. La pression de l'évolution des usages oblige à reconsidérer ces espaces de travail. Si on devait fictionner, on pourrait imaginer la « bibliothèque » du futur comme un lieu d'exposition des données et de rencontre de compétences *ad hoc* en fonction d'un projet de recherche spécifique. Il est trop tôt pour savoir si cet avenir adviendra réellement, mais il est nécessaire de procéder à une veille active auprès des utilisateurs pour s'en assurer. L'enjeu est d'éviter de donner un avenir déterminé et figé à ces espaces et de penser collaboratif, d'être à l'écoute des usages, de penser les services avant l'infrastructure.
- 15 La logique d'innovation doit obligatoirement accompagner la conception inventive pour « toucher » les usages émergents. Ici la position de l'expert technicien est remise en cause dans sa vision des usages dans le travail de programmation. Dans la phase de conception fonctionnelle, les aspects techniques doivent rester peu visibles dans l'élaboration d'un plan à partager. Surtout quand on a du temps avant la livraison des équipements, des mobiliers, des bâtiments. À Rennes, certains architectes refusent de revenir sur les programmes au titre du geste architectural, ce qui est bien dommage. Ce travail de co-design doit mêler tous les métiers concernés, le projet retenu passe ensuite par le crible d'experts de toute façon. Il est donc important d'impliquer au maximum les parties prenantes et de bâtir ensemble un futur désirable. L'exemple du théâtre peut être suivi pour élaborer des projets d'espaces équipés technologiquement : dix métiers sont impliqués et obtiennent une reconnaissance collective. La conception d'un « centre pour les HN » peut s'en s'inspirer.
- 16 Toutefois on peut prendre garde à ne pas opposer les contraintes de l'espace et les profits qu'il peut induire comme s'ils étaient indépendants les uns des autres. Le geste de l'architecture n'est pas forcément autoritaire et peut même « accidentellement » produire des effets positifs qui étaient impossibles à prévoir.
- 17 Le travail de conception d'un « centre pour les HN » peut éviter certains écueils en s'appuyant sur des retours d'expérience plus lointains, moins proches de la cible qui se dessine ici. Par exemple des projets immobiliers à Madagascar comme celui évoqué dans l'atelier. L'enjeu y était d'imaginer à partir de rien des espaces de travail pour des étudiants non préparés à ça et dans une zone territoriale mal innervée avec une connexion balbutiante.

Recommandations et perspectives

- 18 Les projets DH étant transversaux, ils exigent que certains services de l'université, traditionnellement cloisonnés, soient rapprochés (DSI, cellule recherche, IST, logistique, etc.) et permettent aux gens de se rencontrer et de parler la même « langue ». Si l'on a fait les bâtiments avant d'imaginer les usages, il est important de revenir sur ces pratiques.
- 19 Une analyse de l'existant est à mener, et sur deux fronts au minimum. D'abord celui des structures « institutionnelles » comme celles développées par exemple par le CNRS. Sont mentionnées plusieurs formes d'unités qui peuvent aider à réfléchir sur ce qu'on veut faire dans un tel « centre pour les humanités numériques ». Les USR (unités de service et de recherche) peuvent servir ici de modèle, alors que les UMR, bien que liées à des projets de recherche, mettent en relation des profils divers mais plus sous l'effet du hasard. Du côté des UPS et UMS, on peut déplorer un manque de chercheurs.
- 20 L'autre front touche au monde des bibliothèques et *learning centers*, voire d'espaces innovants en entreprise. Il pourrait être utile de jeter un œil du côté des organisations existantes comme la *Digital Library Max Planck* (<http://www.mpdl.mpg.de/?la=en>) à Munich, ou les *digital centers* en Angleterre, pour savoir comment ils ont été conçus. Une liste d'exemples importants à analyser pourrait être élaborée collectivement.



Dispositifs éditoriaux

Design et outils sémantiques : quelles relations ?

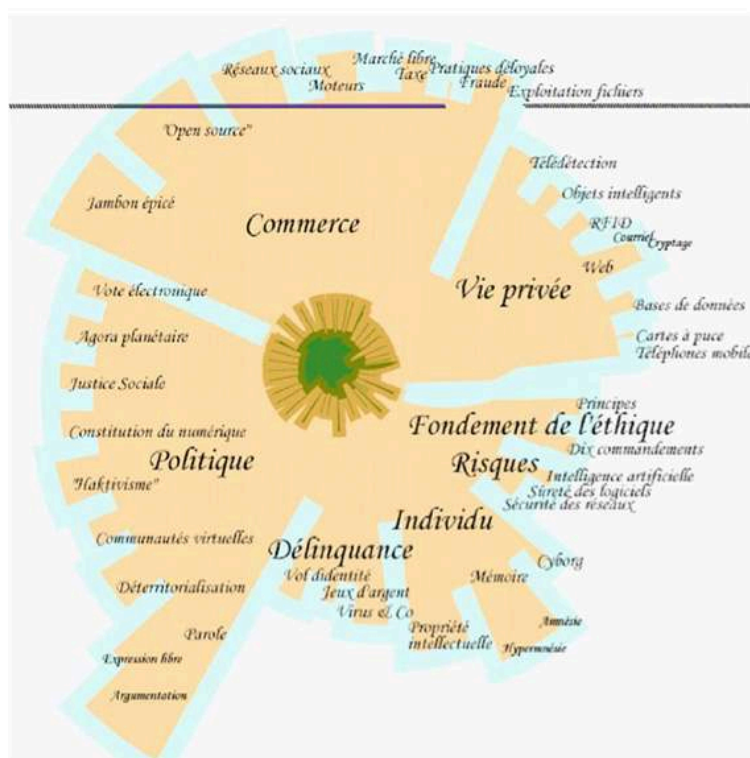
NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 18 octobre 2013 par Alexis Chazard, professeur dans l'option design graphique à l'École supérieure d'art et design Grenoble-Valence.

Définir, identifier

- 1 Il est proposé d'entendre « Web sémantique » comme corpus de standards, d'outils, de langages, qui ont pour but de « mettre en relation ». Les outils sémantiques comprennent d'autres éléments au-delà du Web sémantique. Une définition des outils sémantiques peut être : « comment faire comprendre un texte en langage humain à des machines ? » Les influences du design sur les outils sémantiques : que signifie le passage de « Web sémantique » à « outils sémantiques » ?
- 2 Gilles Rouffineau¹ évoque les propositions de Jean-Gabriel Ganascia² sur des cartographies de contenus. Celui-ci travaille sur la forme « table des matières » (LIP6, laboratoire de sciences cognitives, université Pierre-et-Marie-Curie, ouvrage à paraître). Il faut noter que la notion de plan de site a presque disparu. On constate actuellement, pour les sites Internet, une utilisation croissante de pieds de page dans une forme proche des tables des matières traditionnelles. La table des matières est déjà une manière de visualiser les données : que devient-elle à l'heure des outils sémantiques ?
- 3 L'attention est portée sur le procédé de listes ordonnées qui génèrent des cartes, automatisées sur un modèle sémantique, par des dispositifs d'analyse de contenu. C'est ce qui est à l'œuvre au sein du projet en cours nommé « RECIT » (REprésentation Cartographique et Insulaire de Textes³). Il s'agit ici de cartographie dynamique présentant des îles, des tâches centrées à partir de mots ou de nuages de mots.

Cartographie imaginaire de « 2001, L'Odyssée de l'esprit »



Jean-Gabriel Ganascia

Interface d'écriture ou interface de lecture ?

Écriture

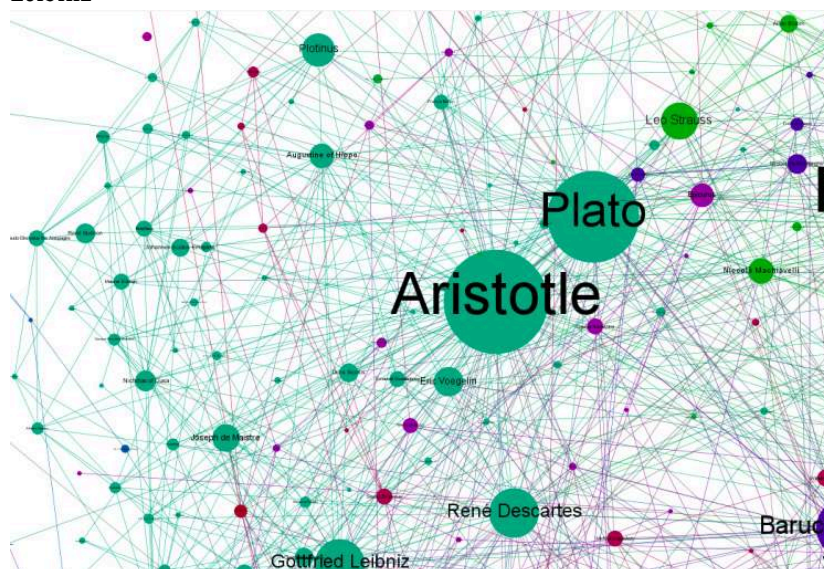
- 4 Yann Alary présente un projet de master en design graphique Réalisé en 2013 à l'ESAD (école d'art et de design Grenoble-Valence), portant sur une typologie des différents documents en fonction des choix de formats dans l'archivage du contenu issu du Web⁴. Le corpus des documents archivés est en ligne. Des listes ou des tags permettent d'accéder à ces documents et d'articuler les données entre elles, en utilisant par exemple la TEI (*Text Encoding Initiative*).
- 5 Par ailleurs, Yann Alary imagine les liens qu'il peut y avoir entre l'édition imprimée et le Web⁵.

Lecture

- 6 Côté lecture, il faut évoquer le travail de Moritz Stefaner, qui développe une interface élégante⁶ :

This radial browser was designed to display complex concept network structures in a snappy and intuitive manner. It can be used to visualize conceptual structures, social networks, or anything else that can be expressed in nodes and links.
- 7 Un des aspects pertinents est de produire des outils qui se reconfigurent en fonction des besoins des utilisateurs. Mais, selon certains, le principe de graphe présenté habituellement dans la représentation du Web sémantique peut ne pas être pertinent, spécialement en sciences humaines et sociales⁷.

A close up of ancient and medieval philosophy ending at Descartes and Leibniz



Drunks&Lampposts

- 8 L'un des questionnements autour du lien entre design et contenu intelligent est : comment aller plus loin que la description, aller au-delà des « jolies » interfaces ?

Développer des modèles sémantiques plus expressifs

- 9 L'insertion des outils sémantiques dans les environnements numériques quotidiens du chercheur met en tension la modélisation des connaissances qui est effectuée par le biais de ces outils et la complexité (en termes de finesse) des objets manipulés. Certains souhaitent l'apparition d'un « HTML5 du Web sémantique », qui serait plus ouvert et plus tolérant, comme l'est le HTML5 par rapport à certains autres langages de programmation. Le Web sémantique devrait correspondre à une « folksonomie » (indexation personnelle) pour tous.
- 10 Il y a un vrai risque « d'aplatissement » des informations en sciences humaines et sociales. Par exemple les « infobox » sur Wikipédia ou DBpedia (<http://dbpedia.org/About>) peuvent apparaître comme très réductrices (même si, dans certains contextes, elles ont un intérêt réel). Or, depuis 1994 il existe le modèle CIDOC CRM (*Conceptual Reference Model/Modèle conceptuel de référence*⁹) qui est bien plus intéressant. Ce modèle est plus structuré tout en laissant davantage de place à l'incertitude grâce à la diversité des manières de décrire des connaissances.
- 11 L'enjeu de la recherche actuelle serait de l'ordre de la synthèse : comment faire se retrouver taxonomies et « folksonomies » ? C'est-à-dire, comment décrire un champ de connaissance de manière structurée tout en prenant en compte les modes d'organisation spontanés de chacun. Il s'agit de développer des modèles plus « expressifs » (qui permettent de traiter l'incertitude, les différences d'interprétation, etc.). Réfléchir sur des outils d'éditorialisation sémantique est un défi actuellement pour le design : voir par exemple les outils Texico ou Pundit.
- 12 Pundit est un outil d'augmentation sémantique des pages Web⁹ :

Augment Web pages with semantically structured annotations

That is allowing annotators to include machine readable semantics in their annotations, by linking to the Web of data and by collaboratively building a knowledge graph, connecting and contextualizing (unstructured) Web content.

Présentation de quelques travaux du Medialab

« *The whole is always smaller than its parts* »: l'interrelation entre outils et théories sociales

- 13 Paul Girard présente l'expérience intitulée « *Experiments in Art and Technology* » (EAT)¹⁰, un exemple de cycle itératif. Il s'agit d'une vraie collaboration entre design, SHS et informatique. Une base de données avec interface graphique lui a été fournie, accompagnée d'une réflexion sur lesdites données (qui considère t-on comme acteur, que considérons-nous comme projet, etc. ?).

La logique « *mapping by doing* » (ou « *mapping in the making* »)

- 14 Le schéma est dynamique dans l'appréhension cognitive des informations: le chercheur lit les archives et extrait des données. Il a instantanément un retour graphique qui lui permet d'interroger ces dernières sur de nouvelles bases. Le chercheur comprend son sujet de recherche en le questionnant, tandis qu'il le structure en le visualisant sous forme de *datascape* (paysage de données).
- 15 Ce cycle itératif entre consultation et visualisation, cette triangulation chercheur-designer-ingénieur est la marque de la collaboration entre sciences sociales, ingénierie et design.
- 16 Le designer et le chercheur doivent se parler pour savoir quelles formes visuelles font sens. Dans les dispositifs développés par le Medialab, les données structurées restent maîtrisées par le chercheur dans le back-office.
- 17 Le projet EAT utilise des dictionnaires multitagués ouverts (et non pas ontologiques). S'il y a définition d'une ontologie, elle doit être nourrie par ce qu'utilise le chercheur, être la moins générique possible.
- 18 La représentation réalisée avec Gephi est un résultat, mais elle ne correspond pas au début de la recherche. La question qui se pose est la suivante : auraient-ils pu se passer de la représentation via Gephi ? La réponse qui se dégage tend à dire que la représentation est un *output* possible qui permet de relancer les questions de recherche. La phase la plus importante de ce travail est la structuration des données.
- 19 Exemple de collaboration design/structuration de données d'une archive d'histoire de l'art : le *datascape*
- 20 Une présentation du projet EAT est disponible sur le site du MediaLab^{11,12} :
- The project, in collaboration with E.A.T. (represented by Julie Martin), is based on the organization's numerous activities, developed in art and non-art contexts, including realized and unrealized works and projects from the 1960s to the present day, through a "datascape". In the first place, the aim is to describe as extensively as possible the stories of works of art or projects, from their design and development stages to their different exhibitions and receptions. One of the main challenges is to produce a digital archive displaying the process of collaboration, not merely catalogue E.A.T.'s productions. Secondly, the archive will map these

works and projects as networks of people, organizations, places and technologies, so as to better understand E.A.T.'s identity using the theories of Science and Technology Studies.

- 21 Toujours dans le cadre d'EAT, une autre articulation des travaux fournis par les chercheurs avec les designers est visible à travers l'étude de l'élaboration d'une installation de Robert Rauschenberg, intitulé *Oracle Work*¹³. Dans cet exemple, le chercheur en histoire de l'art travaille sur la relation entre artistes et ingénieurs. La *timeline* déployée détaille les phases de conception de l'œuvre de manière graphique. Au-dessous sont décrits les différents temps qui constituent le graphe : en cliquant sur ces entrées, on accède aux sources littéraires et textuelles (à droite de la page Web).
- 22 Dans l'optique d'explorer une réflexion plus théorique, élaborée sur l'articulation et le lien entre *datascape* et théorie sociale, il paraît pertinent de retenir cette référence : « *The Whole is smaller than its parts* »¹⁴.



23

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Rouffineau G. (dir.), *Transmettre l'histoire*, Paris/Valence, B42/École supérieure d'art et design Grenoble-Valence, 2013, 231 p.

2. J.-M. Ganascia, *Éthique et technologie de l'information* (PDF), http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/8373/MURS_2005_45_78.pdf?sequence=1 (Consultée le 17/01/2014).
3. Actes de CIFT 2004, RECIT : Représentation cartographique et insulaire des textes, p. 59-70 (PDF), en ligne : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/25/35/PDF/sic_00001258.pdf
4. Alary Y., CV, <http://yannalary.com/> (Consultée le 17/01/2014).
5. Alary Y., *lary!* (rubrique DatArchive), <http://yan.dn.free.fr/> (Consultée le 17/01/2014).
6. Stefaner M, *Relation Browser*, <http://moritz.stefaner.eu/projects/relation-browser/> (Consultée le 17/01/2014).
7. Drunks&Lampposts, *Graphing the history of philosophy*, <http://drunks-and-lampposts.com/2012/06/13/graphing-the-history-of-philosophy/> (Consultée le 17/01/2014).
8. The CIDOC, *Conceptual Reference Model* (Home Page), <http://www.cidoc-crm.org/> (Consultée le 17/01/2014).
9. Pundit, *What is Pundit?*, <http://www.thepund.it/> (Consultée le 17/01/2014).
10. Leclercq C., et Girard P., 2011, « The Experiments in Art and Technology Digital Archive », *Rewire 2011: The fourth International Conference on the Histories of Media Art, Science and Technology*, Liverpool, Angleterre.
11. E.A.T. Datascape, *An Exploration of the Experiments in Art and Technology Archives*, http://jiminy.medialab.sciences-po.fr/eat_datascape/ (Consultée le 17/01/2014).
12. Médialab, *The Experiments in Art and Technology (E.A.T.) Datascape*, <http://www.medialab.sciences-po.fr/fr/projets/e-a-t-datascape/> (Consultée le 17/01/2014).
13. Oracle Work, http://jiminy.medialab.sciences-po.fr/eat_datascape/project/3 (Consultée le 17/01/2014).
14. Latour B. *et al.*, 2012,, « The Whole is Always Smaller Than Its Parts: A Digital Test of Gabriel Tarde's Monads », *British Journal of Sociology*, vol. forthcoming. ; prépublication disponible sur <http://www.medialab.sciences-po.fr/publications/the-whole-is-always-smaller-than-its-parts-how-digital-navigation-may-modify-social-theory/>

Media archaeology et humanités numériques

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 20 octobre 2013 par Pierre Braun, Maître de conférences en arts plastiques à l'université Rennes 2, et Gilles Rouffineau, Professeur en photographie dans l'option design graphique à l'École supérieure d'art et design Grenoble-Valence.

- 1 Penser, dans l'histoire, les formes de lectures et d'écritures hypermédias, de leurs modes d'assemblages (peut-être en voie de standardisation) de leur distribution et réception, suppose que l'on interroge les premières expériences éditoriales numériques qu'il est encore possible de consulter et d'expérimenter – souvent au prix d'une expertise archéologique –, en particulier dans le domaine des arts et de la recherche en art.
- 2 Ces formes éditoriales d'assemblage numérique des données ont cherché à demeurer au plus près du processus de création et de son mode de restitution : comment peut-on voir ce que l'on dit et dire ce que l'on voit ?
- 3 Un exemple : le dessin comme pratique et forme de pensée en action est déjà un traitement et une forme de manipulation de données.

Inventaire : quelques œuvres et collections

- 4 Comment étudier les formes primitives éditoriales numériques et les penser aujourd'hui ?
- 5 Soit par exemple, le cédérom de Chris Marker¹ intitulé *Immemory*, publié par le Centre Georges Pompidou en 1997 et son travail qu'il nomme « immémoire »² :
 Mon hypothèse de travail était que toute mémoire un peu longue est plus structurée qu'il ne semble. Que des photos prises apparemment par hasard, des cartes postales choisies selon l'humeur du moment, à partir d'une certaine quantité commencent à dessiner un itinéraire, à cartographier le pays imaginaire qui s'étend

au dedans de nous. En le parcourant systématiquement j'étais sûr de découvrir que l'apparent désordre de mon imagerie cachait un plan, comme dans les histoires de pirates. Et l'objet de ce disque serait de présenter la « visite guidée » d'une mémoire, en même temps que de proposer au visiteur sa propre navigation aléatoire. Bienvenue donc dans « Mémoire, terre de contrastes » – ou plutôt, comme j'ai choisi de l'appeler, *Immémoire : Immemory*.

- 6 Cette application propose une forme hybride, qui n'est pas tout à fait du texte ni tout à fait une structure filmique. Raymond Bellour, le dit précisément pour présenter ce titre dans un essai consacré l'année de sa sortie à cette édition numérique : « On sait mal encore ce qu'est un cédérom, quelque part entre le film disparu et le livre d'images. »³
- 7 Il faut mettre en perspective et intégrer dans une histoire des pratiques en humanités numériques, ces formes de création qui cherchent à « ensauvager » les pratiques logicielles de masse. À titre d'exemple, citons encore le travail de Jean-Louis Boissier⁴, les éditions Présent Composé, les Archives numériques sur l'art contemporain (Anarchive)⁵ et plus loin dans le temps, *The Voyager Company*⁶ aux États-Unis et au Japon, et les publications du centre d'art allemand ZKM⁷ situé à Karlsruhe. Comment ces éditions à la fois de création et de recherche interrogent les formes standardisées actuelles qu'utilisent presque quotidiennement les chercheurs en SHS ?
- 8 Dans le premier titre interactif de la collection Artintact, J.-L. Boissier propose de penser l'hypericonicité et l'interaction à partir des *Confessions* de J.-J. Rousseau. Ce volume réalisé en 1993 au ZKM comporte une reproduction/adaptation sur support cédérom de l'installation interactive de J.-L. Boissier : *Flora Petrinsularis*. Cette édition, comme chacun des cinq numéros réunis en DVD en intègre deux autres « expositions en miniature » – selon les termes d'Astrit Sommer, dans la préface du numéro 3 de la revue Artintact, 1996, p. 4-5 – produites chaque année par trois artistes en résidence au Centre des arts et médias du ZKM.
- 9 Concernant les éditions Artintac⁸ présentant des œuvres d'artistes, les choix éditoriaux sont effectués en incluant une partie matérielle tangible, un livre de textes hybridé avec des programmes hypermédias.
- 10 Autre choix éditorial spécifique : celui des éditions Anarchive dont les publications à géométries variables sont orientées vers le format de la « monographie » dans laquelle l'artiste participe pleinement.
- 11 L'expérience éditoriale à l'université Rennes 2 est une édition orientée par les contextes spécifiques des expériences de création et de recherche dans un centre universitaire.
- 12 Présentation d'un cédérom en co-édition entre les éditions Incertain Sens⁹ et les éditions Présent Composé : *La Conférence des échelles*, d'Hubert Renard¹⁰. La question qui est posée à partir de cet exemple est comment passe-t-on d'une performance (la conférence) au dispositif éditorial qui adapte la conférence au support et à l'écriture hypermédia ? Il se joue ici la superposition d'une première fiction (celle de l'artiste) à celle de l'écriture qui documente sur un plan hypermédia.
- 13 Un certain nombre de théoriciens en esthétique de l'interactivité (J.-L. Boissier, Anne-Marie Duguet, des artistes, Jeffrey Shaw au ZKM...) qui conduisent des recherches sur les médias numériques modifient les formes esthétiques de l'édition :
- 14 Les éditions Artintact¹¹, dès 1993-1994, au ZKM (Karlsruhe) constituent des expériences éditoriales numériques atteignant un certain niveau de maturité. On cherche à utiliser

le support CD pour sauvegarder et transcoder les données des premières installations, numériques ou vidéos.

- 15 Ces hybridations ont lieu très tôt, dès la fin des années 1980, aux États-Unis, avec des applications littéraires¹² ou musicales¹³. Plus tardivement, nous retrouvons ces enjeux avec l'élaboration des éditions Anarchive ou les éditions Présent Composé.

Inventaire des pratiques de conservation

- 16 Sur ce thème, les points de vue des conservateurs mais également des chercheurs sont à prendre en considération. Les supports de conservation et leur pérennité se posent pour les chercheurs. Un dispositif de conservation est évoqué en relation avec ces prérogatives : le dépôt d'images dans MediHal (Archive ouverte de photographies et d'images scientifiques)¹⁴.
- 17 Comment offrir au « lecteur » comme au chercheur des moyens de consultation moins limités ? Les moyens de conservation se font-ils au détriment de la richesse des moyens de consultation ?
- 18 On peut citer le travail important de Lev Manovich pour mettre en avant l'image au travers les visualisations de données et les *big data*.
- 19 Nicolas Larrousse rappelle que MédiHal n'a pas de logique éditoriale. Il s'agit de donner accès à la donnée et de garantir la conservation. Les logiques éditoriales doivent avoir lieu ailleurs.
- 20 Ces systèmes de conservation de données ne présentent pas de solutions spécifiques susceptibles d'accueillir les œuvres éditoriales originales intégrant l'image, le texte et le son dans le cadre de créations ou de recherche.

Pérenniser les données et donner des outils aux chercheurs

- 21 Est-il possible d'envisager des propositions de visualisation de collections d'images sur hypothèse/wordpress ?
- 22 Les carnets de recherche sur hypothèse.org comme l'avait fait précédemment remarquer Aurélien Berra, présentent une grande variété d'approche et de mode d'appropriation dans les styles d'écriture des carnets. Pour l'histoire de l'art, l'archéologie ou les arts/design, la manipulation et les outils de présentation ou de notation des données iconiques sont essentielles, mais leur exploration systématique et/ou critique restent encore limités.
- 23 Comment aujourd'hui sauvegarder la plate-forme hypothese.org à des moments-clés ? Et quelle institution doit-être chargée de cette mission ? La Bibliothèque nationale de France ?
- 24 La TGIR (Très grande infrastructure de recherche) Huma-num¹⁵ peut-elle se définir comme lieu de conservation ? Pour rapporter les propos de Marin Dacos, sa volonté aurait été de pouvoir effectuer des captures régulières pour les historiens du futur. Mais encore faut-il s'entendre sur les types de captures et les objets concernés. Le principe de la capture est un format qui est très limité pour témoigner des programmes interactifs.

- 25 Pierre Mounier rappelle que chaque discipline travaille sur des matériaux primaires et avec chacune leur différence. Il interroge aussi la notion de lieu afin d'exposer des créations. Si la plateforme Tumblr¹⁶ connaît du succès, elle s'avère insuffisantes pour Nicolas Larrousse qui craint une perte globale de tout ce qui se produit actuellement hormis quelques captures d'écran. Des écrivains ont pu s'en faire l'écho en se posant la question d'une conservation de leur ensemble pouvant intégrer des versions successives de leur travail.
- 26 Pourtant, un parallèle est effectué avec les premiers jeux vidéos, dont les émulateurs permettent une forme de conservation.
- 27 Nicolas de Lavergne remarque que les CD auront certainement besoin également d'émulateurs.
- 28 L'exposition *Seeing Double : Emulation in Theory and Practice*¹⁷ en 2004, au Gugenheim de New York, rappelée par Gilles Rouffineau est à cet égard un cas d'école. Elle présente sept solutions de recréation, d'émulation et d'œuvres rejouées, numériques ou pas, assorties d'une interview des artistes en écho à ces formes à la fois nouvelles et fidèles.
- 29 Si la BNF remplit le rôle le dépôt légal du Web, il faut penser également à leur confier des données lorsqu'elles sont complexes plutôt que d'attendre un éventuel *crawl*¹⁸ dédié.
- 30 Référence à l'article de Frédéric Kaplan, « *How books will become machines* »¹⁹.
- 31 Il convient de penser aussi que certains objets sont par essence éphémères. Cela conduit à ré-interroger la question de l'unité ? Quid de l'API (*Application Programming Interface*) ?
- 32 Est-ce que la question n'est pas celle des critères de sélection de ce qu'on souhaite garder ? Ceci est une thématique-clé pour les SHS : la conscience du geste de conservation ou de rejet.
- 33 G. Rouffineau pense que le moment est venu d'une archéologie des éditions numériques qui sont marquées par une réminiscence récente du fait des applications sur tablettes.
- 34 En témoignent plusieurs exemples : une application intitulée SmallFish portée en 2011 sur l'AppStore à partir d'une réalisation conçue initialement en 1999 sur cédérom au ZKM^{20,21}. Ce projet de boîte à musique associe trois acteurs, le musicien Kiyoshi Furukawa, le plasticien Masaki Fujihata et le développeur Wolfgang Münch.
- 35 Curieusement, aujourd'hui, Jens Barth, l'auteur du portage²² (est-il un simple technicien ?) ajoute son nom aux trois auteurs précédents, ce qui accrédite l'importance et l'originalité de la création algorithmique première de W. Münch²³. Mais pourquoi ce titre particulier mérite-t-il une conservation s'interroge Nicolas Larrousse ? À qui est-il adressé ? Quel est son public ?
- 36 G. Rouffineau précise les nombreuses raisons : d'un point de vue de sociologie artistique, parce qu'il témoigne des liens établis entre deux créateurs en résidence et un développeur informatique, d'un point de vue technique pour la génération instantanée et dynamique du son et enfin d'un point de vue esthétique par la nature et la qualité des expériences sensibles produites par ces interactions.
- 37 Un autre signe de ces conservations ou renaissances actuelles qui sont le fait d'une nouvelle génération d'éditeurs : le cas de *Metamaus*, d'Art Spiegelman. Il s'agit d'une sorte de making-of de la bande dessinée originale *Maus*, publié en 2011 et accompagné

d'un DVD contenant une récréation du cédérom, paru lui en 1994 dans le cadre de *The Voyager Company*, à la suite de l'exposition au MoMA^{24,25}.

Typologie des modalités de sauvegarde

- 38 Comment conserver des œuvres afin de les étudier, remarquent les chercheurs en design et comment publier de façon à la fois singulière en respectant les motifs artistiques qui l'on vu naître ?
- 39 Comment sont conservées des performances artistiques notamment quand elles sont éphémères ? Voir par exemple dans *Double Seeing*, une performance de Robert Morris et Carolee Schneemann en 1964 et le film rejoué en 1993.
- 40 Les performances artistiques peuvent être enregistrées mais elles peuvent aussi être « rejouées ». Pierre Braun rappelle qu'il n'est pas question de faire l'apologie du cédérom, mais signifie qu'il s'agit surtout de pouvoir les comprendre, d'organiser, d'établir et de sauver des corpus pour les analyser ultérieurement. Quel dispositif, type cinémathèque est alors possible selon ces critères ?
- 41 L'idée est qu'en étudiant ces réalisations, d'un point de vue artistique, on organise aussi une mémoire spécifique concernant les humanités numériques. Mais à l'instar des instruments numériques actuels, s'il n'y a personne pour interpréter ou rejouer les pièces, alors les œuvres disparaissent et les instruments aussi.
- 42 N. de Lavergne rappelle l'importance de revoir les codes initiaux sinon de penser à des *screencasts*²⁶, comme enregistrement ponctuel de la performance. Selon Pierre Mounier, Ce qu'il est intéressant de conserver, ce n'est pas forcément la forme originale, mais le principe générateur qui a permis cette production. Comment est-ce que cela peut se concrétiser ? Des discussions sont nécessaires avec les créateurs pour qu'ils puissent refaire ou transposer sur d'autres supports. N. Larrousse rappelle que conserver le code ne suffit pas et qu'il faut penser en amont à des métastandards.
- 43 G. Rouffineau indique cette étude de Geoffrey Brown, dans l'*International Journal of Digital Curation*, qui concerne un corpus limité de 75 titres, celui du dernier catalogue de *The Voyager Company* et explore les conditions techniques pour constituer une collection virtuelle de cédérom en ligne^{27,28}.
- 44 L'intérêt aussi d'une ontologie embarquée est également évoquée dans le fil des échanges. Il convient de savoir assumer des choix et accepter l'éphémère. On ne peut pas tout sauvegarder, tout transporter et publier. N. de Lavergne plaisante en rappelant que les tablettes cunéiformes possédaient une dimension de conservation. Séverine Giordan s'interroge sur la portabilité et les risques de déformation. Les civilisations perdent une grande partie de ce qu'elles produisent. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à la peur de perdre tout ce que nous avons produit, peur qui alimente l'illusion de tout pouvoir conserver.

Comment sauvegarder ces « lieux » de création ?

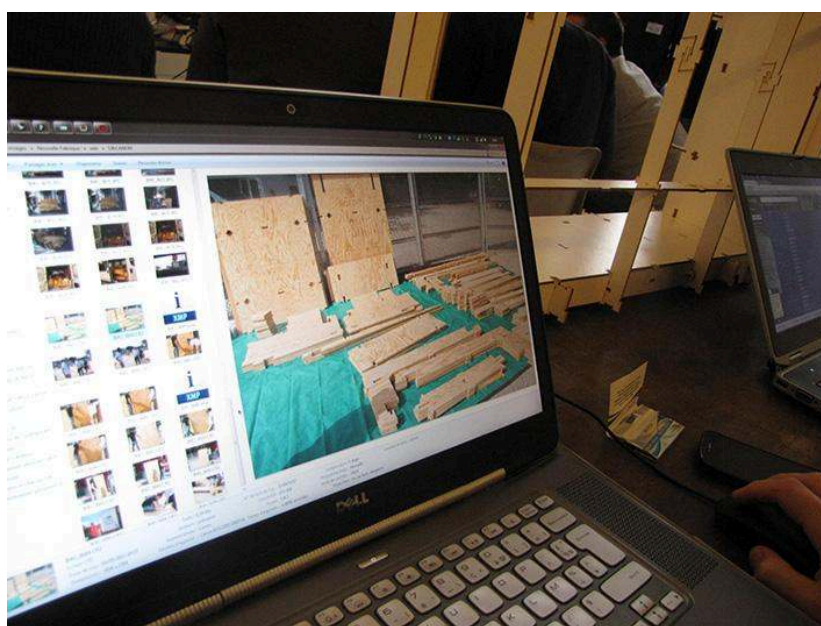
- 45 Frédéric Kaplan a présenté dans son article « *How books will become machines* »²⁹ deux logiques concernant les technologies et les « motivations » : celle de l'encyclopédie et celle du livre. La logique de l'encyclopédie semble bien maîtrisée par le Web, celle du

livre beaucoup moins, voire pas du tout. La question des applications ne semble, pour l'instant, pas trouver de réponse quant à leur conservation et à une réactivation dans un futur plus ou moins lointain.

- 46 La question des possibilités d'une archéologie de l'édition numérique est alors ouverte. Quels sont les choix à faire en terme de sauvegarde ? Quels sont les critères à retenir ? Comment accéder, plus tard, à ces objets numériques ?
- 47 Pour les projets sur cédérom et les « expositions en miniature » du ZKM, les éditeurs étaient déjà conscients des problèmes de portage, en publiant une compilation finale sur DVD, sans les ouvrages imprimés, mais comportant tous les textes en format PDF.
- 48 Jusqu'où faire remonter l'archéologie interroge G. Rouffineau ? Concernant les interfaces des éditions numériques, il semble pertinent d'envisager celles du livre, comme la table des matières. En exemple, le livre de La Monte Young, *An Antology of Chance Operations*, datant de la période pré-Fluxus³⁰ de 1963, est une sorte d'hommage à John Cage, prenant la forme d'un répertoire de musique et poésie concrète, dont la table des matières est une véritable matrice visuelle générative. N'est-elle pas une anticipation des interfaces graphiques ? Le livre étant introuvable, peut-on en rendre compte aujourd'hui sur un écran ?
- 49 Ces questions se sont déjà posées pour les pratiques « éphémères » dans années 1990. Comment sauvegarder une performance ? La photographie puis la vidéo, permettant de mettre en image le processus, sont venus au secours d'un certain nombre d'interrogations de l'époque. Mais comment « garder l'esprit » de cette époque ?
- 50 La BNF s'inquiète du nombre très limité de dépôts légaux sur des œuvres originales. Le débat semble dépasser l'archivage de l'objet ou de sa copie éventuelle. Il s'agirait plutôt de refaire, de « recréer », tout en gardant une relation plus ou moins ténue à ce qui est une sorte de processus originaire. Là encore, de nombreuses questions se posent.
- 51 C'est l'exemple des recherches menées à l'université Rennes 2 par Marion Hohlfeldt et P. Braun sur la restitution en réalité augmentée du labyrinthe du GRAV (Groupe de recherche d'art visuel) de 1963. L'expérience éditoriale se fonde non plus sur une forme de restitution intégrale (ce qui suppose dans le processus éditorial la poursuite d'une esthétique de la reproduction cherchant à tout sauvegarder) par une autre forme éditoriale qui cherche à recréer l'esprit des œuvres et des contextes où elles devaient se jouer. Toutefois, il y a bien encore un téléchargement de contenu à réaliser.
- 52 Si cela signifie une archéologie de la démarche, qu'en est-il du code et de l'algorithme ? Comment « métadécrire » une œuvre d'art sans un présupposé de la technologie employée ? Comment peut-on mettre en place des standards définis par les acteurs des mondes de l'art et sans institutions garantes ? Des projets comme Variablemedia ont entamé un certain nombre de réflexions à ce sujet.
- 53 *I photograph to remember*, un des premiers titres cédérom de *The Voyager Company* (1991) s'apparente à un journal intime du photographe Pedro Meyer sous forme d'album photographique commenté. Il fut porté en ligne une dizaine d'années après la sortie du cédérom par l'auteur lui-même³¹.
- 54 L'interface de navigation qui a été supprimée dans l'album en ligne, fait de cette œuvre un diaporama.
- 55 Cette question de la pérennité concerne aussi le Web. Un exemple présenté concerne le livre critique de Max Bruinsma, *Deep Sites: Intelligent Innovation in Contemporary Web*

Design, qui propose courageusement de publier une analyse de 144 sites en 2003. Dix ans plus tard, seuls vingt-deux sont encore accessibles en l'état³².

- 56 On peut penser également à la rédaction d'anthologies critiques comme un mode de sauvegarde spécifique portant sur l'analyse de contenus. L'anthologie permettant de regrouper les approches, d'identifier des parcours des genres, des « traditions » des pratiques à l'exemple de cette production : *Les chants de la terre aux trois sangs* publiée par la FMSH³³.
- 57 Notre culture du livre – certains parle même de religion du livre –, nous a habitué à l'idée de tout conserver. Les professionnels des archives nous rappellent, au contraire, que le propre de l'archive est constituée de tri et d'oubli. Une civilisation ne conserverait que 10 % de ses productions. Les livres de la Grèce antique viennent le plus souvent des poubelles. Il serait donc illusoire (pathologique ?) de vouloir tout conserver.



NOTES DE BAS DE PAGE

1. Wikipédia, *fiche Chris Marker*, http://fr.wikipedia.org/wiki/Chris_Marker (Consultée le 20/01/14).
2. Dérives.tv, *Immemory: texte de Chris Marker, 1997*, <http://www.derives.tv/Immemory> (Consultée le 20/01/14).
3. Bellour R., Roth L., 1997, *Qu'est-ce qu'une madeleine ? À propos du CD-ROM Immemory de Chris Marker*, Paris, Yves Gevaert éditeur/Centre Georges Pompidou, p. 69.
4. Boissier J.-L., 2004, *La relation comme forme : l'interactivité en art*, Genève/Paris, Musée d'art moderne et contemporain/université Paris 8, 311 p.

5. Anarchive, *Archives numériques sur l'art contemporain*, <http://www.anarchive.net/> (Consultée le 20/01/14).
6. Wikipédia (version anglophone), *The Voyager Company*, http://en.wikipedia.org/wiki/Voyager_Company (Consultée le 20/01/14).
7. ZKM Karlsruhe, *Page d'accueil*, <http://www.zkm.de/> (Consultée le 20/01/14).
8. ZKM, Institute for Visual Media, *Artinctac: Artists' Interactive CD-ROM Magazine*, [http://on1.zkm.de/zkm/stories/storyReader\\$5804](http://on1.zkm.de/zkm/stories/storyReader$5804) (Consultée le 20/01/14).
9. Éditions Incertain sens, *Page d'accueil*, <http://www.incertain-sens.org> (Consultée le 20/01/14).
10. Éditions Incertain sens, *Hubert Renard, La conférence des échelles*, http://www.sites.univ-rennes2.fr/arts-pratiques-poetiques/incertain-sens/fiche_hubert_renard_la_conference_des_echelles.htm (Consultée le 20/01/14).
11. Un exemple : *Artinctac4, CD-ROM Magazine*, Karlsruhe/Stuttgart, Hatje Cantz Verlag/ZKM, 1998, 128 p.
12. Le dernier des blogs, *Livre numérique préhistorique 1991*, <http://hyperbate.fr/dernier/?p=20145> (Consultée le 20/01/14).
13. Vimeo, *CD Companion to Beethoven's Ninth Symphony by Robert Winter: CD-ROM published by The Voyager Company in 1989*, <http://vimeo.com/18571933> (Consultée le 20/01/14).
14. MédiHal, *Préserver et diffuser plus rapidement vos images scientifiques*, <http://medihal.archives-ouvertes.fr/> (Consultée le 20/01/14).
15. TGIR Huma-Num, *La TGIR des humanités numériques*, <http://www.huma-num.fr/> (Consultée le 20/01/14).
16. Wikipédia, *Tumblr*, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Tumblr> (Consultée le 20/01/14).
17. Variablemedia.net, *Seeing Double: Emulation in Theory and Practice*, <http://www.variablemedia.net/e/seeingdouble/> (Consultée le 20/01/14).
18. N.D.E : Moteur de parcours et d'indexation du Web permettant de faire remonter l'information.
19. article complet ici : <http://fkaplan.wordpress.com/2011/08/23/how-books-will-become-machines> (Consultée le 20/01/14).
20. Indexée ici : <http://www.medienkunstnetz.de/werke/small-fish> (Consultée le 20/01/14).
21. Kaepsele connection, *Small Fish: Annika Blunck*, <http://on1.zkm.de/zkm/e/projekte/smallfish/intro> (Consultée le 20/01/14).
22. N.D.E : en informatique, le portage est l'adaptation d'un programme dans un environnement autre que celui d'origine.
23. Barth J., *Small Fish*, <http://www.jensbarth.com/portfolio/?p=41> (Consultée le 20/01/14).
24. Youtube, *MetaMaus by art Spiegelman (book trailer)*, <http://www.youtube.com/watch?v=ql4oZtLruFE> (Consultée le 20/01/14).
25. Voir le récit de cette renaissance par Ryan Nidel chez 8 Leaf Digital Productions : *The Mark, The Making of MetaMaus*, <http://pioneers.themarknews.com/articles/7813-the-making-of-metamaus/#.UmPacGRiVL8> (Consultée le 20/01/14).
26. N.D.E : vidéographie, enregistrement vidéo d'un écran d'ordinateur.
27. International Journal of Digital Curation, *Developing Virtual CD-ROM Collections: The Voyager Company Publications*, <http://dx.doi.org/10.2218/ijdc.v7i2.226> (Consultée le 20/01/14).
28. International Journal of Digital Curation, *Developing Virtual CD-ROM Collections: The Voyager Company Publications, volume 7, Issue 2, 2012*, <http://www.ijdc.net/index.php/ijdc/article/view/216/285> (Consultée le 20/01/14).
29. Kaplan F., *How books will become machines*, <http://fkaplan.wordpress.com/2011/08/23/how-books-will-become-machines/> (Consultée le 20/01/14).
30. N.D.E : Fluxus, terme latin signifiant « flux, fluide », est le nom donné par George Maciunas à un mouvement international d'art contemporain des années 1960-1970.

31. Pedro Meyer, *I Photograph To Remember*, by Pedro Meyer, <http://www.pedromeyer.com/galleries/i-photograph/work.html> (Consultée le 20/01/14).
32. Hypothèses.org, Œuvre | Imaginaire | Numérique, Carnet de recherche en humanité numérique – université Rennes 2, « *Innover sur le Web* », dix ans après, <http://oin.hypotheses.org/479> (Consultée le 20/01/14).
33. Site des éditions de la maison des sciences de l'homme, *Le chant de la terre aux trois sangs*, <http://www.editions-msh.fr/livre/?GCOI=27351100739070> (Consultée le 20/01/14).

Enquête sur « Les Modes d'existence » de Bruno Latour : une publication augmentée

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013 par Christophe Leclercq, chef du projet AIME (MediaLab SciencePo) et Paul Girard, ingénieur généraliste des technologies numériques (MediaLab SciencePo).

- 1 Le projet d'enquête sur les modes d'existence de Bruno Latour se décompose en plusieurs étapes dont certaines peuvent se chevaucher, et qui sont autant de médias :
- 2 la publication imprimée, en français et en anglais, d'un rapport provisoire (*Enquête sur les modes d'existence / An Inquiry into modes of existence*), aux éditions La Découverte et chez Harvard University Press ;
 - une plate-forme contributive <http://www.modesofexistence.org> invitant les lecteurs à poursuivre l'enquête amorcée dans le livre et devenir ainsi co-enquêteurs ;
 - une série de rencontres, moment de discussion face à face et de réécriture du projet ;
 - enfin, une exposition, en partenariat avec le ZKM de Karlsruhe (voir la *timeline* de la page d'accueil du site www.modesofexistence.org).

Présentation de la plate-forme

- 3 Le site Web propose l'accès gratuit à une publication dite « augmentée » comprenant la totalité du texte de l'ouvrage imprimé, à laquelle viennent s'ajouter un glossaire, des documents preuves et des contributions. Toute personne est invitée à créer un compte, générant ainsi identifiant et mot de passe nécessaires à l'entrée dans l'interface du livre augmenté.

- 4 Cette interface se décompose en quatre colonnes :
- La colonne T (pour texte) contenant le texte publié dans l'*Enquête sur les modes d'existence*, dont l'affichage par défaut, et partiel, correspond à une table des matières ;
 - La colonne V (pour vocabulaire) comportant un ensemble de définitions de concepts clefs de l'enquête ;
 - La colonne D (pour document) transformant les anciennes notes de bas de page en documents preuves nécessaires à la justification et l'avancement de l'enquête ; les icônes renseignent sur la nature des médias sollicités (PDF, vidéos, etc.) ;
 - La colonne C (pour contribution).

Navigation

- 5 On obtient un aperçu (*preview*) en cliquant sur n'importe quel item présent dans chacune de ces colonnes. En cliquant sur « en savoir plus », la colonne concernée passe alors en mode « maître » c'est-à-dire que le contenu des autres colonnes va se réorganiser en fonction de cette celle-ci.
- 6 Dans la colonne correspondant au texte figurent un certain nombre de mots en gras et en lettres majuscules. Il s'agit des concepts clefs de l'enquête, sur lesquels il est possible de cliquer et dont les définitions s'affichent alors dans la seconde colonne, V, sous la forme d'un aperçu. Si on clique une seconde fois sur cet aperçu, on va non seulement pouvoir lire la totalité de la définition proposée pour ce concept, mais également voir, dans la première colonne, l'ensemble des passages le reprenant. On peut à tout moment revenir vers le passage du texte d'où on a dérivé, pour reprendre le fil de la lecture. Une entrée de vocabulaire peut en outre comporter d'autres concepts qui se déclinent alors verticalement.
- 7 Figurent également dans le texte du livre, soulignées en vert, des ancrs renvoyant aux documents de la colonne D, qui fonctionnent à l'identique.

La fonction « recherche » (*search*)

- 8 Il n'existe pas d'index à proprement parler. La fonction « recherche » permet cependant de retrouver dans l'ensemble des quatre colonnes les occurrences d'un mot ou d'une expression (un auteur, un concept) faisant l'objet d'une requête. En cherchant par exemple « James », vous obtenez dans la colonne D une sorte de bibliographie associée au philosophe.

La fonction « marque-page » (*bookmark*)

- 9 On peut sauvegarder dans le carnet de bord ou *notebook* n'importe quel item présent sur la plate-forme : extraits de texte, images, vidéos, PDF et références bibliographiques. Pour cela, il suffit de sélectionner l'objet, puis de cliquer sur l'étoile qui apparaît alors. Pour accéder à l'ensemble des éléments sauvegardés, il faut cliquer sur l'icône en forme de valise dans la barre du haut, à droite.

Contribution et modération

- 10 Le projet AIME (*An inquiry into Modes of Existence*)¹ est une enquête qui a besoin de contributions pour son succès. Le projet propose pour cela un service de médiation scientifique, assuré par six médiateurs (Pierre-Laurent Boulanger, Noortje Marres, Didier Debase, Milad Doueïhi, Vincent Lépinay et François Cooren), et décrit dans le schéma intitulé *The lifecycle of my contribution*. Celui-ci se lit de gauche à droite, de la colonne (1) à la colonne (5).
- 11 (1) D'abord, on entre en contact avec l'interface modesofexistence.org spontanément ou à l'issue d'un évènement (atelier, etc.) organisé par AIME.
- 12 (2) Ensuite, on rédige librement une nouvelle contribution dans un espace personnel que l'on peut ou bien sauvegarder (elle apparaît alors en bleu, ce qui correspond au mode privé), ou bien soumettre à médiation (*flèche a* – la contribution apparaît dès lors en grisé. Dans tous les cas, on peut la retrouver dans le *notebook*).
- 13 (3) Aussitôt soumise à médiation, la contribution transite alors par l'équipe AIME qui peut soit revenir vers nous directement par courrier électronique (*flèche b1*), soit la rediriger vers le médiateur qualifié pour la contribution (*flèche b2*). Ce dernier peut revenir vers nous par courrier électronique (pour demander une modification ou notifier la raison d'un éventuel refus). Durant toute cette procédure, la contribution apparaît en grisée dans la colonne contribution et elle est toujours éditable.
- 14 (4) Lorsque le médiateur, après un échange direct par courrier électronique valide la publication de la contribution, cette dernière apparaît alors en noir. À ce stade, elle ne peut plus être éditée et elle est visible de tous les lecteurs et/ou co-enquêteurs consultant le site.
- 15 (5) Les contributeurs ayant participé au projet sont susceptibles d'être invités à participer aux deux évènements de clôture et d'arbitrage diplomatique final qui se dérouleront en juillet 2014 ainsi qu'aux évènements intermédiaires (ateliers).

Discussions

- 16 Le débat a essentiellement porté sur le protocole de contribution et de modération *a priori* envisagés (sujet à révision après une première période d'observation), soulevant la question de l'ouverture et de la fermeture de la plate-forme contributive.
- 17 Certains ont relevé l'existence d'un paradoxe entre le principe d'une enquête collective qui se veut ouverte et le principe de modération *a priori* proposé, considéré comme particulièrement contrôlé. Celui-ci pourrait être allégé en faisant en sorte, comme proposé par l'audience, de ne modérer *a priori* que la première contribution d'un usager, qui, par la suite, verrait ses contributions automatiquement validées, gagnant ainsi le statut de co-enquêteur.
- 18 D'autres ont mentionné ce qu'ils percevaient comme une non réciprocité dans la relation entre l'auteur (qualifié même, par un intervenant, de « fantôme ») et des contributeurs qui sont appelés à consacrer un temps non négligeable à l'édition de leur(s) contribution(s). L'équipe a rappelé qu'outre la possibilité d'inviter les auteurs des contributions les plus pertinentes aux rencontres prévues, le nom de tous les co-enquêteurs figureraient dans le générique finale du site. Certains ont suggéré de

développer une fonction d'export des contributions afin de pouvoir les afficher à l'extérieur du site, considéré comme trop clos, au sein de son propre environnement (blog, site web, etc.). L'équipe a rappelé certaines contraintes juridiques à l'origine de cette clôture qui a cependant le mérite de concentrer l'attention sur l'enquête. Elle assume cette dimension comme elle s'efforce d'éviter la profusion des commentaires propres à la culture blog, pour privilégier des contributions avec document, permettant de faire avancer l'enquête (quitte à déployer sur le blog du site du projet, un espace d'échange sur des questions plus ou moins générales ne trouvant pas leur place dans l'interface du livre augmenté).



Liens

- 19 Site Web et blog www.modesofexistence.org
- 20 Tweeter : @AIMEproject #modesofexistence
- 21 Info : contact@modesofexistence.org

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Ce projet de recherche a reçu le soutien financier du Conseil européen de la recherche (ERC) en tant que programme spécifique du 7e programme cadre (FP7/2007-2013) / ERC Grant 'IDEAS' 2010 n° 269567.

Politiques

Quelles politiques pour une professionnalisation des Humanités numériques ?

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 19 octobre 2013 par Pierre Mounier, professeur certifié à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) et directeur-adjoint du Cléo (Centre pour l'édition électronique ouverte).

État des lieux

- 1 Le colloque « Quelles perspectives pour les jeunes chercheurs en DH ? » (DHIHA5)¹ qui s'était tenu les 10 et 11 juin à l'Institut historique allemand de Paris a dégagé 3 angles de réflexion :
- 2 l'évaluation des compétences ;
- 3 la formation aux DH dans la formation des chercheurs en SHS ;
- 4 la structuration des financements pour des projets DH et le problème du « court-termisme » des financements.
- 5 À l'issue du colloque, un manifeste « Jeunes chercheurs et humanités numériques » a été publié². Il s'agit d'interroger la place des « nouvelles générations », sachant que « jeunes chercheurs » ne rend pas bien compte de la diversité des réalités et des appellations. En allemand, *Nachwuchs* ne correspond pas aux « jeunes chercheurs » mais à l'idée d'une nouvelle génération.
- 6 Alors que le « Manifeste des *digital humanities* » de 2010 fixait un horizon, le Manifeste de 2013 se concentre sur les questions matérielles qui deviennent de plus en plus cruciales. La tonalité est moins positive qu'en 2010 et le découragement guette. Les

dynamiques *digital humanities* se heurtent à des structurations qui les empêchent de s'épanouir pleinement et de se développer de façon optimale.

- 7 Ce manifeste pose donc de nouvelles revendications à destination de la communauté scientifique. Parmi ces revendications clés :
 - une reconnaissance plus importante de la publication en libre accès et notamment la publication de données ouvertes ;
 - la reconnaissance du droit de diffuser en libre accès ses propres publications dans des archives ouvertes ;
 - le déploiement d'infrastructures numériques de recherche, construction de bases de données publiques des projets numériques européens ;
 - l'organisation de formations dédiées à tous les niveaux autour des problématiques posées par les DH ;
 - La possibilité de consulter la liste des projets relevant des *digital humanities* déposés aux niveaux européen et national : projets retenus et non-retenus.
- 8 Des revendications sont également posées au niveau des institutions de recherche pour qu'elles légitiment les initiatives et réalisations de projets en libre accès. L'ensemble des revendications du manifeste est consultable en ligne.
- 9 Il en ressort un consensus sur la nécessité de faire évoluer les choses, notamment en faisant bouger les classements et les critères d'évaluation des activités scientifiques. Il serait souhaitable que les publications en ligne soient mieux définies, afin d'éviter de les qualifier de « site Web », ce qui ne signifie rien. Une évolution des critères d'évaluation est souhaitable, notamment par la prise en compte de critères techniques, supposant ainsi une évolution des comités d'évaluation.
- 10 Il est regrettable de constater la persistance des clichés pouvant circuler autour des *digital humanities* comme l'entend fréquemment Laure Brossin, doctorante en anthropologie de l'art à l'université Paris-Sorbonne-Paris IV : « Les *digital humanities*, c'est un passe-temps de jeunes. »
- 11 Huguette Rigot, enseignant-chercheur à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales), remarque qu'il est opportun que chaque catégorie puisse s'exprimer, mais qu'il est souhaitable d'envisager une prise de position généralisée sous peine d'avoir une déclinaison de manifestes entre les jeunes chercheurs, les doctorants et les enseignants-chercheurs. Le manifeste de 2010 paraît à ce titre une référence fondatrice et importante.

La mise en œuvre

Un copilotage ingénieur/chercheur

- 12 À travers la question de la complémentarité entre recherche et ingénierie, Paul Girard, ingénieur au MediaLab de l'Institut des études politiques de Paris (SciencesPo) cite l'exemple de son laboratoire où un poste d'ingénieur et un poste de chercheur ont été créés. P. Girard espère qu'à terme le laboratoire pourra intégrer un poste de designer.
- 13 Il est également suggéré de développer des unités de services et de recherche (statut du CNRS, à ouvrir aux universités) avec des feuilles de route claires pour les chercheurs qui y seraient affectés, afin de diminuer la mécanique « dominants/dominés » dans les labos. Cela permettrait d'aller vers un copilotage des projets de recherche. La

reconnaissance des activités des ingénieurs passerait peut-être par une structuration plus forte des fiches d'évaluation (comme celles des chercheurs).

- 14 Cynthia Pedroja travaille à la maison européenne des sciences de l'homme et de la société (type USR) de Lille qui n'héberge aucun chercheur en son sein. Cependant, des actions de recherche sont réalisées dans le cadre de projets. Cette situation n'est pas propre à la métropole lilloise et elle se retrouve dans d'autres MSH (MSH Val de Loire, FMSH Paris, MSH Ange-Guépin de Nantes, ISH de Lyon, MMSH d'Aix-Marseille...).
- 15 Il est également rappelé que les *digital humanities* existent aussi en dehors des universités (dans les archives, dans le monde patrimonial, dans le privé, etc.).

Le lobbying ?

- 16 Tout le monde se dit spécialiste du numérique : il faut affronter de l'intérieur cette situation et donc accepter d'intervenir dans des lieux de prise de décision (conseil scientifique, conseil d'UFR, CNU, etc.). De plus, il apparaît souhaitable et opportun d'intégrer des acteurs évoluant hors du périmètre des DH mais qui ont des savoir-faire (artistes, ingénieurs).
- 17 Investir l'institution à titre personnel pour faire avancer les choses est indispensable, même si ce travail de lobbying, visant à rendre la question publique, est certes chronophage. Des progrès sont encore à réaliser : au CoCNRS, les ingénieurs ne sont pas assez écoutés lorsqu'on évalue les chercheurs. Les ingénieurs sont d'ailleurs évalués par leur directeur d'unité uniquement et non pas par leurs pairs.
- 18 Vraisemblablement, cet investissement implique de prendre des risques pour défendre les équipes, les labos et les projets, notamment en encourageant les travaux des jeunes chercheurs. Il s'agit d'envisager une construction commune et progressive.
- 19 La stratégie mise en œuvre par Mareike König (organisatrice du DHIHA5) a consisté à inviter au colloque des personnes en position de pouvoir et de décision. Certaines ont pu ainsi signer le manifeste (Jean-Michel Salaün, Pascal Arnaud, Milena Zic-Fuchs, etc.). Le colloque était précédé d'un « *call for blogs* » qui a permis à certains de participer à distance en rédigeant un article de blog en amont (et inclus dans la liste des signataires).
- 20 H. Rigot pense qu'il faut faire du lobbying à différents niveaux : il ne suffit pas de convaincre le niveau A pour être finalement bloqué au niveau B. C'est souvent au niveau national qu'il est plus facile d'arriver à convaincre.
- 21 Pour Alexandre Serres, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Urfist (unité régionale de formation à l'information scientifique et technique) de l'université Rennes 2, il faut agir également à la base, au niveau de la formation. À Rennes 2, un dispositif réalisé auprès des chercheurs sur leur utilisation des outils numériques a révélé une forte hétérogénéité des pratiques : certains n'utilisent pas de logiciels bibliographiques, d'outils de veille, etc. et travaillent avec des outils qui ne sont pas forcément adaptés : bibliographie statique dans un fichier Word qui ne pourra pas être analysée ou réutilisée dans quelques années. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est pas un phénomène générationnel. Il faut prendre la mesure de ces différences car elles ralentissent la mise en œuvre de pratiques. Juliette Hueber, ingénieur d'études au laboratoire InVisu (USR 3103) de l'Institut national de l'histoire de l'art, confirme cette hétérogénéité et elle estime

nécessaire de faire un travail de fond, voire de fourmi, auprès des instances et des laboratoires pour inciter à ce que chacun puisse prendre le train en marche.

- 22 Les jeunes chercheurs se trouvent dans une situation critique et la méthode « *bottom up* » (du bas vers le haut) est aussi lente que le travail de lobbying. « L'urgence c'est maintenant ! », estime P. Mounier : aujourd'hui, les jeunes chercheurs investis dans le champ des humanités numériques voient passer devant eux des collègues qui ont des pratiques plus traditionnelles et mieux reconnues.

Implications et prises en compte

- 23 Jean-Pierre Masse, chargé de mission édition humanités numériques au CERI SciencesPo, signale la proposition portée par son laboratoire de faire en sorte que l'on tienne compte, sous forme de bonus, des « objets » qui ne sont pas des publications. Cette proposition n'a pas été acceptée. Une telle démarche pourrait venir du bas, des jeunes chercheurs notamment, pour mener à une reconnaissance.
- 24 P. Girard signale que la reconnaissance en interne des pratiques professionnelles est difficile. On doit « tricher » en permanence pour travailler, assister à des manifestations comme le THATCamp...

Pistes esquissées

Une revue

- 25 Il faudrait envisager la création d'une revue de « méthodes » scientifiques et techniques. La revue comporterait également des articles classiques pour obtenir une reconnaissance officielle. Cette revue pratiquerait la transparence complète sur l'acceptation et refus des papiers, avec publications de comptes rendus de lecture.

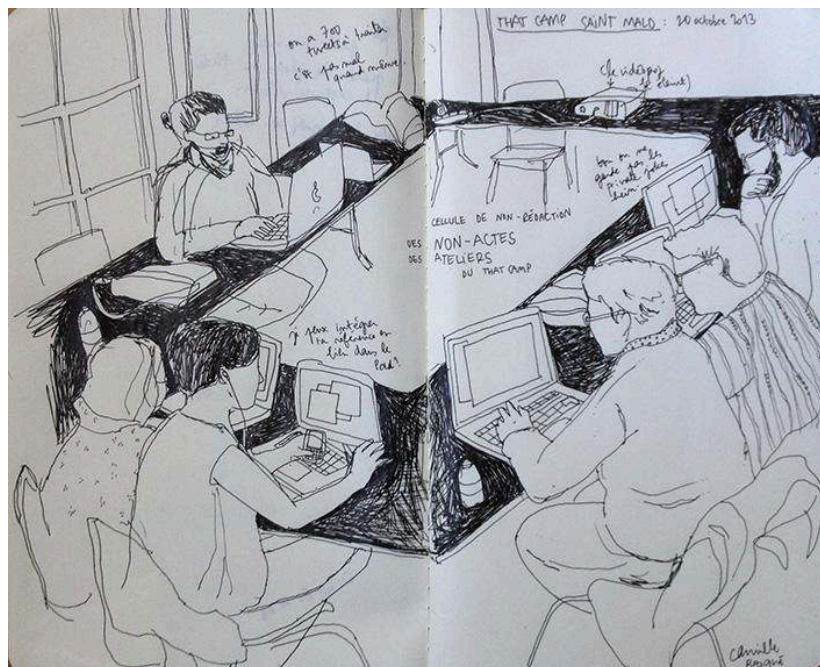
Cursus et évaluation

- 26 Un travail spécifique sur la réécriture des textes réglementaires (normes) est nécessaire, notamment sur les cursus. Les fiches de poste (emplois-types) devraient correspondre aux activités réelles. Dans le même esprit, il faudrait structurer les fiches d'évaluation des ingénieurs pour rendre compte de leurs différentes activités et des objets produits.

Diffuser les bonnes pratiques

- 27 Un « Manifeste des tricheurs » pourrait mutualiser les trucs et les astuces utilisés pour assister aux manifestations autour des *digital humanities*, car il n'est pas toujours aisé d'y participer notamment pour les THATCamps qui ne rentrent pas dans les critères académiques. Des éléments à prendre en compte pour la future version du manifeste.
- 28 La piste visant à développer une argumentation type « *advocacy* pour décideurs » est aussi évoquée. Nicolas Thély, professeur des universités en art, esthétique et humanités numériques à l'université Rennes 2, témoigne de son rôle à l'université et au CNU pour promouvoir ces recherches et défendre les dossiers des candidats.

- 29 Les succès et les échecs méritent d'être mieux connus. Ainsi, P. Girard signale qu'il faut développer l'auto-critique sur les différentes pratiques « numériques » et sur ses « ratés ». Il rappelle l'importance du « pragma-brique » ! Ce pragmatisme implique selon H. Rigot de faire en sorte que les cursus puissent aussi déboucher sur des métiers dans le privé. Il faut arriver à le penser et à intégrer les DH dans des maquettes.



NOTES DE BAS DE PAGE

1. *Digital humanities à l'IHA, Résumé du colloque « Quelles perspectives pour les jeunes chercheurs en DH ? »* #dhiha5, <http://dhiha.hypotheses.org/1124> (consultée le 06/12/13).
2. *Digital humanities à l'IHA, « Jeunes chercheurs et humanités numériques : un manifeste »*, <http://dhiha.hypotheses.org/1108> (consultée le 06/12/13).

Humanités numériques et bibliothèques

NOTE DE L'ÉDITEUR

Atelier animé le 18 octobre 2013, par Olivier Le Deuff, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, à l'université de Bordeaux 3.

- 1 L'atelier avait pour objectif de faire le point sur le rôle des bibliothèques et des services documentaires et archivistiques, dans leur apport aux projets en humanités numériques. Leurs rôles, en tant qu'espaces physiques et espaces virtuels, sont interrogés. Une évolution des structures documentaires apparaît nécessaire à plusieurs égards. En effet, outre une évolution des espaces physiques et des espaces virtuels de diffusion des connaissances, il s'agit surtout d'envisager une évolution des compétences des bibliothécaires. C'est donc un enjeu de formation qu'il faut envisager dès à présent, tant les besoins se font de plus en plus sentir d'une part, mais aussi d'autre part pour anticiper les besoins futurs et se positionner stratégiquement vis-à-vis des initiatives et projets en humanités numériques qui se feront jour.
- 2 Olivier Le Deuff articule sa réflexion avec une idée de projet à Bordeaux qui vise à réaliser un cours en ligne sur les rapports entre humanités numériques et les bibliothèques en partenariat avec le Québec (notamment la bibliothèque de l'université Laval). L'objectif étant à la fois de former les professionnels des bibliothèques, mais aussi de rapprocher bibliothécaires et chercheurs avec la volonté que les problématiques « bibliothéconomiques » et archivistiques soient identifiées dès le lancement des projets. La question concerne au premier chef les bibliothèques universitaires, mais les dimensions de médiation et de valorisation ne doivent pas se confiner au monde universitaire. Dès lors, c'est l'ensemble des bibliothèques qui peut être intéressé par cette démarche, afin d'ouvrir les humanités numériques à un public élargi et de susciter la participation. Le débat fait ressurgir les clivages, de plus en plus dépassés, entre le conservateur qui garde et classe et le chercheur qui exploite. Le changement de paradigme montre que les bibliothèques s'inscrivent de plus en plus dans des processus de médiation et d'exploitation voire de démarches éditoriales,

comme ce peut être le cas de l'Enssib (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques).

- 3 Les espaces documentaires comme les bibliothèques présentent des avantages évidents en constituant des lieux bien identifiés et des espaces présentant une pérennité appréciable, tandis que les projets de type humanités numériques reposent sur des financements limités dans le temps ne leur permettant pas de finaliser et de pérenniser des réalisations qui apportent des résultats, ce qu'on ne peut que déplorer. En se tournant vers les bibliothèques dès le début des projets, et en veillant stratégiquement à ce que certaines compétences soient mieux identifiées et préservées, on se permettrait d'établir les projets sur un socle d'expériences et on s'éviterait ainsi de réinventer la roue systématiquement. Mais le dialogue doit être réciproque, il faut une nécessaire concertation entre bibliothécaires et chercheurs pour identifier les œuvres qui mériteraient une valorisation numérique particulière.
- 4 Mais n'y a-t-il pas un risque que la structure documentaire s'efface derrière les impératifs de recherches et ne soit placée dans un rôle de prestataire de projet ?
- 5 Le meilleur moyen de s'en prémunir serait d'éviter l'écueil d'une délégation technique en intégrant les bibliothèques dans les comités de pilotage et la gestion de projet relevant des humanités numériques, comme c'est le cas des bibliothèques rennaises.

La bibliothèque, comme pôle central de réunification de compétences

- 6 Les bibliothèques vivent depuis une vingtaine d'années un changement de paradigme, en passant de la conservation à la circulation et à l'ensemble des dispositifs de médiation, dont l'un des aspects récent concerne les travaux autour de la médiation numérique (voir par exemple les travaux de Silvère Mercier¹, bibliothécaire à la Bibliothèque publique d'information et l'ouvrage dirigé par Xavier Galaup², président de l'Interassociation des archivistes, des bibliothécaires et des documentalistes) et les initiatives pionnières menées notamment au sein de la bibliothèque universitaire d'Angers, à la fois dans la disposition des espaces physiques mais également dans les offres numériques. Ces évolutions notables sont à prendre en considération par les chercheurs qui peuvent bénéficier de compétences clés, dont il leur faut prendre conscience.
- 7 Les évolutions naissent parfois d'individualités qui permettent de sortir des logiques de silo ou des logiques hiérarchiques, au profit de logiques de réseaux qui privilégient l'identification et la mutualisation des compétences et des pratiques. C'est le cas des bibliothèques rennaises qui ont une position renforcée en termes de compétences organisationnelles et sociales.
- 8 Les enjeux sont importants dans un contexte où l'on s'interroge sur le rôle des grandes bibliothèques numériques et de la position stratégique de Google, ce que rappelle Séverine Giordan, docteure en science de l'information et ATER à l'université d'Avignon, au cours de la discussion.

Des compétences à développer et à faire reconnaître

- 9 Un consensus se dégage sur l'intérêt de présenter des projets incluant une expertise bibliothécaire dès le dépôt de dossier. L'ANR (Agence nationale pour la recherche) pourrait défendre plus nettement cette logique et encourager ces bonnes pratiques. Il reste ensuite à construire un équilibre entre bibliothèques et structures de recherche : une relation efficace qui irait au-delà du seul regard d'ingénierie sous la houlette des chercheurs comme donneurs d'ordres.
- 10 On peut dégager deux facteurs de reconnaissance : la légitimité institutionnelle et les initiatives personnelles. Il y a un enjeu important à défendre le rôle des bibliothèques dans le cadre de l'association francophone des humanités numériques dans son travail de lobbying. La position des bibliothèques au sein du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche est aussi à repenser, du fait d'un rôle parfois peu évident ou peu lisible dans l'organigramme de la recherche nationale : il n'est pas toujours facile de se former et d'élargir ses compétences ; certains bibliothécaires ont parfois du mal à convaincre leur hiérarchie de l'intérêt qu'ils ont à suivre des formations leur permettant de développer des compétences allant au-delà de leurs prérogatives quotidiennes. Cet ostracisme organisationnelle nie parfois des compétences en interne. Il est bon de rappeler alors les possibilités de formations existantes entre l'Esssib, les Urfist (unités régionales de formation à l'information scientifique et technique), et les CFCB (centres régionaux de formation aux carrières des bibliothèques).
- 11 Les formations proposées par l'Esssib, notamment son master 2 « Publication numérique³ », mériteraient de concerner davantage de conservateurs. Ces compétences valent cher dans les bibliothèques actuellement à condition qu'elles soient mieux reconnues et mises en avant. Il est également rappelé que la France constitue un cas particulier par rapport à d'autres pays où un double cursus est parfois exigé (doctorat et formation en bibliothéconomie). Les profils français sont parfois insuffisamment orientés « recherche », malgré les nouvelles injonctions faites au corps des conservateurs sur ce plan.
- 12 L'importance de la variété des situations locales est aussi défendue afin que chaque service documentaire puisse défendre ses spécialisations et ses points forts. Il est également rappelé qu'un travail conjoint avec les MSH (maisons des sciences de l'homme) est souligné. L'enjeu pour les bibliothèques est de ne pas laisser échapper des compétences et d'encourager la reconnaissance des compétences liées à l'autoformation.

Une formation idéale ?

- 13 L'idée d'une formation à double entrée « bibliothéconomie et recherche » est évoquée : la formation devrait permettre aux bibliothécaires de développer leurs compétences pour les mettre à profit au sein de projets de recherche dans lesquels ils seraient partie prenante voire initiateurs. De même, les chercheurs seraient incités à mieux identifier les compétences proposées par la bibliothèque pour créer une *mutualité constructive*. Il serait alors possible d'envisager des formations croisées et des collaborations afin de faciliter le dialogue et améliorer les méthodes de travail. Cela signifie qu'il ne s'agit pas de concevoir la bibliothèque uniquement comme prestataire de service, vassaliser la

relation en renvoyant la bibliothèque à une délégation technique. Il s'agit au contraire, dans un esprit « humanités numériques », de faciliter les conditions du « travailler ensemble ». Il est donc primordial que les compétences en bibliothèques soient mieux connues des chercheurs dans leur ensemble, ce qui suppose des actions de communication.

- 14 Émerge donc un besoin d'analyser les représentations qu'on se fait des métiers (bibliothécaires, chercheurs et ingénieurs). La mise en avant du succès de certaines démarches internationales pourrait constituer un élément clé : la bibliothèque de l'Institut Max-Planck à Munich est présentée comme un modèle de bon fonctionnement.
- 15 Les contenus possibles d'une telle formation seraient au minimum les suivants :
 - Compétences organisationnelles et sociales :
 - méthodes de participation au sein des projets de recherche ;
 - valorisation des compétences auprès des chercheurs ;
 - savoir se positionner et créer un réseau ;
 - études de cas et témoignages sur les réussites ou les échecs, impliquant une forte dynamique d'échanges et des capacités d'analyse ;
 - méthodologie portant sur l'identification des besoins et des usagers.
 - Culture numérique :
 - culture informationnelle (concepts, outils, savoir-faire, savoirs) ;
 - culture informatique (différents outils, etc.) ;
 - utilisation de logiciels (Omeka, etc.).
- 16 L'atelier met en avant le besoin d'une enquête qui pourrait être pilotée par l'Enssib autour des relations entre chercheurs et bibliothécaires.



BIBLIOGRAPHIE

À signaler sur la répartition des compétences, la cartographie ADBS (PDF) des métiers : http://www.adbs.fr/html/observatoire/carte_metiers_ADBS.pdf#KLINK/ (Consultée le 06/12/13).

Voir aussi les enquêtes menées par les Urfist :

L'enquête sur les pratiques informationnelles des chercheurs, menée par l'Urfist de Nice. <http://urfist.unice.fr/2011/12/02/epi-enquete-sur-les-pratiques-informationnelles-des-chercheurs/> (Consultée le 06/12/13).

L'enquête de l'Urfist de Rennes et des SCD de Bretagne sur les pratiques des doctorants : <http://www.sites.univ-rennes2.fr/urfist/veille-recherche/culture-informationnelle/enquete-sur-les-besoins-de-formation-des-doctorants> (Consultée le 06/12/13).

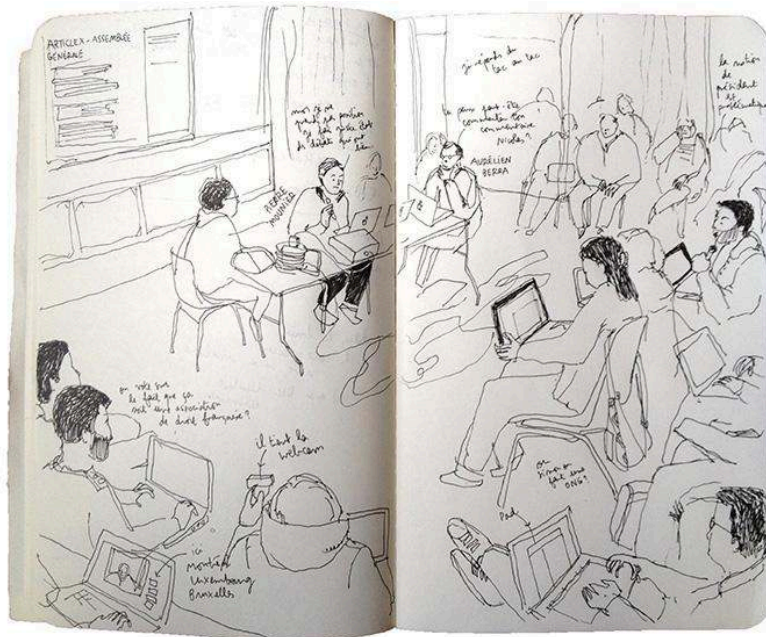
Le dispositif de la Minute numérique du chercheur à l'université Rennes2, qui mobilise SCD, Urfist et laboratoires. Une présentation du dispositif (PDF) : <http://weburfist.univ-bordeaux.fr/wp-content/uploads/2013/02/berthelot-2012.pdf> (Consultée le 06/12/13).

NOTES DE BAS DE PAGE

1. Voir notamment son blog *Bibliobsession* et les publications autour du tag « médiation numérique » <http://www.bibliobsession.net/?s=m%C3%A9diation+num%C3%A9rique> (consultée le 06/12/13).
2. GALAUP X. (dir.), *Développer la médiation documentaire numérique*, Paris, Presses de l'Esssib, 2011, 228 p.
3. Enssib, *Master 2 Publication numérique*, <http://www.enssib.fr/master2-publication-numerique-lyon> (Consultée le 06/12/13).

Vers une association francophone des humanités numériques

- 1 Au cours du THATCamp de Saint-Malo, une session spéciale a été consacrée à la préparation d'une association francophone pour les humanités numériques. L'idée de créer une telle association a été lancée en septembre 2012, à l'issue du second THATCamp de Paris. De nombreuses discussions ont eu lieu par la suite sur la liste *digital humanities* francophones. Un projet de statut a été mis en ligne et soumis à commentaire public sur le site Humanistica. La session avait pour objectif de continuer les discussions et de permettre à un groupe de travail de se former. Il s'agit de parvenir à la création de l'association au cours du premier semestre 2014 et à une première assemblée générale de se tenir à l'occasion de la conférence *digital humanities* 2014 à Lausanne. Plusieurs points ont été discutés : une définition générale des objectifs ne rentrant pas dans le détail des moyens mis en oeuvre ; des principes d'organisation internes sur la base d'un large comité de coordination permettant une représentation équilibrée de la variété des acteurs des humanités numériques. Des représentants des deux grandes organisations internationales ADHO (*The Alliance of Digital Humanities Organizations*) et EADH (*The European Association for Digital Humanities*) sont intervenus pour présenter les relations que la nouvelle association pourrait établir avec elles. Enfin, un débat a été ouvert (et il n'est pas prêt de se refermer) sur le nom que l'association pourrait prendre au-delà de la dénomination « Association francophone des humanités numériques » (AFHN).
- 2 Pour finir, un groupe de 15 volontaires a été approuvé à main levée par l'assemblée. Le groupe a la mission de finaliser la rédaction des statuts qui seront soumis à une large consultation de la communauté et de constituer juridiquement l'association qui sera de droit français (loi 1901).



Annexes

La non-couverture

NOTE DE L'ÉDITEUR

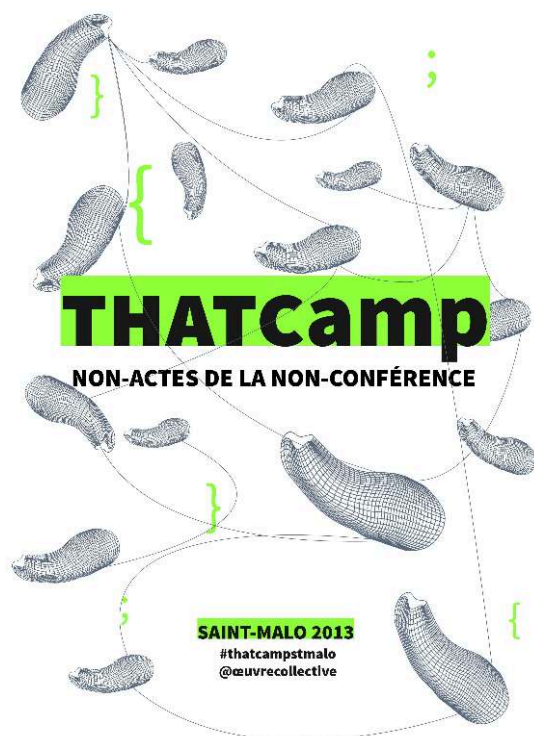
Atelier graphique

- 1 La conception de la couverture de ces non actes a fait l'objet, lors du booksprint, d'un atelier graphisme animé par des enseignants et des étudiants de l'École supérieure d'arts des Pyrénées. En voici les propositions.

Le bandeau du THATCamp Saint-Malo 2014 (Guillaume Pinard)



David Duhau

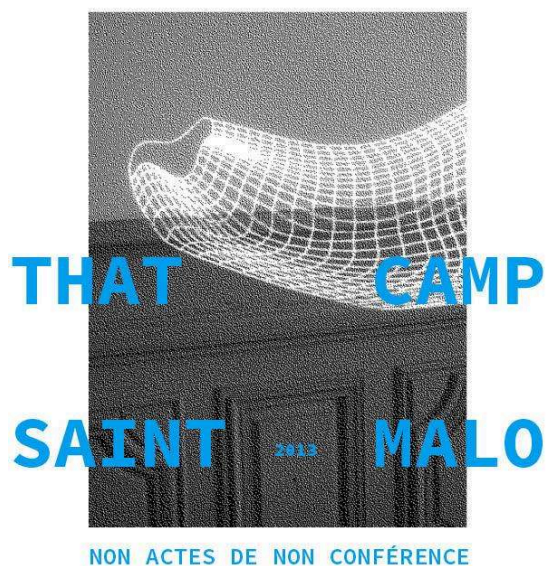


Julien Drochon

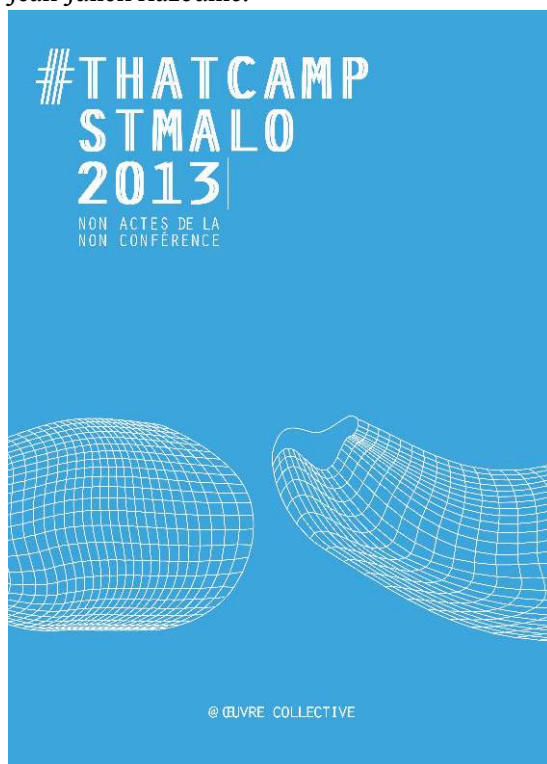


Valère Auger.

#THATCAMPSTHALO

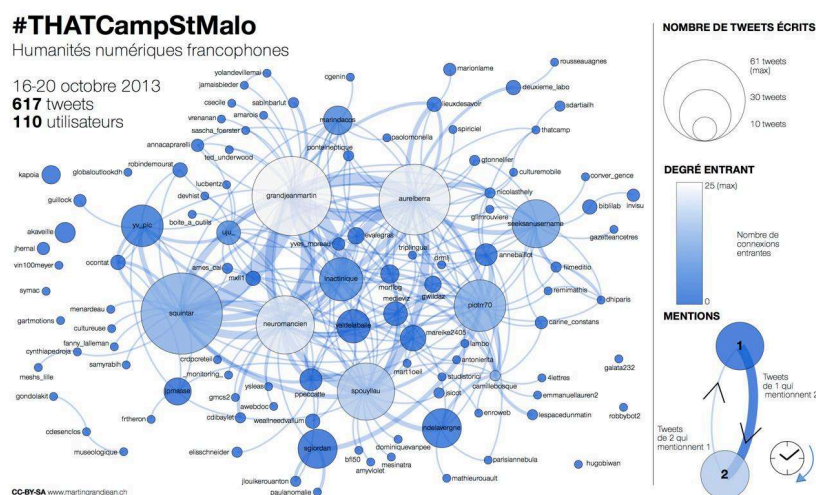


Jean-Julien Hazoumé.

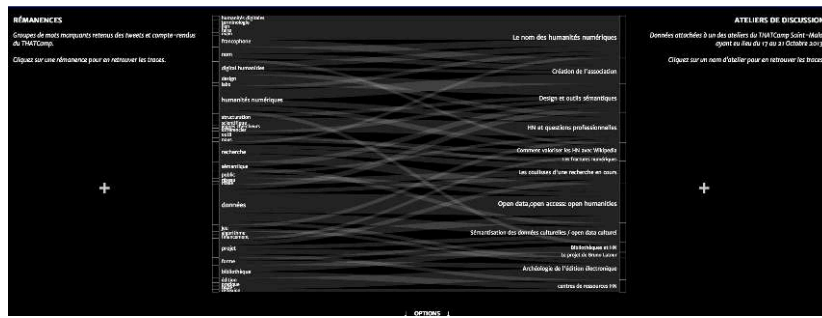


Tweets #thatcampstmalo : archive et visualisations

- 1 L'ensemble des tweets du THATCamp est disponible à cette adresse, en lecture ou en téléchargement.
- 2 Une visualisation réalisée par Martin Grandjean est accessible à cette adresse : <http://www.martingrandjean.ch/association-francophone-humanites-numeriques/>



- 3 Une autre, réalisée par Robin de Mourat, est jouable à cette adresse : <http://works.robindemourat.com/remances/>



Le collectif

- 1 Yann Alary, Cécile Armand, Valère Auger, Johann Aussage, Damien Baïs, Aurélien Berra, Camille Bosqué, Pierre Braun, Anne-Laure Brisac-Chraïbi, Laure Brossin, Maryse Carmes, Frédéric Clavert, Martine Cocard, Jacques Cellier, Emmanuel Château, Claire Clivaz, Anna Couthures-Idrizi, Antoine Courtin, Stéphane Dartiailh, Sophie David, Nicolas de Lavergne, Robin de Mourat, Julien Drochon, Anne-Marie Duguet, David Duhau, Alexandre Dupont, François Fièvre, Laurent Flamand, Séverine Giordan, Paul Girard, Martin Grandjean, Jean-Julien Hazoumé, Aurélie Hess, Johann Holland, Juliette Hueber, Fatiha Idmhand, Philippe Lagadec, Nicolas Larrousse, David-Olivier Lartigaud, Karine Lebrun, Christophe Leclercq, Olivier Le Deuff, Nathalie Le Poupon, Stéphane Loret, Erwan Mahé, Jean-Pierre Masse, Vincent Meyer, Jean-Pierre Montier, Mayhoua Moua, Pierre Mounier, Thomas Meghe, Antonio Mendes da Silva, Catherine Muller, Roberta Padlina, Patrick Peccatte, Cynthia Pedroja, Victor Petit, Yves Picard, Eric Pichard, Alain Pierrot, Guillaume Pinard, Stéphane Pouyllau, Virginie Pringuet, Guillaume Quérueu, Julien Rabaud, Huguette Rigot, Régis Robineau, Gilles Rouffineau, Elifsu Sabuncu, Marine Schikowski, Laurent Sellin, Eric Sérandour, Alexandre Serres, Anne-Laure Stérin, Nicolas Thély, Gaëlle Tonnellier, Charlotte Touati, Romain Trillard et Marie-Claude Zirka.
- 2 ÉQUIPE ÉDITORIALE : Alain Pierrot, Yves Picard et Guillaume Quérueu ; avec l'aide de tous les participants au *booksprint*.

Remerciements

- 3 Mickaël Marjot, directeur des affaires culturelles de la ville de Saint-Malo ; Valérie Trotel, responsable administrative et financière des stages, URFIST de Bretagne et des Pays-de-Loire ; Laurence Bouvet-Lévêque, responsable de la cellule recherche de l'UFR arts, lettres, culture de l'université Rennes 2 ; Nelly Brégeault, secrétaire de la cellule recherche de l'UFR arts, lettres, culture de l'université Rennes 2.

Partenaires

- 4 Région Bretagne, ville de Saint-Malo, Rennes-Métropole, université Rennes 2, équipe Arts : pratiques et poétiques, URFIST de Rennes, école européenne supérieure d'art de Bretagne, Cléo, ArtefactO.

